

SAS 5



RENDEZ-VOUS A SAN FRANCISCO

par GERARD DE VILLIERS

Gérard De Villiers

RENDEZ-VOUS A
SAN FRANCISCO



Presses de la Cité

CHAPITRE PREMIER

Jack Links contemplait avec tristesse le rideau pourpre qui ternissait peu à peu la blancheur immaculée des grands buildings de San Francisco, de l'autre côté de la baie.

Le soleil plongeait dans le Pacifique. Ses derniers rayons prenaient en enfilade le pont de la Golden Gate – la porte d'Or – Alcatraz et la ville. La charpente métallique de l'immense pont ressemblait à une toile d'araignée féerique. Les sinistres bâtiments de l'île-prison d'Alcatraz, maintenant désaffectée, paraissaient plus gais et les premières lumières donnaient à San Francisco un air de fête. Même l'eau de la baie avait des reflets moirés, cachant ses courants mortels et sa température glaciale.

Dans un quart d'heure, tout cela s'engloutirait dans l'ombre. Jack Links en souffrait d'avance. Il aimait San Francisco comme une femme. Il connaissait tous les vices et les secrets de cette étrange cité qui, serrée entre le Pacifique et la baie intérieure, a tiré parti du moindre pouce de ses collines et construit ses rues en sentiers de chèvres.

De toutes les villes des U.S.A., San Francisco est la seule, avec New York, qui ait sa personnalité. Elle a été la capitale déchaînée des chercheurs d'or, au siècle dernier, et est restée depuis, une ville sophistiquée et amoralisée, mystérieuse et accueillante, une tête de pont de l'Extrême-Orient, où tout peut arriver.

Après trente-huit ans passés en Chine, Jack Links avait eu le coup de foudre pour cette ville où les gargotes de Chinatown – le quartier chinois – avaient le fumet d'inconnu et d'imprévu de sa jeunesse. Car San Francisco est aussi une ville chinoise, la plus grande en dehors de la Chine.

Jack habitait au nord de la baie, à Sausalito. Pour aller à Chinatown, il devait franchir la Golden Gate. Il avait beau effectuer le trajet fréquemment, il s'arrêtait chaque fois sur le parking panoramique de la route 101, juste avant l'énorme pont,

pour regarder « sa » ville. Après, il donnait de bon cœur ses 25 cents au péage.

Ce soir-là, justement il s'adonnait à son péché mignon. D'ailleurs, il n'était pas pressé. Le blanchisseur chinois chez qui il allait chercher son costume ne fermait jamais avant neuf heures. Même si la boutique était close, il connaissait la taverne cantonaise où le rondouillard Chong allait laper son chop-suey.

Ce voyage bihebdomadaire à Chinatown était la plus grande joie de Jack Links. Pendant un quart d'heure, il pouvait se croire encore à Tchoung-king ou à Hong-Kong. Sur dix kilomètres carrés, Chinatown ondule entre Russian Hill, Telegraph Hill et Nob Hill, trois des collines de San Francisco. Tout y est chinois : les journaux, les enseignes, les cinémas, les banques et la population. Même les cabines téléphoniques ont la forme de pagode.

Mentalement, Jack Links s'entraînait, avant d'entrer dans la boutique, aux inflexions un peu traînantes de l'accent cantonais. Chong, le teinturier, le saluait toujours dans sa langue natale. Les deux hommes échangeaient quelques phrases polies sous les yeux étonnés des clients chinois : peu d'Américains à San Francisco étaient capables de s'exprimer dans la langue du Kwang-tung.

Ensuite, Jack passait dans l'arrière-boutique où on lui tendait son costume fraîchement nettoyé et où il abandonnait celui qu'il avait en arrivant. C'était une vieille manie : il avait horreur de porter des paquets. Ainsi, il entrait avec un costume sale et ressortait vêtu de propre.

La méditation paisible de Jack Links fut troublée soudain par l'irruption dans le parking d'une famille d'Orégonais qui sortit d'un break antédiluvien avec des ululements d'admiration. Dégoûté, il tourna sa clef de contact et se mit en marche vers le pont. C'était encore une de ses folies d'habiter en dehors de la ville.

Mais Sausalito en valait la peine.

L'agglomération se trouve sur une petite route qui descend à gauche de la route 101. Il n'y a guère que des maisons en bois, des hangars à bateaux et à hydravions et quelques restaurants envahis le dimanche par les citadins de l'autre côté du pont.

Jack habitait l'une des maisons de bois dans Main Street, tout un premier étage. Le soir, il pouvait voir de sa fenêtre la longue ligne lumineuse de Bay-bridge, le pont qui relie San Francisco à Oakland, la ville jumelle, et les gratte-ciel illuminés.

A soixante-cinq ans, Jack Links n'attendait plus grand-chose de la vie, sinon un peu de farniente. Pendant trente-huit ans, il avait couru les pires dangers, dans différents postes des Services de Renseignements de l'U.S. Army. Il avait été l'un des premiers à appuyer le général Chenault avec son corps franc d'aviateurs se battant en Chine contre les Japonais.

Plus tard, Jack avait été fait prisonnier par les communistes chinois. Un de ses vieux amis – un Chinois lui aussi à qui il avait rendu le distingué service d'envoyer son fils étudier en Amérique – l'avait tiré d'affaire, au moment où on se préparait à le décapiter au sabre.

Jack sourit en tendant ses 25 cents au péage du pont. C'était du passé, tout ça. Maintenant il meublait sa retraite en aidant encore un peu la C.I.A. On lui envoyait régulièrement des journaux chinois à traduire. Récemment, il avait reçu la visite d'un homme du service « Action » qui ne demandait rien de moins que d'être parachuté en Chine pour rejoindre de problématiques guérilleros. Jack lui avait expliqué qu'il avait à peu près une chance sur un million de survivre. L'autre était parti quand même. On ne l'avait jamais revu. Les Américains sous-estimaient les Chinois. Lui, Jack, les connaissait bien. Et il les craignait.

Un de ses meilleurs amis était le major Fu-Chaw qui habitait Los Angeles, à 470 milles au sud. Peu de gens savaient que Fu-Chaw était le patron pour la côte ouest des Services de Renseignements de la Chine nationaliste. Officiellement, il s'occupait d'une petite fabrique d'objets d'ameublement en perles de bois, de plastique ou d'ivoire. Ce qui lui permettait d'avoir de nombreux contacts avec Hong-Kong. Toute sa famille avait été assassinée par les communistes à Canton. Aussi passait-il pour un anti-rouge convaincu.

Justement, Jack avait dîné avec lui la semaine précédente, au Lotus d'Or, dans la rue Grant, où l'on mangeait le meilleur canard fumé du Se-Tchouen.

Ils se voyaient régulièrement une fois par mois, environ. Pour Jack, c'était une occasion de parler de la Chine, d'évoquer les souvenirs de sa vie aventureuse, avec quelqu'un qui avait vécu de la même façon que lui.

Fu-Chaw venait souvent à San Francisco, pour ses affaires. Mais Jack Links le questionnait peu. Ils parlaient rarement « boutique » et évoquaient plutôt les pulpeuses créatures du « Dragon Joyeux » de Tchoung-king en 1944.

À leur dernière rencontre, Jack avait fait une exception à la règle. Parce que c'était quelque chose qui amuserait Fu-Chaw.

— On ne me considère pas encore comme un vieux gâteux, lui avait-il fait remarquer. Un correspondant local de la C.I.A. m'a apporté un travail demandant de hautes capacités : il s'agit de traduire du chinois un texte codé sur lequel tout le monde s'est cassé les dents. Si j'y arrive, je pourrai changer de voiture.

Fu-Chaw avait levé un instant ses lourdes paupières. Tout ce qui était chinois l'intéressait. Il avait posé quelques questions à Jack Links qui l'avait renseigné de son mieux. Il s'agissait d'un texte certainement codé d'une façon « artisanale ». Il avait résisté aux efforts des meilleurs sinologues de la C.I.A. On avait fait appel à Jack Links parce qu'en plus de ses connaissances parfaites de la langue mandarine, il avait vécu assez longtemps en Extrême-Orient pour être au courant de certains langages secrets et peu usités.

— Même si j'y arrive, j'en ai pour un mois ou deux, avait conclu Jack.

L'œil de Fu-Chaw avait eu un éclair rapide et il avait fait remarquer :

— Je crois qu'il s'agit d'une affaire dont je me suis occupé moi-même il y a quelques mois, également sur la demande de la C.I.A. La traduction que j'en avais fait faire n'a pas dû paraître suffisante. Je vous souhaite sincèrement de faire mieux.

Jack le sentit vexé et l'assura que ses modestes connaissances ne suffiraient certainement pas.

Ils se replongèrent d'un commun accord dans le porc découpé en petits cubes.

L'enveloppe contenant le texte était toujours dans le bureau de Jack. Il avait préféré profiter des premiers beaux jours et

avait appris en Orient que le temps comptait moins qu'on ne le pensait.

Il descendit Park Presidio Boulevard, pris dans une file de voitures, passant la grande flaque pompeusement appelée Mountain Lake et tourna à droite dans California Street, interminable et vallonnée. Au bout il y avait Chinatown. Attendri, il suivit un moment un petit tramway à câbles qui grimpa Nob Hill en bringuebalant. Les pieds dans le vide, des couples d'amoureux s'embrassaient sur les banquettes transversales.

Grant Street, la rue principale de Chinatown, ruisselait de néons en caractères chinois et anglais. Devant un cinéma un gamin, d'une voix aiguë, vendait des journaux chinois.

Jack gara sa Plymouth presque en face de la teinturerie Chong.

La boutique était déserte, et Jack en fut un peu surpris. D'habitude, c'était une cohue aimable et piaillante. Chong repassait derrière le comptoir. Il lâcha son fer pour s'incliner devant Jack et ils échangèrent leurs saluts rituels. Les yeux baissés, Chong assura Jack qu'il priait jour et nuit pour que les Sept Félicités comblent tous ses vœux. L'Américain n'en demandait pas tant.

— Tu n'as pas vendu mon complet pour t'acheter une pipe, vieille canaille ? interrogea-t-il.

Chong découvrit des dents encore plus jaunes que sa peau, repoussant avec horreur une telle éventualité et disparut dans l'arrière-boutique.

Il ressortit, tenant solennellement à bout de bras le costume de shantung gris de Jack. Le tissu était brillant et bien repassé.

Jack entra dans la minuscule cabine de déshabillage qui servait de salle d'attente à ceux qui n'avaient qu'un seul costume et il se changea rapidement. Le vêtement qu'il enfila sentait le propre et semblait avoir été parfumé avec une de ces essences dont les Chinois ont le secret. Délicate attention, pensa Jack.

— On va se prendre un chop-suey¹ ? proposa-t-il. Il est huit heures moins le quart, tu n'auras plus beaucoup de clients maintenant...

Chong secoua la tête.

— J'ai encore beaucoup de repassage, protesta-t-il. Et j'attends un ami.

— Ah bon, fit Jack, déçu.

Il n'aimait pas dîner seul. Chong lui racontait tous les petits potins du quartier et ça le distrait. Mais le Chinois devait avoir envie d'une pipe d'opium dans la fumerie qui se trouvait au-dessus de la boutique de fruits.

— À la semaine prochaine, alors, dit-il.

— Hé, monsieur Jack !

Il se retourna. Chong le regardait, l'air gêné.

— Oui ?

— Ça fait 1 dollar 50.

Jack fronça les sourcils. C'était bien la première fois que Chong lui réclamait de l'argent. Il réglait quand il en avait envie et d'ailleurs il avait payé son arriéré la dernière fois.

— Je suis fauché, expliqua Chong avec un sourire triste. J'ai perdu au Mah-jong.

— Tu veux que je te prête 20 dollars ?

Jack avait déjà la main dans la poche. Mais Chong agita ses petits doigts fébrilement.

— Non, non, je ne saurais comment vous les rendre...

Agréablement surpris par ces scrupules, Jack tendit un billet de cinq dollars.

Chong fit tinter son tiroir-caisse et rendit la monnaie à Jack. Celui-ci enfourna les billets pliés dans sa poche et le salua.

Dehors, l'air sentait la soupe chinoise. Ce n'était pas encore l'heure des touristes et toutes les ménagères du quartier faisaient leurs achats dans la grande épicerie à côté de la boutique de Chong.

Jack adorait se replonger dans la foule orientale. À chaque visite chez le teinturier, il flânait une demi-heure le long des

¹Soupe chinoise à base de champignons, pousses de bambou, et différents légumes.

vitrines de pacotille, des kimonos japonais à trois dollars et des faux jades fabriqués dans les caves de Powell Street.

Il était à cent mètres environ de la boutique de Chong quand il sentit une présence derrière lui. Une sensation indéfinissable le fit se retourner.

Le visage lunaire d'une commère chinoise le contemplait sans le voir. Elle le heurta et continua son chemin, un cabas plein de légumes bizarres accroché à son bras. Jack dut baisser les yeux pour trouver la « présence » : un magnifique chat noir.

Il s'arrêtait déjà pour caresser l'animal lorsqu'il eut un geste de recul : le chat avait une allure curieuse. Ses poils étaient hérissés et il poussait une sorte de feulement continu. Pourtant il ne chercha pas à mordre la main tendue vers lui. Au contraire, il se mit à la lécher furieusement, d'une langue rose et râpeuse.

Jack sourit : c'était tout simplement un minet en chaleur. Il avait de la chance d'avoir échappé au cuisinier de Sam-Wo, le restaurant en face de Chong, où l'on faisait le ragoût de chat comme à Hong-Kong. Un délice pour les palais exercés, surtout la cervelle.

Peu concerné par ces horribles pensées, le minet se frottait de plus belle contre Jack. Quand celui-ci se redressa après une dernière caresse, le chat lui emboîta le pas, se faufilant entre les jambes des passants. Il semblait inexplicablement attiré par l'Américain.

Jack flâna encore un peu. Il n'avait pas remarqué que le chat le suivait toujours. Avec un peu de nostalgie, il lorgnait les jeunes filles vêtues à l'européenne. Combien la jupe fendue à mi-cuisse avait plus de charme...

Il arrivait au carrefour de Columbus Avenue, où commençait le district italien. Il fit demi-tour pour rejoindre sa voiture. Toutes les enseignes lumineuses étaient maintenant allumées donnant à Grant Street un air de Hong-Kong.

Le chat noir miaula et fit mine de s'élaner sur Jack. Mais le brusque demi-tour de celui-ci lui fit manquer son élan. Ses pattes de devant retombèrent doucement sur l'asphalte et il fit demi-tour, lui aussi...

A l'angle de Grant et de Pacific Avenue, il y avait un grand cinéma en forme de pagode. Jack pénétra dans le hall et

s'attarda devant les photos. On jouait un film en chinois, une histoire de mandarins en costume ancien. Brusquement cela le tenta. Après tout, il n'avait rien de très urgent à part son fichu document à traduire.

Pendant qu'il réfléchissait, deux Chinois le frôlèrent et allèrent jusqu'à la caisse.

Ils n'achetèrent pas de billet, échangèrent quelques mots avec la caissière et repartirent, bousculant presque Jack qui s'approchait à son tour de la cage vitrée.

— Une place, s'il vous plaît, demanda-t-il en anglais.

La Chinoise entre deux âges secoua la tête comme si elle ne comprenait pas.

Il répéta sa demande en cantonais.

Les yeux de la caissière papillonnèrent de surprise, et, après une seconde de silence elle répliqua d'une voix aiguë :

— Il n'y a plus de place maintenant. Il faut revenir dans deux heures.

C'était manifestement un mensonge. Mais Jack avait trop pratiqué l'Extrême-Orient pour insister. Après tout, c'était un théâtre chinois. Il y avait peut-être une de ces mystérieuses séances de Société Secrète dont les Jaunes raffolent.

En ressortant, il vit le chat.

L'animal ouvrait des yeux immenses. Sa queue battait ses flancs nerveusement. Il regardait Jack comme un Hindou regarde la statue de Vishnou. Il eut un frémissement de l'arrière-train et Jack comprit qu'il allait sauter sur lui. Instinctivement, il envoya le pied en avant.

Effrayé, le chat fit demi-tour et disparut dans l'ombre de la rue.

Sans vouloir se l'avouer, Jack en fut soulagé. Il n'aimait pas les choses inexplicables. Et l'attitude du chat était vraiment curieuse. Il ne paraissait ni enragé ni méchant mais son amour soudain pour Jack était quand même étrange.

En sortant du cinéma, l'Américain hâta le pas. Le chat avait disparu. La voiture de Jack était à trois cents mètres. Avant d'y arriver, il passa devant la vitrine de Sam-Wo et eut envie d'entrer.

Il resta quelques secondes à contempler les quatre lignes de caractères chinois soigneusement peints au-dessous de l'enseigne anglaise. Chaque caractère représentait une spécialité de la maison. Les plats avaient des noms charmants : le ragoût de la « complète compréhension » ; le canard du « doux désir ». Jack savait que derrière ces noms pompeux, il y avait une cuisine soignée et délicate.

Au moment d'entrer, il se ravisa. Brusquement, il était mal à l'aise. Son expérience lui avait appris à suivre ses pressentiments. Mais il chercha à se raisonner. Que pouvait-il craindre en plein centre de Chinatown, à San Francisco, avec trois cents personnes autour de lui ? Et pourquoi craindrait-il quelque chose ? Il n'était plus qu'un paisible retraité.

Il haussa les épaules.

À ce moment une masse noire bondit à travers le trottoir, atterrit sur le dos de Jack et y resta accrochée. L'Américain poussa un cri de douleur. Il envoya la main qui rencontra une masse de poils : le chat noir.

Une sensation inattendue fit frémir Jack : accroché par ses dix griffes sur son dos, le félin lui léchait la nuque amoureusement.

Jack tourna sur lui-même pour faire tomber l'animal. Mais il tenait bon. Alors, il le saisit de toutes ses forces et tira. Il y eut un bruit de déchirement et le chat miaula d'une façon affreuse.

Jack étouffa un grognement de douleur. Son dos était labouré de coups de griffes. D'un dernier effort, il parvint à jeter l'animal au loin.

Le chat rebondit sur le capot d'une voiture et resta sur le trottoir, assommé, bougeant faiblement.

Appuyé au mur, Jack reprenait son souffle. Soudain, un Chinois surgit de la porte à côté de lui. Il avait une veste blanche de cuisinier et un long couteau effilé à la main.

Il se pencha sur le chat et promena la lame du couteau sur sa gorge d'un geste presque doux. Un flot de sang jaillit et la tête se détacha presque du corps. L'animal eut une série de convulsions et retomba dans le ruisseau, palpitant encore.

C'en était trop pour Jack. Sans changer de place, il vomit. Souriant, le Chinois s'inclina devant lui et lui dit en anglais :

— Cet animal était devenu fou. Heureusement que j'ai vu qu'il vous attaquait. Il aurait pu vous crever les yeux. Venez prendre un verre d'alcool pour vous remettre.

Jack remercia de la tête. Il évita soigneusement la tache de sang sur le trottoir et entra dans le restaurant.

On lui apporta tout de suite du « Hong-Tsieu² » dans un verre minuscule. Il le but d'un coup et l'alcool le réchauffa. Aussitôt, on lui en donna un second verre qui le sortit définitivement du brouillard.

Sans trop se l'avouer, il avait eu très peur. L'attaque inexplicable de ce chat avait quelque chose de démoniaque. Les marques de ses griffes lui brûlaient encore le dos.

Il se leva et laissa deux billets d'un dollar sur la table. Maintenant, il avait hâte de rentrer chez lui et de prendre un bon bain.

Quand il sortit, le cadavre du chat avait disparu. Il ne restait qu'une flaque sombre sur le trottoir. La pauvre bête allait faire les délices d'une famille nécessiteuse.

Bien installé sur le siège de sa voiture, Jack se sentit revivre. Les néons de Grant Street lui paraissaient de nouveau sympathiques. Au fond, il aurait dû rester chez Sam-Wo pour dîner. C'était idiot de rentrer dans son appartement de célibataire ouvrir des boîtes de conserves.

Jack tourna deux fois à droite pour reprendre California Street. Il passa devant l'hôtel Fairmont, brillamment illuminé et entreprit de survivre aux montagnes russes qui se succédaient jusqu'à Park Presidio Boulevard.

Il était près de dix heures et la circulation était assez fluide. Jack croisa dans le Park une voiture de police qui roulait doucement à la recherche des amoureux trop exubérants. Lui non plus ne roulait pas vite. Il aimait respirer l'air du soir sous les grands arbres.

Il fut soudain secoué d'un long frisson. Il releva aussitôt la glace de sa portière. Quelques secondes plus tard, un second frisson le fit trembler de la tête aux pieds. Il eut du mal à garder les mains sur le volant.

²Ressemble au xérès.

On aurait dit un accès de paludisme, quelque chose qu'il n'avait pas éprouvé depuis une bonne dizaine d'années.

En même temps, une sensation de froid désagréable l'envahit. Il ouvrit son chauffage au maximum, mais le froid persista, partant de ses jambes. On était pourtant au mois de mai : et par miracle, il n'y avait pas de brouillard.

Il eut un nouveau frisson juste au moment de rejoindre l'embranchement de Doyle Drive. La voiture fit une petite embardée et Jack se sentit confus. Il jeta un coup d'œil dans le rétroviseur et s'aperçut avec un mélange de soulagement et de nervosité qu'une voiture de police était derrière lui. Mais son phare rouge tournant n'était pas allumé.

Les feux rouges et verts des guichets de péage de la Golden Gate étaient tout proches. Jack eut du mal à fouiller ses poches pour trouver une pièce de 25 cents. Le froid l'envahissait de plus en plus, engourdissant tous ses mouvements.

Indifférent, le Noir de service prit sa pièce et dit :

— *Thank you.*

Jack redémarra.

Il eut encore un long frisson, très violent, qui le laissa glacé et sans force. Il aurait donné n'importe quoi pour être chez lui bien au chaud. Il accéléra un peu, pour traverser plus vite l'immense pont.

À droite, il y avait les lumières de San Francisco. Jack serra le trottoir au maximum, pour pouvoir les contempler.

Soudain il se passa une chose folle, comme dans un film qui s'éteint, Jack vit les lumières de la ville faiblir, clignoter et finalement disparaître.

— Bon sang, pensa-t-il, qu'est-ce qui arrive à San Francisco ?

Il détourna les yeux pour vérifier sa direction. Mais au-dessus de lui, les milliers d'ampoules éclairant les câbles étaient invisibles, elles aussi.

De nouveau, une vague glacée submergea Jack. Et cette fois il comprit que c'était à lui qu'il arrivait quelque chose. Ses mains étaient paralysées sur le volant et le froid gagnait sa poitrine. Il n'avait pas mal mais se sentait glisser tout doucement dans un gouffre.

Sa tête s'inclina sur sa poitrine. La voiture fila vers le parapet.

Jack n'entendit pas la sirène de la voiture de police derrière lui. Il ne vit pas le feu clignotant rouge qui lui donnait l'ordre de stopper.

Sirène hurlante, la Ford de patrouille tentait de doubler la voiture folle qui zigzaguait entre les quatre bandes de roulement.

Un des policiers alertait déjà par radio les deux extrémités du pont et réclamait une ambulance.

La voiture de Jack monta sur le parapet gauche, rebondit, traversa la chaussée, heurta l'arrière de la Chrysler qui le précédait, repartit à droite, perdit sa roue avant droite sur le trottoir et se retourna sur le toit.

Dix secondes plus tard, les deux policiers jaillirent de leur voiture, des extincteurs à la main, et se ruèrent vers le véhicule accidenté. Ils tirèrent assez facilement le corps de Jack, resté sur son siège, et l'étendirent sur le trottoir. Il ne portait aucune blessure apparente, à part une coupure au front, mais il était livide.

Derrière la voiture de police, la file de véhicules s'allongeait rapidement. Un homme sortit d'une Cadillac noire et s'approcha des policiers.

— Je suis le docteur G. Robinson, déclara-t-il en sortant sa carte, puis-je vous être utile ?

Le sergent le regarda avec reconnaissance.

— Sûr. Ce type-là ne va pas bien du tout. Je l'avais repéré tout à l'heure dans le parc. Il roulait très doucement et j'ai cru qu'il draguait les petites filles. Puis, il s'est mis à zigzaguer un peu et j'ai pensé à un ivrogne. Je n'ai pas eu le temps de l'arrêter au péage mais je lui ai mis mon phare dans la gueule... Oh pardon...

Le médecin ne releva pas. Penché sur Jack il l'examinait.

— C'est comme si j'avais rien fait, continua le sergent. Au contraire, il a zigzagué plus fort jusqu'à ce qu'il se retourne. Il a dû avoir un malaise.

— Il a eu plus qu'un malaise, dit calmement le médecin. Il est mort. Arrêt du cœur ou attaque, d'après les symptômes que vous décrivez.

— Pauvre type, fit le sergent, il a même pas pu dire au revoir à sa femme et à ses gosses. Moi, j'aimerais pas mourir comme ça.

Le médecin ne répondit pas et referma la chemise du mort.

La sirène d'une ambulance se rapprochait, venant de la ville. Elle arriva quelques minutes plus tard, suivie de deux voitures de police.

Il y eut un bref conciliabule entre les policiers, le médecin et un coroner arrivé dans l'ambulance. Les deux médecins, sur le témoignage du sergent et après leur examen décidèrent de signer le permis d'inhumer.

— Inutile de faire des paperasses inutiles, conclut le coroner. Cela ne le ressuscitera pas. Prévenez sa famille, s'il en a. Portait pas d'alliance.

L'ambulance chargea le corps de Jack Links, le capitaine de la seconde voiture de patrouille empocha ses papiers, un camion-grue entreprit de remorquer l'épave de sa voiture à l'extrémité du pont, et le sergent prit la route de Sausalito pour aller prévenir la famille du mort. Lorsqu'il repassa au même endroit vingt minutes plus tard, la circulation était redevenue normale sur la Golden Gate. Il ne restait aucune trace de l'accident. Le corps de Jack était déjà à la morgue de San Francisco, attendant d'être réclamé par un parent ou un ami.

À Sausalito, le sergent avait trouvé porte close. L'immeuble où habitait Jack Links ne comportait qu'un étage. Personne n'avait répondu au coup de sonnette du policier qui avait fini par glisser sous la porte une convocation urgente. Comme le permis de conduire de Jack portait la mention « célibataire », il y avait peu de chances qu'un parent se manifeste rapidement.

Par acquis de conscience, le sergent inspecta le rez-de-chaussée. Il se composait d'un magasin d'antiquités, fermé, bien entendu, et d'un appartement, derrière la boutique où personne ne répondit non plus.

Le sergent repartit en se disant qu'au fond, cela ne changeait pas grand-chose pour Jack Links.

CHAPITRE II

Son Altesse Sérénissime le prince Malko Linge, S.A.S. pour les intimes, poussa d'une main ferme la porte de verre du bâtiment principal de la Central Intelligence Agency et entra dans le hall frais en réprimant un sourire. Quand on parle de la C.I.A. – la plus grande organisation de contre-espionnage du monde – on imagine de mystérieux bâtiments cachés sous de fausses raisons sociales et inaccessibles aux indésirables. Or, même si Malko avait été le numéro 1 de l'espionnage communiste, il n'aurait eu absolument aucun mal à parvenir où il était : depuis Washington, à vingt minutes de là, une profusion de panneaux verts et blancs marqués « C.I.A. » indiquaient la route.

Quant au building lui-même, il était bien visible, avec ses sept étages entièrement climatisés et sa salle de conférences de 500 personnes. C'est d'ailleurs le plus vaste édifice de la capitale, après le Pentagone.

Dès que Malko s'avança vers l'un des seize ascenseurs qui desservent l'immeuble, deux gardes armés, en uniforme gris, l'encadrèrent.

— Où allez-vous, sir ?

Polis mais fermes. Chacun avait sur la cuisse un gros colt militaire, une balle engagée dans le canon, détail qu'ignoraient les visiteurs occasionnels. Et un circuit intérieur de télévision les couvrait. En cas d'incident, les portes se fermaient électriquement et il sortait des gardes de partout Malko montra son sauf-conduit vert. Il y en avait de toutes les couleurs mais celui-là donnait accès à toutes les sections de l'immense bâtiment, même à la section « H », au septième étage, où se trouvaient les chefs de service du réseau « noir ».

Le garde examina soigneusement le laissez-passer qui comportait une description physique détaillée et une photo imprimée dans l'épaisseur du carton. Puis il toisa Malko

consciencieusement. Il avait devant lui un homme de 1 m 80, blond, élégamment vêtu d'un costume foncé en tissu léger. Les mains étaient impeccables et on pouvait se mirer dans ses chaussures. Il aurait pu passer pour un riche oisif ou un businessman « dans le vent ».

— Voulez-vous retirer vos lunettes ? demanda poliment le garde.

Malko s'exécuta de bonne grâce. Le garde reçut le choc de deux yeux d'une couleur extraordinaire – vieil or – qui le regardaient moqueusement. Il n'insista pas.

— L'amiral m'attend, précisa Malko.

Le garde eut un petit signe de tête signifiant à Malko qu'il pouvait y aller. Celui-ci se dirigea vers le premier ascenseur en partance.

Dans la même cabine que lui se trouvait un jeune homme aux cheveux rasés qui regardait ses pieds d'un air embarrassé très espion-amateur. Probablement un pilote d'U-2 venant chercher ses instructions. Il descendit au quatrième.

La porte s'ouvrit au septième. Sur l'étroit palier, deux hommes étaient assis derrière un bureau. Pendant que l'un d'eux examinait le sauf-conduit de Malko, l'autre lui promena rapidement le long du corps un petit détecteur infrarouge, pour vérifier s'il ne portait pas d'armes.

— L'amiral Mills m'a convoqué, annonça Malko.

Les gardes le savaient. Ils connaissaient Malko depuis des années. Mais la règle était de fouiller tout le monde.

L'un décrocha un téléphone et appela l'amiral. Malko entendit la réponse. « Amenez-le-moi immédiatement. »

Il suivit le garde dans le couloir. Tous les cinq mètres, il y avait une pancarte rappelant qu'aucun papier ne devait être jeté, mais ramassé à heure fixe pour être brûlé.

La porte de l'amiral Mills était peinte en vert, comme les autres. Si, par une suite de coïncidences extraordinaires, un tueur avait pu franchir tous les barrages et arriver jusque-là, il n'aurait pas été plus avancé ; la serrure était à combinaison comme celle d'un coffre-fort. Le chiffre changeait tous les matins. Le garde le trouvait dans une enveloppe scellée.

L'homme qui accompagnait Malko tourna les trois boutons molletés et ouvrit la porte, s'effaçant pour laisser passer le visiteur.

Malko avait déjà rencontré l'amiral Mills. C'était le patron des grandes opérations « noires ». Il manipulait des sommes fabuleuses dont il n'avait à rendre compte qu'au président des États-Unis. C'est lui qui, un jour, avait remis à Malko une mallette contenant dix millions de dollars pour se rendre en Iran³.

C'était un homme de taille moyenne, chauve, avec des lunettes carrées sans monture, comme Mac Namara. Sa femme était morte d'un cancer six ans plus tôt et il ne vivait que pour son travail. Il était à son bureau entre 5 heures et 5 heures trente du matin et n'en sortait que douze heures plus tard. Il n'avait qu'un petit travers : il n'admettait pas de pouvoir se tromper. Cette assurance avait déjà rempli pas mal de cimetières, mais comme il avait souvent raison, on le gardait.

Cette fois son visage était encore plus sévère que d'habitude. De son bureau, il regarda Malko s'approcher. La pièce était d'une simplicité monacale. Les murs en boiseries unies ne portaient aucune gravure. Dans un coin un classeur gris renfermait des secrets qui pouvaient faire trembler l'Amérique.

Un petit projecteur, encastré dans le plafond, éclairait le bureau, sans un papier.

— Asseyez-vous, dit Mills.

Sa voix avait l'intonation impersonnelle d'un robot. Généralement, ceux qui entraient dans ce sanctuaire n'en étaient que plus mal à l'aise.

Mais l'amiral n'impressionnait pas Malko. Après la poignée de main sèche du chef de la C.I.A., il s'assit dans un des deux grands fauteuils de cuir très bas en face du bureau, et attendit.

Pendant trente secondes on n'entendit plus que le ronronnement du climatiseur. Puis l'amiral rompit le silence, en se grattant la gorge.

— Mon cher S.A.S., commença-t-il, j'ai sur les bras un problème qui m'empêche de dormir.

³Voir S.A.S. contre C.I.A.

Malko était surpris. Mills semblait nerveux et hésitant. Ce n'était pas dans sa manière.

— Je vous écoute, dit-il.

— Bien entendu, il s'agit d'une question ultra-secrète.

— Bien entendu.

Mills baissa la voix avec respect.

— Le président lui-même m'a téléphoné ce matin. Il compte sur moi. Ses conseillers nagent.

Il eut une esquisse de sourire. Malko savait qu'il haïssait en bloc tous les politiciens. Mais d'habitude Mills était plus direct.

Que diable cachait cet air soucieux ?

Malko avait horreur de se trouver dans cette ambiance de secrets d'État. Cette fois, Mills lui avait téléphoné lui-même dans sa villa de Poughkeepsie, dans l'Etat de New York, et lui avait demandé de venir d'urgence à Washington. Malko savait parfaitement que l'autre aurait été capable de le faire venir de force, s'il avait vraiment besoin de lui.

La réfection de son château engloutissait des sommes fabuleuses. D'autre part, il savait qu'on ne donne pas congé à la C.I.A. comme à un employeur ordinaire. Sa mémoire phénoménale, dont on lui faisait tant de compliments aujourd'hui, serait la meilleure raison de le faire disparaître s'il décidait de plaquer l'Agence. En dix ans, S.A.S. avait appris beaucoup trop de choses.

Car Malko, prince authentique aux titres prestigieux – Chevalier de l'Ordre Souverain de Malte, Chevalier de droit de l'Ordre de l'Aigle Noir, Prince du Saint Empire Romain germanique, entre autres – n'était qu'un contractuel de luxe à la C.I.A. Grâce à sa mémoire prodigieuse – il s'en servait notamment pour parler des langues peu répandues – à son charme et à sa distinction, il avait rempli un grand nombre de missions où la force brutale avait échoué. Quand même impressionnés par ses titres, ses collègues de la C.I.A. l'appelaient S.A.S., c'était plus court que Son Altesse Sérénissime.

La C.I.A. était un organisme énorme et complexe qui employait surtout des professionnels à cent pour cent mais parfois aussi des « extra ». C'est pour cela que Malko avait pu y

faire son trou. Car il n'avait rien d'un espion de métier, d'un besogneux de la mitraille. Parfois, ses imprudences d'amateur et sa désinvolture de prince faisaient grincer des dents ses employeurs, habitués à plus de rigueur.

Mais Malko, tel qu'il était, obtenait des résultats. C'était un fait. Souvent par des méthodes peu orthodoxes, mais il les obtenait.

Lorsque les huiles de l'Administration reprochaient aux chefs directs de S.A.S. d'employer un agent aussi dilettante, ceux-ci avaient d'ailleurs beau jeu de répondre que l'affaire de la Baie des Cochons et la révolution de Saint-Domingue avaient été montées par des techniciens confirmés, des superespions, sérieux et tout, eux. On connaissait le résultat : à Cuba, on avait frôlé la guerre mondiale et à Saint-Domingue, les U.S.A. s'étaient fait vomir par tous les pays civilisés. « Parfois, disaient les patrons de S.A.S., il vaut mieux un amateur de génie qu'un spécialiste borné. »

Et on continuait à employer Malko.

Paradoxalement, le fait de consacrer toutes les sommes qu'il gagnait à la réfection de son château historique, permettait à S.A.S. d'être l'agent le mieux payé de la C.I.A. Les Américains, qui ont un respect infini pour le moindre caillou de plus de dix ans d'âge, se sentaient une âme de mécène en payant Malko pour ses bons et loyaux services.

Quelque chose de plus subtil jouait encore en sa faveur : les chefs de la C.I.A. étaient souvent des, hommes instruits et cultivés et éprouvaient des complexes à être toujours en rapport avec des tueurs et des barbouzes subalternes et vulgaires. La présence de Malko rehaussait le standing de la C.I.A. Qu'un prince autrichien dont les ancêtres avaient guerroyé aux Croisades daignât se mêler à ces jeux de mains et de vilains montrait bien que la C.I.A. menait le bon combat.

Et c'était si reposant de trouver quelqu'un qui se servait de son cerveau. Au fond, la C.I.A. avait parfaitement raison d'être reconnaissante à Malko de travailler pour elle. Malko aurait été beaucoup plus à sa place dans son château, un verre de vodka fine à la main et de jolies femmes autour de lui, que dans l'immeuble glacé du contre-espionnage.

Il y était pourtant, jusqu'au cou.

De ses yeux perçants l'amiral dévisageait Malko. Celui-ci plongeait ses yeux d'or dans ceux de son supérieur hiérarchique. Il y eut un duel silencieux puis le chef de la C.I.A. dit :

— Je vais vous faire rencontrer la personne qui sait tout du problème qui nous intéresse.

Il appuya sur une sonnette placée sur son bureau et attendit. Malko ne l'avait jamais vu si tendu.

Au bout d'une minute, les verrous de la porte cliquetèrent et un inconnu, vêtu d'un complet clair, entra dans le bureau.

L'homme regarda Malko. Il avait la quarantaine, un visage légèrement couperosé et l'air sportif. Ses yeux n'avaient aucune expression quand il parla. On aurait dit un poisson mort.

Mills désigna Malko de la tête.

— Le prince Malko, que nous appelons aussi S.A.S., ajouta-t-il en souriant, est un de nos meilleurs agents. Vous pouvez avoir confiance en lui comme en moi-même.

L'amiral Mills se rassit derrière son bureau, se gratta la gorge et dit :

— Mon cher S.A.S., je ne vous présente pas ce gentleman. Pour des raisons de sécurité. Il appartient à une de nos plus importantes agences fédérales.

Malko ne sourcilla pas. Le cloisonnement est la règle d'or des Services de Renseignements. L'inconnu sentait le F.B.I. à plein nez. Il se contenta d'esquisser un sourire, puis croisa les mains sur ses genoux et commença à parler sans regarder Malko.

— Nous nous trouvons devant un problème dont la solution nous échappe pour l'instant, dit-il d'une voix froide ; depuis quelque temps, nous nous heurtons dans notre propre pays à un phénomène inexplicable et inquiétant au plus haut point. Vous avez entendu parler des manifestations procommunistes qui se sont déroulées dans l'Ouest ces temps-ci ?

Malko opina de la tête. On ne lisait que cela dans les journaux.

— Bien. Nous pensions que c'était le fait de quelques exaltés. Jusqu'à ce qu'on nous signale que des gens normalement insoupçonnables y participaient. Des anciens

combattants par exemple, dont le patriotisme semblait à toute épreuve. Vous avez dû lire qu'il y a quinze jours des manifestants ont attaqué la mairie de South San Francisco. Ils voulaient lyncher le maire. La police a dû tirer. Il y a eu sept blessés ! Le F.B.I. a commencé une enquête et a fait effectuer un sondage d'opinion dans la région des troubles, c'est-à-dire, San Francisco, Oakland et les alentours. Les résultats ont été effarants : près de 20 % des gens interrogés ont fait de véritables discours de propagande communiste à nos agents !

Malko interrompit d'un geste.

— Ne s'agit-il pas d'anciens prisonniers de la guerre de Corée ou de gens ayant été endoctrinés à l'étranger ?

L'inconnu secoua la tête.

— Impossible. Nous avons vérifié. Nous travaillons depuis sept mois sur cette histoire. Certains de ces « néocommunistes » ne sont jamais sortis de leur quartier. La plupart avaient une solide réputation anticommuniste jusqu'à une période récente. Or, nous n'avons pu retrouver la trace d'aucun agent – en supposant qu'un agent ait pu faire ce travail – d'aucune propagande. Ces gens sont devenus les ennemis de l'Amérique d'un coup de baguette magique. Et on ne trouve aucune explication. Imaginez qu'aux prochaines élections ils élisent un communiste comme gouverneur de l'État et qu'une fois élu, ce gouverneur déclare le parti communiste légal⁴ ?

Cette fois Malko comprenait l'inquiétude de son vis-à-vis.

— Il n'y a aucun point commun entre eux ? demanda-t-il.

— Aucun. Si ce n'est qu'ils habitent la même région.

— Avant cette flambée, y avait-il un noyau communiste dans ce coin ?

L'inconnu haussa les épaules.

— Il y a deux ans, le F.B.I. avait recensé une vingtaine de sympathisants. La moitié a quitté l'État depuis et les autres se tiennent tranquilles. D'ailleurs à ce sujet, il y eut un incident

⁴Aux U.S.A. le parti communiste n'est pas illégal à proprement parler, mais interdit, car ses statuts sont incompatibles avec la constitution américaine.

symptomatique la semaine dernière. C'est un peu pourquoi je suis ici aujourd'hui.

Il baissa la voix comme si on pouvait l'entendre à travers les murs insonorisés.

— L'enquête avait été confiée à un homme de confiance, dans le service depuis vingt-deux ans. Il était sur place depuis six mois. Il est rentré à Washington l'autre jour. Il m'a déclaré qu'il ne voulait plus se charger de cette affaire. Qu'il pensait que ces gens avaient raison...

— Qu'en avez-vous fait ? demanda Malko.

— Il est en congé de maladie en ce moment après avoir subi tous les tests possibles et imaginables. C'est tout juste si on ne lui a pas démonté le cerveau. Tout ce que les toubibs disent c'est qu'il n'a pas été drogué.

— On peut le voir ?

— Nous n'y tenons pas. Il ne vous apprendrait rien.

Le ton de l'inconnu était à la fois sec et gêné. La tension monta brusquement dans le bureau. Malko réalisa à quel point les deux hommes étaient concentrés sur leur problème. Il relança la conversation. Ses yeux d'or à demi fermés, il réfléchissait.

— Aucun cas hors de la zone dont nous avons parlé ?

— Non. Et c'est curieux. Cette zone est délimitée par un cercle d'une trentaine de kilomètres de diamètre, dont le centre se trouverait à South San Francisco. Les gens deviennent fous là-dedans, se livrent à une propagande communiste, se réunissent en cellule et agissent comme si le gouvernement légal n'existait pas.

L'homme tira une feuille de papier de sa poche et lut :

— Par exemple, à South San Francisco, ils ont cassé toutes les vitres à la mairie ; à Oakland, ils ont brûlé un drapeau américain à l'entrée du Bay Bridge Freeway ; à Monterey, un groupe de manifestants a défilé pendant deux heures en brisant tout sur son passage.

Malko arrêta l'énumération d'un geste.

— Un instant, fit-il.

Le fait que cette contagion soit limitée à un cercle étroit était certainement un indice. Il ne voyait comment l'utiliser, mais il mettrait ça dans un coin de sa mémoire.

Comme tout le monde en Amérique, il avait suivi le déroulement de ces manifestations. D'après les journaux, il s'agissait d'exaltés et de beatniks qui meublent leur désœuvrement.

Comme des Noirs avaient été mêlés à certaines de ces manifestations, on avait parlé d'émeutes raciales. Mais jusque-là, Malko n'avait jamais soupçonné qu'il pût exister une machination derrière ces troubles. Après tout, quelques mois auparavant, 30.000 personnes avaient bien défilé devant la Maison Blanche avec des drapeaux vietcongs pour demander la fin de la guerre au Vietnam.

— Qu'attendez-vous de moi ? demanda Malko, après un silence.

— Que vous trouviez la véritable cause de la volte-face de ces gens, dit l'inconnu. Jusqu'ici le public a lu le récit des troubles mais ne se demande pas pourquoi ils éclatent. Grâce à de sévères consignes données à la police de l'État et au F.B.I. nous avons pu éviter qu'on parle d'endoctrination systématique. Les journaux locaux nous ont aidés. Ils ne publient guère que les communiqués de la police. Aussi, pour le moment les gens croient à des manifestations dispersées comme il y en a eu dans l'Est.

L'homme se pencha en avant, les yeux durs.

— Mais cela ne durera pas. Qu'il y ait quelque chose de plus sérieux et la vérité va éclater. Nous avons déjà dû demander à *Life Magazine* de reculer une enquête sur ces événements, dans l'intérêt du pays. Sans leur expliquer pourquoi. Il ne faut pas compter indéfiniment sur leur silence. Voilà. L'amiral Mills m'a dit que vous pourriez réussir là où le F.B.I. a échoué jusqu'ici. Je le souhaite sans trop y croire. Mais nous ne pouvons négliger aucune chance.

Sur ces paroles encourageantes, l'inconnu se leva, serra la main de Malko et sortit.

L'amiral Mills regarda fixement son interlocuteur.

— Notre ami n'est pas exagérément pessimiste, dit-il.

Cette affaire doit trouver une solution rapide. Sinon, c'est la catastrophe.

Le ton irrita un peu Malko.

— C'est gentil d'avoir pensé à moi, dit-il, mais je ne travaille pas avec une boule de cristal. Comment pourrais-je résoudre cette énigme alors que le F.B.I. a déjà passé le coin au peigne fin ?

L'amiral prit l'air franchement mauvais.

— Écoutez, S.A.S., fit-il. Je comprends que cette mission ne vous enchante pas. Mais c'est justement votre boulot. Si c'était facile j'enverrais une poignée de gorilles. On a trouvé le moyen de « laver » le cerveau de nos concitoyens. C'est la menace la plus grave à laquelle nous ayons jamais eu à faire face. Comme vous le savez, la C.I.A. n'a pas le droit d'agir à l'intérieur des frontières américaines. Je ne peux donc engager officiellement le Service. Vous êtes condamné à travailler en franc-tireur.

— Mais, enfin, dit Malko, vous avez bien une piste, un indice à me donner ?

— Rien, fit l'amiral.

Malko se sentait devenir nerveux.

— Vous êtes sûr, insista-t-il, qu'il ne s'est rien produit d'anormal dans cette région, susceptible d'avoir un rapport avec notre « épidémie » ?

Mills semblait excédé.

— Il y a eu une découverte curieuse, il y a quelque temps. Mais cela n'a aucun rapport avec notre problème.

— Racontez quand même, demanda Malko.

À regret l'amiral s'exécuta. À un autre que S.A.S. il n'eût même pas répondu.

Il raconta l'histoire de Jack Links, et celle du document que la C.I.A. lui avait demandé de déchiffrer.

— Un homme a tout le dossier de cette affaire, conclut Mills. C'est le major Fu-Chaw, chef du Service des Renseignements de Formose pour l'Ouest des États-Unis. Malheureusement il n'en a rien tiré jusqu'à ce jour, sinon une traduction sans intérêt. Allez le voir si vous y tenez absolument. Je vais le faire prévenir.

Malko, enfoncé dans son fauteuil, réfléchissait profondément. Il tendit un index accusateur vers Mills.

— Vous avez tort, amiral, dit-il. Votre grimoire chinois a peut-être bien un rapport avec l'épidémie.

Mills sursauta. Il avait horreur qu'on le contredise.

— Fichez-moi la paix avec cette histoire. Occupez-vous plutôt de l'enquête dont je vous charge.

Il se leva, signifiant que l'entretien était terminé. Mais Malko ne bougea pas. De son fauteuil, il lança :

— Vous ne vous êtes jamais demandé, amiral, qui pouvait avoir intérêt à déclencher ce genre de troubles ?

Mills hésita, furieux.

— Les Russes !

— Les Russes ? Nous n'avons jamais été mieux avec eux. Voyons, qui sont nos vrais ennemis, en ce moment, ceux qui veulent vraiment la peau des U.S.A. ?

— Les Chinois, laissa tomber l'amiral.

— Eh oui, les Chinois, conclut Malko. Alors, je trouve que c'est une coïncidence bizarre. Dans le passé, je me suis souvent fié à mon intuition. Et cette fois, elle me dit d'aller voir du côté de ce cryptogramme.

L'amiral jeta à Malko un regard noir :

— Allez au diable si vous voulez, mais trouvez quelque chose. Et ne perdez pas de temps avec vos sornettes. Je vais vous envoyer à San Francisco deux garçons que vous connaissez bien : Chris Jones et Milton Brabeck. Ils vous prêteront main-forte.

Malko s'amusait beaucoup de la rage de l'amiral.

— J'espère que je ne succomberai pas à la contagion, soupira-t-il.

Eventualité peu probable. En effet, le château de Malko, situé à la frontière austro-hongroise, aurait été une très belle demeure si les Hongrois n'avaient pas transformé le parc en territoire communiste... Ainsi Malko ne possédait guère plus de terrain qu'un pavillon de banlieue.

L'amiral connaissait ce détail. C'était une des raisons de sa confiance en Malko.

— Bonne chance, dit-il, en lui serrant la main ; assistez à une manifestation, afin d'interroger ceux que nous appelons les

« zombies ». J'ai prévenu Richard Hood, le chef de la police de San Francisco. Contactez-le en arrivant.

Malko se retrouva dans le couloir. Il fut tenté de tourner sur la droite au lieu de la gauche pour voir en combien de temps les gorilles de garde le transformeraient en écumoire...

Mais l'instinct de conservation fut le plus fort. Il repassa sagement devant eux et prit l'ascenseur. Coïncidence. Au quatrième l'appareil stoppa et le jeune homme aux cheveux rasés que Malko avait vu en arrivant monta.

Il avait l'air encore plus timide. Devant l'air sarcastique de Malko, il devint rouge comme une pivoine et garda les yeux obstinément fixés sur ses chaussures. Celui-là, il valait mieux qu'il ne tombe pas entre les mains des Russes ou des Chinois. Il n'y aurait pas besoin de lui laver le cerveau à grande eau.

Le petit bus qui reliait la C.I.A. à Washington arriva tout de suite.

En roulant dans la campagne du Maryland, Malko réalisa l'énormité de sa mission. Il ne savait ni ce qu'il allait faire ni contre qui il allait lutter, si toutefois il y avait un diabolique « laveur de cerveau ».

À Washington, il se fit conduire à l'aéroport national et reprit un avion pour New York. Après cela il avait encore une heure et demie de train jusqu'à la gare de Poughkeepsie où il avait laissé sa voiture.

Il habitait une petite villa neuve, en bois, tout en haut d'une colline, en dehors de la ville. Les maisons étaient assez espacées et il n'entretenait aucun rapport avec ses voisins qui le prenaient pour un représentant de commerce.

Mais dans son sous-sol il avait réalisé une maquette de son château sur laquelle il marquait scrupuleusement les progrès des travaux. À chacune de ses missions correspondait un morceau de toit ou un plancher en marqueterie. Mais, ce château, c'était le tonneau des Danaïdes. Plus on en faisait plus il en restait à faire. Pourtant Malko s'accrochait à son rêve. Il s'était juré de ne pas demander sa main à une femme avant d'avoir terminé son château, afin de pouvoir lui offrir une demeure décente.

À peine rentré chez lui, il se prépara à repartir. D'abord sa petite valise Samsonite, son « assurance sur la vie ». Un double fond contenait un pistolet extra-plat avec silencieux incorporé, tirant des balles normales, des cartouches de gaz, à volonté. C'était la panoplie offerte par la C.I.A. Malko s'en servait le moins souvent possible, ayant horreur des armes à feu.

Il mit aussi de côté quatre costumes en alpaga allant du noir au gris anthracite. C'était sa coquetterie. Il ne pouvait supporter que des tissus très légers et impeccablement repassés.

En une demi-heure il eut préparé sa valise. Ses chemises et ses pyjamas portaient un discret monogramme.

Bien que vivant aux U.S.A. depuis des années, il n'arrivait pas à oublier qu'il avait très légitimement droit au titre d'Altesse Sérénissime et que certaines familles bien nées d'Europe lui auraient de grand cœur donné leur fille, même s'il avait été légèrement bossu et demeuré.

Il s'endormit sur cette pensée réconfortante.

CHAPITRE III

Un soleil radieux brillait sur San Francisco, une chance car la ville est souvent plongée dans le brouillard. Le visage collé au hublot du DC 8, Malko regardait la baie défilier sous l'appareil. On avait l'impression qu'il allait se poser sur la mer. Brusquement la piste apparut et les roues touchèrent le sol avec une petite secousse.

L'appareil roula doucement jusqu'aux bâtiments de l'aérogare. Celle de San Francisco était ultramoderne. Des espèces d'énormes manchons montés sur roulettes vinrent s'appliquer aux deux portes de l'avion, débarquant les passagers dans les couloirs.

Malko, les oreilles encore bourdonnantes, se dirigea vers le hall inférieur pour louer une voiture. Hertz, Avis, Continental, toutes les marques étaient là. Malko avait réservé chez Hertz, à son départ de New York. Plusieurs préposées, vêtues du costume Hertz jaune et noir qui les faisait ressembler à des guêpes, attendaient, en bavardant derrière leur comptoir.

L'une d'elles apparaissait tout juste derrière les dépliants publicitaires. C'était une minuscule Chinoise, avec une bouche charnue et deux immenses yeux noisette. Malko s'arrêta en face d'elle et se pencha imperceptiblement pour apercevoir son corps. Il ne fut pas déçu. La robe stricte n'arrivait pas à dissimuler une poitrine presque trop forte pour sa taille et des hanches rondes. La jeune femme interrompit en souriant l'examen de Malko.

— Que puis-je pour vous, monsieur ?

Elle avait un charmant accent étranger. Malko sourit à son tour. Il ne pouvait jamais s'empêcher d'être sensible au charme d'une jolie femme. Et il se dégageait de ce petit bout de Chinoise une sensualité naturelle bien troublante.

Pendant qu'elle fouillait dans ses papiers pour trouver la réservation de Malko, celui-ci lui demanda :

— Vous êtes américaine ?

— Oh non, fit-elle, je suis française. Je viens de Tahiti. Il y a seulement un an que je suis ici.

— Vous n’avez pas oublié le français ? demanda Malko dans cette langue.

— Oh ! Vous êtes français !

Le visage de la petite Chinoise était transfiguré. Malko apprit qu’elle s’ennuyait à San Francisco, qu’elle n’aimait pas les Américains, mais qu’à Tahiti, on ne trouvait pas de travail. Elle était venue aux U.S.A. parce que son grand-père s’était installé à San Francisco après avoir fui la Chine communiste.

Malko interrompit gentiment son bavardage. La présence de cette Chinoise-Tahitienne le troublait.

— À quelle heure terminez-vous votre travail ? demanda-t-il.

— À huit heures.

— Voulez-vous prendre un verre avec moi ? Au bar du Mark Hopkins ? Vers 9 heures ?

Elle jeta un regard en coin à ses camarades.

— Vous savez, c’est interdit de se faire inviter par des clients.

Il sentait qu’elle mourait d’envie d’accepter. Un peu à cause du français de Malko, et beaucoup à cause de ses yeux dorés.

— Je ne le dirai à personne, promit-il.

— Bon, dit-elle rapidement. Mais je vous attendrai dans le hall. Je n’ose pas aller au bar toute seule.

— Comment vous appelez-vous ? demanda Malko.

— Li Li Hua. Les Américains m’appellent Lili.

Tout en parlant, elle avait préparé les papiers de la voiture.

— Je n’ai qu’une Ford Mustang rouge à vous donner, s’excusa-t-elle. Mais elle est toute neuve.

— Va pour la Mustang.

En prenant les papiers, la main de Malko effleura la sienne. Elle ne la retira pas et un agréable courant électrique parcourut le dos de Malko. Si ce qu’on disait de Tahiti était vrai...

Modeste, il ne se faisait pas trop d’illusion sur le charme de ses yeux dorés. Mais il parlait français. Dès qu’il avait adressé la parole à Lili dans cette langue, elle avait abandonné son anglais

hésitant avec une joie évidente. Après avoir vécu à Tahiti, elle devait être complètement perdue à San Francisco et Malko était, pour elle, un envoyé de la Providence.

Il sourit à part lui en se disant que même ici, en pays ami, il était un homme seul. La C.I.A. n'existait pas officiellement et le F.B.I. ne le verrait sans doute pas d'un très bon œil. Mais de toute façon, il avait l'habitude de travailler en franc-tireur. Souvent c'était même un avantage, d'autant plus qu'en cas de vrai coup dur il pouvait faire appel au F.B.I. ou à la police de l'État. Bien qu'agent « noir » de la C.I.A., il disposait en réalité d'un pouvoir étendu ; il suffisait d'un coup de fil à l'amiral Mills.

Il serait d'ailleurs forcé de prendre contact avec l'antenne locale et officieuse de la C.I.A. Précisément pour communiquer avec Mills. Eux seuls disposaient de téléphones qui codaient automatiquement les communications au départ, et les décodaient à l'arrivée.

Malko roulait sur le Bayshore Freeway vers la ville, avec à sa droite la baie. Si on imagine une gueule ouverte, la ville de San Francisco se trouve sur la mâchoire inférieure et le célèbre pont de la Golden Gate relie la mâchoire inférieure à la mâchoire supérieure. L'intérieur de la gueule, c'est la baie et l'extérieur, le Pacifique.

Malko savait où il allait. Il avait retenu une chambre à l'Hôtel Mark Hopkins, le plus chic de San Francisco, au sommet de Nob Hill.

Il n'était pas venu à San Francisco depuis une dizaine d'années mais sa mémoire étonnante lui fit retrouver California Street dans le dédale d'autoroutes suspendues qui s'entrecroisaient au-dessus du centre de la ville. Après il n'y avait plus qu'à suivre un des petits tramways à câble...

Le hall pompeux et vieillot du Mark Hopkins n'avait pas changé. Tous les samedis soirs il y avait des bals de société où les élégantes en robe longue s'amusaient à arriver en tramway. La chambre coûtait 32 dollars. Elle était, il est vrai, au 24^e étage, et faisait partie de la suite impériale.

— Monsieur Malko Linge ?

Le réceptionnaire avait vu la fiche de Malko.

— Oui.

— Il y a un message pour vous.

Il lui tendit une enveloppe. A l'intérieur une seule phrase :
« Contactez d'urgence Richard Hood à Murray Hill 6-7777. »

Malko appela d'une cabine dans le hall. Le numéro correspondait au standard de la police de San Francisco. On lui passa Richard Hood.

— Bienvenue dans notre ville, fit celui-ci d'une voix éraillée ; je ne sais qui vous êtes mais j'ai l'ordre de vous traiter comme si vous étiez la petite amie du gouverneur. Alors je vous envoie une bagnole dans une demi-heure, pour votre premier bal.

— Pardon ? fit Malko.

L'autre coassa.

— Oui. Ces fumiers de « Vietnick » ont une manifestation prévue tout à l'heure. Et on doit les laisser faire. Au nom de la démocratie. Quand j'étais en Corée on ne faisait pas tant d'histoires. Maintenant, il paraît que ces enfants de salaud sont protégés par la Constitution. Enfin...

Malko expliqua à son interlocuteur qu'il était plus discret d'aller au siège du Police Department.

Il avait juste de temps de se changer.

La vieille Plymouth sentait la sueur et le cuir trop graissé. Coincé entre la porte crasseuse et un marshal⁵ rebondi et bardé de cartouchières qui fumait un cigare acheté d'occasion, Malko souffrait mille morts. Son complet n'était déjà plus qu'un chiffon.

À l'avant, deux flics dormaient la bouche ouverte, leur casque doré sur la tête. Une carabine Winchester 30/30 était suspendue au-dessus d'eux. De longues matraques de bois noir pendaient à leur côté. Les trois hommes appartenaient à la police de San Francisco.

La voiture de patrouille était arrêtée depuis plus d'une heure dans le centre de South San Francisco, au coin de Chesnut Boulevard et de Hillside Avenue, à une dizaine de milles du centre. Malko remarqua in petto qu'ils se trouvaient en plein dans la zone de « contamination » définie par l'amiral Mills.

⁵Assistant du shérif.

À droite on entendait le bruit du *freeway*. La radio de la voiture grésillait doucement. Les montagnes empêchaient de capter les émissions du quartier général de la police.

Soudain, le gros flic à côté de Malko se secoua comme un éléphant heurté par une balle de gros calibre. La radio crachait :

« Attention, toutes les voitures de patrouille. À l'angle de la 79^e et de Broadway, une Buick blanche 53 ou 55 avec quatre hommes à bord a jeté un cocktail molotov sur des policiers... »

Réveillé d'une bourrade, le conducteur mit le moteur en marche.

— C'est pas dans mon coin, grommela-t-il.

— Pleure pas, ça va venir, ricana le marshal assis près de Malko.

Il éteignit son cigare sur son casque et mit soigneusement le mégot dans sa poche de poitrine. Puis il vérifia le chargement de son énorme Smith et Wesson. Comme pour lui donner raison, la radio éclata soudain en phrases hachées.

« Attention, toutes les voitures. Aidez les pompiers. On leur tire dessus avec des fusils de chasse... Attention, attention, quatre suspects dans une Buick jaune au coin d'Hickory de la 106^e... Ils essaient de tirer sur les pompiers... »

« Attention, toutes les voitures. Des manifestants noirs ont mis le feu à plusieurs boutiques entourant le Civic Center. »

Il y eut une courte pause puis la voix du dispatcher reprit :

« Toutes les voitures, voulez-vous vous diriger dans la zone de la 55^e et de South Broadway. Gros incendie allumé par les manifestants qui tirent sur les pompiers à travers la fumée. »

Le flic assis à côté du conducteur décrocha le fusil.

— Nom de Dieu, fit-il entre ses dents. Et comment qu'on y va !

La voiture démarra dans une secousse, avec la sirène et le feu clignotant du toit en marche. Deux blocs plus loin, ils faillirent emboutir une voiture de pompiers qui fonçait à travers le carrefour. Son pare-brise portait le trou rond étoilé, caractéristique d'une balle...

Au loin, on entendait d'autres sirènes, pompiers ou police. Le flic assis à l'avant arma la carabine 30/30 et passa le canon par la glace baissée.

— Le premier qui ne lève pas les mains assez vite, je l'allonge, annonça-t-il.

La radio parla de nouveau.

« Toutes les voitures. Des suspects remplissent des bouteilles d'essence à la station Mobil, Arson Street. Code deux... »

— Nom de Dieu de nom de Dieu, répéta le flic au fusil.

Ils doublèrent un camion de pompiers qui leur firent des signes joyeux. Et brusquement ils se trouvèrent en plein cœur de l'émeute. C'était normalement une rue calme et commerçante.

Des boutiques brûlaient, des deux côtés de la rue. Comme dans toute la Californie, les bâtiments étaient en bois et il suffisait d'y verser un peu d'essence. De longues colonnes de fumée noire montaient dans le ciel.

La voiture stoppa en travers du carrefour. Le flic au fusil mit pied à terre.

Au même moment, un groupe de manifestants surgit derrière eux venant d'une rue transversale. En tête marchait une femme portant un drapeau vietcong jaune frappé d'une étoile noire, grand comme un drap de lit. À côté d'elle, deux hommes tenaient une banderole avec, en lettres rouges : *À bas Nixon, le fauteur de guerre.*

Le flic au fusil ne fit qu'un bond. L'arme à la hanche, il marcha au-devant des manifestants. Les deux autres dégainèrent leur pistolet et ouvrirent les portières.

— Dispersez-vous immédiatement, hurla le flic au fusil. Et il leva son arme.

Les manifestants continuèrent à avancer. À travers le pare-brise, Malko aperçut leurs visages décidés. Le policier au fusil hésita une seconde de trop à tirer. Un homme empoigna son arme par le canon, la lui arracha, d'autres le bousculèrent, le piétinèrent, et il disparut dans la mêlée. Puis les premiers rangs se remirent en marche vers la voiture. Les deux flics tirèrent en l'air, en même temps. Ce ne fut pas suffisant. En quelques secondes les manifestants furent sur la voiture. N'osant pas tirer sur ces gens sans armes, les deux flics rentrèrent dans le

véhicule pour se protéger, bousculant Malko qui se préparait à en sortir.

Il sentit la voiture tanguer, se soulever et tenta d'ouvrir la portière de son côté, prêt à affronter les émeutiers, mais n'en eut pas le temps. Dans un grand froissement de tôles, la Plymouth bascula sur le toit, avec Malko et les flics.

Il y eut un violent brouhaha autour de la voiture renversée. Les émeutiers donnaient des coups de pied dedans, criaient des injures. Malko entendit l'un d'eux hurler : « Laissez-les griller. » Le policier de l'avant bougea et brandit son 45, tirant à travers la glace baissée. Il y eut un cri et la foule s'écarta brusquement. Le flic tira encore. Cette fois les manifestants s'enfuirent, emportant un homme blessé.

Malko risqua un œil. Le flic au fusil était étendu au milieu du carrefour, mais l'arme avait disparu. Le visage du policier était méconnaissable, broyé comme si on l'avait écrasé à coup de batte de baseball. Mais il bougeait encore faiblement.

Soudain, un choc sourd fit résonner la carrosserie. Une lourde pierre ricocha par terre. Cette fois, un des flics tira au jugé, dans la direction d'où elle était venue. Malko aperçut une ombre au coin d'une maison.

Encore étourdi, il cherchait à sortir de la voiture à quatre pattes. Il rentra précipitamment la tête quand une autre pierre fit voler le pare-brise en éclats et l'aspergea de débris de « Triplex ». Deux jeunes gens les lapidaient, accroupis derrière une boîte postale. Un des policiers tira et ils s'enfuirent.

— Attendez, on va demander du secours, fit le conducteur.

Il tripota sa radio et parvint à la remettre en marche. Aussitôt il empoigna le micro.

— Toutes les voitures, toutes les voitures. Trois patrolmen en mauvaise posture, coin d'East Jefferson et 103^e rue. Demandons aide immédiate...

Il répéta deux fois son message. Malko commençait à trouver le temps long. Si les autres énergumènes revenaient, il risquait de griller comme un poulet, sans jeu de mot.

Comme pour lui donner raison, une voiture descendit la rue, et les contourna à toute vitesse. Malko aperçut un bras sortant de la portière qui jeta un objet vers eux. Il eut le temps

de voir une bouteille de bière au goulot enflammé et il y eut une explosion, quand elle toucha le sol : c'était un cocktail molotov.

— Toutes les unités, répéta la radio, venez en aide à une voiture au coin d'East Jefferson et de la 103^e rue. Je répète !

Rien ne se passa pendant dix minutes. Les manifestants s'étaient évanouis.

Les hurlements de plusieurs sirènes surgirent du fond de Jefferson Street. Ils se rapprochèrent rapidement et quatre voitures de police stoppèrent à côté de la Plymouth retournée, bourrées de flics. Ils prirent position aux coins du carrefour, tous armés de carabines 30/30 et gantés de cuir. Beaucoup avaient le visage noirci de fumée ou marqué de blessures légères.

Malko rampa hors de la voiture, suivi des deux policiers.

Une poigne solide l'aida à se relever. Un sergent de la police, les sourcils brûlés et une estafilade sur la joue, le regardait, l'œil soupçonneux.

— Qu'est-ce que vous faisiez là, vous, demanda-t-il sans ménagement.

— Ça va, ça va, il est OK, coupa le gros flic qui avait été assis près de Malko. Il a dégusté autant que nous.

Le carrefour grouillait maintenant d'uniformes. Un capitaine, avec une énorme moustache et des yeux bleus proéminents sous son casque doré, le pistolet à la main, commandait, d'une Ford hérissée d'antennes. Malko alla le trouver, accompagné de son garde de corps.

— Où pourrais-je trouver Richard Hood, demanda-t-il.

Le capitaine haussa les épaules.

— La dernière fois que je l'ai vu, il était en train d'identifier des suspects dans le jardin de l'école des filles, derrière le Civic Center. Il doit y être encore, s'il n'a pas eu une attaque... Cette voiture-là y va, si ça vous intéresse.

Malko monta dans une voiture où se trouvaient déjà quatre policiers. Cette fois, deux fusils pointaient par les glaces baissées.

A un moment, la voiture stoppa brusquement. En travers de la route, il y avait un panneau de bois appuyé à une pierre où

était écrit à la peinture noire : *Cops, turn left or get shott*⁶. Les flics se regardèrent et la voiture fila à gauche. Pas de risques inutiles.

— Ces types sont fous, remarqua le conducteur.

Une haie de voitures de police bloquait le Civic Center et filtrait tous les arrivants. Une trentaine de suspects étaient étendus, face contre terre, comme des cadavres, en attendant d'être fouillés et interrogés. Dans un coin, deux corps avaient été roulés dans une couverture, près d'une station-wagon renversée et criblée de balles.

Escorté d'un flic-mastodonte, Malko finit par trouver Richard Hood.

Un cigare vissé à la bouche, bedonnant, de grosses lunettes cerclées de métal, une chemise impeccablement repassée, l'air dur, il était plus vrai que nature.

Assis derrière une table, il faisait défiler les suspects devant lui, leur posant de brèves questions. Malko se présenta. Richard Hood grogna.

— Restez près de moi. Vous allez vous faire une idée du merdier dans lequel nous sommes.

Il lui tendit une feuille de papier :

— Regardez ce qu'ont fait ces cinglés. Seize flicards blessés, dont deux grièvement. Trois morts chez les manifestants. On ignore le nombre de blessés, car ils ont été emportés par leurs amis. Et plus d'une vingtaine de maisons incendiées. Parce que tout ça s'est passé surtout dans un coin où tout est bâti en bois.

— Mais pourquoi ?

— Ils manifestent pour la paix. Quand on a voulu les en empêcher, ils ont commencé à mettre le feu partout et même à tirer sur nous ou les pompiers. Tout ça au nom de la liberté d'expression. Tenez, vous voyez un homme en manches de chemise, assis sur un banc.

Il retira son cigare pour hurler :

— Sam !

Un grand flic fendit la foule et s'arrêta devant le chef de la police, la casquette sur la nuque.

⁶Flics, tournez à gauche ou on vous descend.

— Sam, dit Hood, prend ce gentleman et conduis-le au type qu'on a bouclé dans la petite pièce.

Sam fit signe à Malko de le suivre. Ils traversèrent le préau et arrivèrent devant une porte où veillaient deux policiers armés de carabines.

— On vient voir votre protégé, fit Sam, sinistre.

— Qu'est-ce qu'il a fait ? demanda Malko.

Sam cracha par terre.

— Il menait le défilé avec un drapeau vietcong. Quand on a voulu le lui prendre, il nous a tiré dessus avec un 38. Deux blessés.

Il avait ouvert la porte. Malko entra, suivi de Sam qui avait dégainé son pistolet. Devant eux, se tenait un homme en manches de chemise, assis sur un banc. Une vilaine ecchymose bleuissait sa tempe droite et ses mains tremblaient légèrement.

— Le monsieur veut te parler, dit Sam en lui heurtant le flanc avec le canon de son pistolet. Alors tâche de répondre ou je me laisse aller à mes bons sentiments.

L'homme regarda Malko et demanda d'une voix atone :

— Qui êtes-vous ?

— J'enquête pour le gouvernement. Je voudrais vous poser quelques questions, répondit Malko.

— Si vous voulez.

— Comment vous appelez-vous ?

— Lester White.

Le flic s'assit sur le banc et se mit à faire tourner le barillet de son revolver en écoutant la conversation. Malko avait pris une chaise en face du prisonnier.

— Que faites-vous dans la vie, monsieur White ? continua-t-il.

— Je suis responsable de fabrication à « Electronics of California », une grosse boîte de Oakland.

— Avez-vous à vous plaindre dans votre travail ?

— Non. C'est plutôt un bon job. Je gagne bien ma vie. J'ai connu pire.

Lester White répondait calmement, sans aucune tension. Malko se gratta la gorge.

— Venons-en à aujourd'hui. Vous êtes accusé d'avoir tiré sur des policiers et d'en avoir blessé deux. C'est extrêmement grave. Vous risquez la chambre à gaz. Pourquoi avez-vous fait cela ?

Lester White se tortilla sur son banc et soudain répondit d'une voix différente, un peu absente, plus aiguë :

— Peu importe ce qui m'arrivera, du moment que nos idées triompheront.

— Quelles idées ?

— Il faut vaincre l'impérialisme, permettre aux forces démocratiques de s'exprimer. Il faut arrêter la guerre au Viêt-Nam, admettre à l'O.N.U. la Chine démocratique.

Les yeux de Malko ne quittaient pas le visage du prisonnier. Il était stupéfait de la transformation. Les yeux n'avaient plus d'expression. On aurait pu croire que l'homme récitait une leçon.

— Êtes-vous communiste ? demanda Malko.

— Bien sûr, je suis communiste, répondit paisiblement l'autre.

Le flic bondit de son banc.

— Non, mais vous entendez cette ordure ?

— Du calme, dit Malko. Êtes-vous inscrit à un parti monsieur White ?

— Vous savez bien que le parti communiste est illégal aux États-Unis. Mais il n'y a pas besoin d'être membre d'un parti pour faire triompher la vérité.

— Avez-vous toujours pensé ainsi ?

— Bien sûr que non. J'ai dû beaucoup réfléchir et me repentir...

— Vous repentir ?

— Bien sûr. J'ai été, moi aussi, complice des impérialistes et des fauteurs de guerre. J'ai même voté pour l'élection du président...

— Pour qui voteriez-vous maintenant s'il y avait des élections ?

— Pour un candidat démocratique qui s'engage à mener une politique socialiste.

Le flic n'arrivait plus à respirer. Un chapelet d'obscénités tombait à voix basse de ses lèvres. Il regardait White comme on contemple une araignée.

Malko tenta de continuer l'interrogatoire.

— Avez-vous eu des contacts avec d'autres... sympathisants socialistes ? demanda-t-il.

White ricana sèchement.

— Bien sûr, répliqua-t-il. C'est moi qui ai créé la première cellule communiste de South San Francisco. Ce ne sera pas la dernière. Peu à peu les Américains admettent que la seule solution correcte consiste à penser comme nous.

Malko tiqua au terme de « solution correcte ». C'était une expression typique de la dialectique communiste. Où White l'avait-il apprise ?

— D'ailleurs, continua le prisonnier, vous-même qui travaillez pour le gouvernement impérialiste des États-Unis, vous finirez par penser correctement... Tous les gens honnêtes éprouveront tôt ou tard un sentiment d'indignation devant la fourberie des dirigeants de ce pays.

— Vous ne croyez pas appartenir à une petite minorité ? demanda doucement Malko.

— Nous étions des centaines aujourd'hui, répondit simplement White. Bientôt, nous serons des milliers, même si on nous met en prison ou si on nous exécute.

Dès que Malko abordait le problème politique, la docile indifférence du prisonnier se transformait en un ton monocorde et tendu. Une sensation de malaise se dégageait du personnage qui rappelait à Malko un souvenir enfoui dans sa mémoire, sans qu'il arrive à le situer.

— Je vous remercie, conclut-il. Je souhaite que votre geste insensé n'ait pas de conséquences trop graves pour vous.

Lester White récita :

— La conséquence finale de nos actes sera l'effondrement du régime capitaliste.

Suivi du flic, Malko sortit.

— Vous voyez bien qu'il est dingue, explosa le flic. Non, mais vous l'entendez ! L'effondrement du régime capitaliste !

Ils retournèrent auprès de Richard Hood. Les suspects défilait toujours. Malko profita d'une accalmie pour se pencher vers le chef de la police.

— En dehors des arrestations, avez-vous fait une enquête sur les tenants et aboutissants de cette histoire ? demanda Malko.

Hood fit, désabusé :

— Le F.B.I. a envoyé 150 hommes qui ne font que ça. Les miens les aident. Par exemple, le type que vous venez de voir, on sait tout sur lui depuis qu'il est sorti du ventre de sa mère. Nous avons une réunion ce soir dans mon bureau, à huit heures. Venez, vous en saurez autant que moi.

Malko accepta. Cela lui donnait le temps de repasser par son hôtel et de respirer un peu. Cinq minutes plus tard, il roulait vers San Francisco dans une voiture de police.

Au passage il acheta la dernière édition du *San Francisco Chronicle*. Toute la première page était consacrée aux troubles avec une manchette sur huit colonnes : « Meurtres et incendies dans le Sud. »

L'éditorial parlait de « folie subite », d'extrémistes, de carence de la police. Mais rien sur l'épidémie de communisme. On mettait le déclenchement de la bagarre sur le compte de la vague de chaleur.

Il y avait tellement de fumée dans le bureau du chef Hood qu'on avait envie de crier « au feu ». Assis un peu partout, une douzaine d'hommes écoutaient le discours d'un type en chemise blanche, les cheveux en brosse et l'œil clair qui sentait le F.B.I. à des kilomètres.

— Nous sommes, conclut-il, en face de la plus grande entreprise de subversion jamais tentée dans ce pays. Regardez !

Il y avait au mur une immense carte de l'Etat de Californie. Avec des punaises et des fils de couleur, on avait délimité une zone qui englobait le sud de San Francisco jusqu'à Monterey et une partie de la ville d'Oakland à l'est.

— A l'intérieur de cette zone, continua l'orateur, des citoyens jusqu'alors normaux se transforment en communistes selon un processus dont nous n'avons pas la moindre idée.

D'après nos sondages, il semble que 20 % de la population soit touchée.

Il y eut un silence tendu. Malko leva le bras et osa une question :

— Il y a-t-il des enfants atteints par cette contagion ?

L'homme du F.B.I. secoua tristement la tête.

— Pas mal. C'est un de nos plus gros soucis.

Malko avait été présenté par Hood comme un enquêteur du State Department. Il ne savait pas si le F.B.I. était dupe, mais il s'en moquait.

L'homme du F.B.I. conclut :

— Nous avons même été contraints de relever de leurs fonctions certains de nos agents, eux aussi touchés par l'épidémie.

Un silence horrifié s'abattit sur l'assistance. En trente-cinq ans d'existence, le F.B.I. n'avait connu que deux traîtres, et encore l'un d'entre eux était un Noir.

Malko se gratta discrètement la gorge.

— Je viens seulement d'arriver, dit-il. Ne vous étonnez pas de la naïveté de mes questions. J'ai vu aujourd'hui un homme qui m'a paru être un communiste convaincu, Lester White. Qu'a donné l'enquête à son sujet ?

Un des types en manches de chemise fouilla dans une serviette de cuir.

— Vous tombez bien, dit-il. C'est mon équipe qui s'est occupée de ce gars-là. Depuis six mois. Je vais vous lire le rapport. Après, vous aurez compris...

Il prit une liasse de papiers.

« White Lester. Quarante-neuf ans, marié, un enfant. Antécédents : a fait la guerre en Europe, dans la 1^{re} Division de Cavalerie. Sergent. Préposé pour le Purple Heart. Bien noté. Blessé près de Bastogne.

« Prend après son congé de convalescence le job qu'il a encore. D'après les gens qui le connaissent depuis vingt ans, un type sans histoires.

« Durant sa précédente arrestation, nous avons pratiquement démonté sa maison. Tout ce que nous avons trouvé c'est une machine à ronéotyper et des tracts imprimés

par lui, ainsi que les listes des gens que nous connaissons déjà, des types, eux aussi, touchés par l'épidémie.

« Bien entendu, White a été suivi nuit et jour, surveillé à son travail. Sa nouvelle secrétaire appartient à nos services. Il n'a reçu aucune somme d'argent de provenance inconnue.

« Rien ! Il n'y a rien qui puisse nous expliquer la transformation de Lester White.

« Nulle part, d'ailleurs, nous n'avons trouvé trace d'une infiltration quelconque d'agents de propagande. De toute façon, il en faudrait un tel paquet que ça ne passerait pas inaperçu. »

Malko demanda alors :

— Vous dites que vous n'avez trouvé trace d'aucun contact, ni d'aucun propagandiste. Pourtant cet après-midi, j'ai vu des gens qui agissaient visiblement de façon concertée...

L'autre leva la main.

— Attention ! J'ai parlé de propagande *d'origine extérieure*. En réalité tout se passe comme si, un beau matin, certaines personnes se réveillaient communistes. C'est là le mystère. Parce que nous ignorons pourquoi elles le deviennent.

« Mais à partir de ce moment-là, ils agissent au grand jour. Lester White, par exemple, a commencé par aller consulter tous les ouvrages sur le communisme de la bibliothèque de South San Francisco. Là, il a rencontré un autre type qui, lui, a eu l'idée d'écouter des émissions de radio communistes sur les ondes courtes. Et ainsi de suite. Comme tous ces gens se trouvent dans la même zone, ils se connaissent parfois, voyagent souvent ensemble, ont des contacts.

« Ils ont fini par organiser des cellules, même par éditer des journaux clandestins. Un de nos agents a découvert que plusieurs d'entre eux, à Monterey, avaient organisé une permanence pour écouter le bulletin diffusé en anglais par l'Agence TASS.

« À partir d'un certain stade tout est logique. Ce qui ne l'est pas c'est que 20 % de la population de ce coin se soit soudainement autodéterminée pour le communisme le plus virulent. Et le cas de White n'est qu'un exemple : je pourrais vous en citer des dizaines d'autres. Je vous ai décortiqué celui-là pour que vous soyez fixé. »

Il se rassit et alluma nerveusement une cigarette. Un à un les gens du F.B.I. quittèrent la pièce, emportant leurs dossiers. Seul resta celui qui avait commenté la carte. Il s'approcha de Malko et dit à brûle-pourpoint :

— Je suis le capitaine Gray, du F.B.I. J'ai entendu parler de vous. Vous êtes S.A.S., n'est-ce pas ? Vous venez vous foutre dans un sacré merdier.

Malko plissa ses yeux d'or, dans un sourire amical.

— Je ne veux pas marcher sur vos brisées, dit-il. Je ne sais pas moi-même ce que je peux faire.

L'autre haussa les épaules.

— Mon vieux, même si vous étiez le diable, vous seriez le bienvenu, si vous pouviez nous aider.

— Je suppose que vous avez vérifié l'activité des agents étrangers connus, demanda Malko.

— Bien sûr. D'ailleurs il n'y a pas grand-chose sur la Côte Ouest. Vous savez, un réseau cela se remarque, et je vous répète que nous n'avons trouvé aucune trace de contacts avec qui que ce soit.

Malko le croyait. Le F.B.I. n'avait pas la réputation de travailler à la légère.

Le capitaine Gray remit sa veste et s'en alla, laissant Malko perplexe. Le F.B.I. avait beau avoir passé l'histoire au peigne fin, il devait y avoir une explication.

Après l'atmosphère pesante du bureau de Richard Hood, Malko fut heureux de retrouver l'air frais des rues de centre. Il était à deux pas de California Street. Il regarda sa montre : dix heures et demie. Subitement, il fut contrarié. Lili Hua n'aurait certainement pas attendu. Pourtant, après la journée qu'il venait de passer, il avait sérieusement besoin de détente. Le lendemain, il irait à Los Angeles voir l'ami de l'amiral Mills, le major Fu-Chaw. Peut-être lui donnerait-il une piste.

En entrant au Mark Hopkins, Malko était d'une humeur de chien. Il n'avait pas trouvé de taxi et la pente vertigineuse de California lui avait donné l'impression de grimper l'Everest. Et, en plus, sa soirée était certainement fichue. Un coup d'œil dans le hall le réchauffa d'un coup.

Plongée dans la contemplation d'une vitrine de chaussures, Lili Hua lui tournait le dos.

Il s'approcha doucement et dit :

— Bonsoir. Je suis confus d'être tellement en retard !

La Tahitienne se retourna d'un bloc, tout son visage éclairé d'une joie réelle.

— Oh ! j'avais si peur que vous ne veniez pas.

Elle avait troqué l'uniforme de Hertz pour une robe chinoise fendue sur la cuisse, avec une petite veste assortie. Même avec de très hauts talons, elle n'arrivait qu'à peine à l'épaule de Malko. Elle n'eut pas un mot de reproche pour les deux heures de retard. Il la sentait sincèrement heureuse de le voir.

— Mais qu'avez-vous fait pendant deux heures ? demanda-t-il.

— J'ai regardé les chaussures, dit Lili Hua.

Elle eut un petit rire cristallin.

— J'aime les chaussures. Quand je serai riche, je m'en achèterai une paire en crocodile, comme celles de la vitrine. A Tahiti, j'ai toujours rêvé d'avoir de jolies chaussures.

Ils allèrent au garage et Malko lui ouvrit la portière de la Mustang. Dix minutes plus tard, ils étaient assis au restaurant Grotto sur le Fishermanwharf. Lili entreprit de picorer un steak de barracuda tandis que Malko prenait un homard grillé. Le tout agrémenté d'un rosé de Californie.

À la fin du repas, Malko savait tout de Lili Hua. Même le nom de son premier amant, un Français qui s'appelait Marc. Elle avait tout juste quinze ans. Elle parlait de l'amour avec une grande simplicité et l'expression de ses grands yeux noisette laissait supposer que ses actes ne démentaient pas ses paroles. Quand elle eut fini de raconter sa vie, elle assaillit Malko de questions avec la même candeur. Elle rit quand il lui dit qu'il était célibataire.

— À votre âge, dit-elle, tous les Américains sont mariés et divorcés. Ils ont tous des problèmes. Moi, je n'aime pas les hommes qui ont des problèmes.

Malko approuva gravement. Il avait dit à Lili qu'il était à San Francisco pour affaires, sans préciser.

En sortant du restaurant Lili prit la main de Malko dans la sienne.

— Emmenez-moi danser, dit-elle. J'ai envie de danser avec vous. Vous sentez bon.

Dans la voiture, avant qu'il ne démarre, elle vint se pelotonner contre lui, l'embrassa dans le cou et murmura : « Je suis bien. »

De quoi remonter considérablement la réputation du rosé de Californie.

La « station G » où elle guida Malko était une discothèque installée dans un sous-sol immense, aux murs rouge sombre. Des canapés bas couraient le long des cloisons et l'ensemble était divisé en boxes discrets. Quand Malko et Lili arrivèrent, une cinquantaine de couples dansaient et flirtaient dans une obscurité presque totale. Le portier qui réclama cinq dollars à Malko pour son inscription au club exigea la carte d'identité de Lili, afin de vérifier si elle avait vingt et un ans révolus.

Il faut dire que chaque dimanche les prédicateurs de l'église irlandaise plaçaient la « station G » immédiatement après l'enfer dans la liste des lieux à fuir. Mais c'était la seule boîte amusante de San Francisco.

— On ne dirait jamais que des gens se battaient à dix milles d'ici cet après-midi, remarqua Malko.

— Pourquoi se battait-on ? demanda Lili.

Il le lui expliqua vaguement. Elle était certainement la seule à San Francisco à ne pas être au courant. Mais Lili ne lisait pas les journaux et ne regardait pas la TV.

Au bout d'une demi-heure Malko avait totalement chassé de son esprit l'amiral Mills, les communistes et les émeutes. Lili dansait comme à Tahiti, c'est-à-dire qu'elle mimait l'amour avec une louable application, sur tous les rythmes rapides. Elle dansait les slows étroitement incrustée à son cavalier, le visage enfoui dans sa poitrine. Quant à Malko il menait un combat perdu d'avance pour rester décent. Lili s'en aperçut et à plusieurs reprises se serra encore un peu plus contre lui, avec un regard amusé. Au point qu'il dut presque la tenir à bout de bras. On a beau avoir quelques siècles de bonne éducation derrière soi, la résistance humaine a des limites.

À côté d'eux, il y avait une fille blonde splendide, les jambes croisées si haut qu'on voyait son panty à fleurs, la main dans la main avec un étudiant au crâne rasé à l'américaine. Ils ne dansaient pas et ne parlaient pas, avalant scotch sur scotch. Quand ils auraient noyé leurs complexes, ils iraient faire l'amour dans une voiture. Lili dut deviner les pensées de Malko.

— Vous n'avez pas envie de cette jolie fille ? dit-elle doucement. Elle est grande et blonde. Moi je suis petite et toute noire...

— Oh non, fit Malko sincère.

Il avait passé le bras autour des épaules de Lili. Il la sentit frissonner et elle tendit son visage vers lui. C'était la première fois qu'il l'embrassait. Lili lança sa langue pointue avec une fougue maladroite ; mais ses mouvements étaient si rapides qu'un picotement délicieux glissa le long de l'épine dorsale de Malko.

Autour d'eux les gens continuaient à danser et à s'embrasser.

Malko reprit son souffle le premier. Une seconde, ils se regardèrent en silence. Puis il laissa un billet de 5 dollars sur la table et prit Lili par la main.

L'air frais ne rompit pas le charme. La Mustang était là. Dès qu'ils furent dans la voiture, Lili l'embrassa, contournant avec une souplesse de serpent le levier de vitesse qui les séparait. Malko laissa courir ses mains le long de son corps et lorsqu'il arriva aux fentes de la robe chinoise, Lili s'arracha à lui doucement.

— Attends, dit-elle. Je n'aime pas faire l'amour dans une voiture. Allons chez toi.

Malko mit en marche. Il éprouvait une sensation bizarre et agréable. L'apparente facilité de Lili n'avait rien de vulgaire. Elle lui avait dit qu'elle n'avait eu aucun amant depuis qu'elle était à San Francisco et il la croyait.

Ils ne parlèrent plus jusqu'au garage de l'hôtel. Malko avait gardé sa clef, ce qui évitait de repasser par la réception. Lili était parfaitement à l'aise dans l'ascenseur. Comme si elle connaissait Malko depuis dix ans.

La fenêtre de la chambre était ouverte. Lili y courut et resta en admiration devant le spectacle.

— Comme c'est beau, dit-elle. Je voudrais habiter là.

Malko avait déjà versé deux verres de vodka. Il en tendit un à Lili. Elle le regarda, moqueuse, dressée sur ses hauts talons, la poitrine en avant.

— Tu es comme les Américains, dit-elle. Il faut que tu boives avant de faire l'amour pour te donner du courage ?

Malko resta interdit. Décidément il apprendrait toujours quelque chose avec les femmes.

— Comment fait-on à Tahiti, demanda-t-il en reposant discrètement son verre.

Lili se rapprocha de lui et lui mit les bras autour du cou.

— Quand un homme vous plaît, on va se baigner avec lui, après on danse, ensuite on fait l'amour. Et le lendemain on recommence. Quand l'homme est très gentil et fait très bien l'amour, on l'aime et on ne va qu'avec lui.

C'était d'une simplicité biblique.

— Défais ma fermeture, demanda Lili, en se retournant.

Cela fit un petit crissement agréable et Lili se retrouva en slip et soutien-gorge bleus. Elle ôta elle-même son soutien-gorge, dévoilant deux seins pointus et lourds. Elle vint s'appuyer contre Malko. Quand il sentit les pointes dures et chaudes sur le tergal de son costume, il eut l'impression qu'on venait de lui verser une pelletée de lave brûlante dans le dos.

Il aurait été incapable de dire comment ils se retrouvèrent sur le lit, lui, nu comme un ver, Lili toujours vêtue, si l'on peut dire, de son slip. Elle s'allongea contre lui. Sa peau était douce, avec une faible odeur d'amandes. Il la caressa plusieurs minutes, avant de faire glisser son slip.

Quand il la prit, elle enfonça silencieusement ses griffes dans sa nuque et commença un long tamouré ponctué de brusques saccades.

Après, elle se dégagea doucement et commença à embrasser Malko sur tout le corps.

— Laisse-toi faire, murmura-t-elle. C'est beaucoup plus efficace que tout l'alcool des Américains.

Beaucoup plus tard, Malko s'endormit, moulu, le corps couvert de zébrures. Il devait être quatre heures du matin. Lili avait extirpé de lui sa dernière parcelle d'érotisme avec une candeur et une science assez inattendues. Elle dormait, une moue charmante découvrant ses dents blanches, la poitrine encore dressée.

Il la caressa légèrement et elle se pelotonna contre lui. Il ferma les yeux avec un gros soupir de reconnaissance pour la maison Hertz.

Quel dommage d'être obligé de se lever à huit heures pour aller voir Fu-Chaw à Los Angeles.

CHAPITRE IV

Le major Fu-Chaw rota discrètement en expectorant une multitude de grains de riz qui arrosèrent la table et l'assiette de son vis-à-vis.

D'une baguette experte il attrapa la dernière langoustine du plat, la trempa dans la sauce et l'amena à sa bouche en arrosant copieusement la nappe.

Soulevant son bol de riz, il se mit en devoir de le vider, poussant directement les grains dans sa bouche grâce aux baguettes jointes. Mais une grande partie du riz échappait à ce pont aérien et venait s'engluer sur la nappe pleine de taches. Ce qui n'empêchait pas Fu-Chaw de ponctuer sa déglutition de grognements heureux.

Le major lapa une pousse de bambou qui traînait, avala une gorgée de thé en gargouillant comme une vieille chaudière et reposa ses baguettes, repu, une auréole de graisse soulignant ses lèvres épaisses.

Bien que vivant à Los Angeles depuis vingt ans, Fu-Chaw pouvait se rassurer : il mangeait toujours d'une façon aussi traditionnellement chinoise.

Comme un cochon.

Malko en était hérissé de dégoût. Heureusement, ses lunettes noires lui permettaient de garder son appétit.

Déjà, l'aspect du restaurant l'avait inquiété. Une façade délabrée dans une petite bicoque en bois de l'Avenue La Bréa avec une vitrine sale. L'intérieur n'était pas mieux. Une douzaine de tables branlantes recouvertes de nappes en papier, un éclairage au néon et de mystérieux alignements de caractères chinois peints en rouge sur les murs. La porte de la cuisine était ouverte et ce qu'on y voyait n'incitait pas à s'asseoir.

Pourtant, aux dires de Fu-Chaw, c'était un des meilleurs « chinois » de Los Angeles.

L'estomac plein, Fu-Chaw fut repris par son tic : il clignait des yeux comme un hibou en folie, à toute vitesse.

Malko l'observait derrière ses lunettes noires. En venant à Los Angeles, il avait obéi à son intuition. Apparemment, il n'y avait aucun lien entre le document dont Fu-Chaw devait lui parler et « l'épidémie ». Mais Malko était persuadé que la Chine était derrière cette histoire. Or Fu-Chaw était chinois.

De plus, il ne voyait pas comment faire démarrer son enquête sur l'épidémie proprement dite. Le F.B.I. avait creusé le problème avec des moyens énormes, sans résultat.

Quand il aurait reconnu son erreur – si vraiment Fu-Chaw et son document n'avaient rien à voir avec son affaire – il serait toujours temps de se frapper la poitrine et de reconnaître que l'amiral Mills avait raison.

— Regagnons mon bureau, proposa le Chinois à Malko, nous y serons plus tranquilles pour bavarder.

Malko ne discuta pas. Il était avec Fu-Chaw depuis deux heures et n'avait encore pu placer un mot de ce qui l'intéressait. Quand on parle de la patience des Asiatiques c'est plutôt celle des gens qui ont affaire à eux qui est admirable...

Seulement Fu-Chaw était un personnage important. L'amiral avait bien recommandé à Malko de ne pas le brusquer :

— Il est *persona grata* auprès de Tchang Kaï-chek lui-même et de tout le *lobby* chinois à Washington. Il a dû tremper dans tous les trafics du Kuomintang.

Officiellement, le major Fu-Chaw tenait un commerce de perles d'ameublement. Il régnait sur une vingtaine d'ouvrières chinoises qui enfilait des perles de toutes les couleurs huit heures par jour pour en faire des tentures ou des motifs de décoration.

Fu-Chaw, bien que n'ayant pas porté un uniforme depuis vingt ans, était officier de l'armée nationaliste chinoise. Il était même le chef pour la Côte Ouest des États-Unis, du « 2^e Tsou », c'est-à-dire du Service de contre-espionnage du maréchal Tchang Kaï-chek. A ce titre, il collaborait avec la C.I.A. et parfois avec le F.B.I.

Il avait la haute main sur la population asiatique de San Francisco, Los Angeles et San Diego. De temps à autre il

signalait un agitateur au F.B.I. mais retombait dans la poussière des mystérieux et volumineux rapports adressés à ses chefs directs, à Formose. Il vivait confortablement, dans une grande maison de North Hollywood, sur la colline, au-dessus de Hollywood Boulevard. Les agents de la C.I.A. qui l'avaient approché avaient eu l'impression qu'il tirait au maximum d'argent de sa sinécure et se souciait peu de se créer des problèmes.

Les mauvaises langues de la C.I.A. disaient même que Fu-Chaw avait monté une chaîne d'infiltration d'agents en Chine communiste qui fonctionnait si bien qu'on n'avait jamais revu aucun des agents « infiltrés », via Hong-kong et Canton. Heureusement, ce n'était que des Chinois et Formose semblait trouver la chose toute naturelle.

Malko songeait à tout cela en suivant la silhouette rondelette de Fu-Chaw hors du restaurant. Le Chinois lui faisait une curieuse impression. Extérieurement, c'était une boule de graisse ; sa main ressemblait à une méduse et les plis de son cou cachaient le col de sa chemise. Mais ses petits yeux noirs pétillaient d'intelligence. Il se dégageait du personnage une impression d'efficacité qui jurait avec sa réputation.

Les deux hommes parcoururent à pied les cent mètres les séparant de la boutique peinte en noir à la vitrine pleine de perles multicolores.

Fu-Chaw guida Malko dans le petit escalier en colimaçon qui menait au premier étage. Ils se retrouvèrent dans un confortable bureau où ils s'assirent tous les deux dans de profonds fauteuils de rotin. Malko n'avait pas enlevé ses lunettes. Pour amorcer la conversation, il posa une question indiscreète.

— D'où tenez-vous votre chevelure de neige, major ?

Fu-Chaw eut une crispation imperceptible et ses yeux battirent plus vite, mais son sourire fut presque amical :

— J'ai éprouvé un choc émotif très violent, il y a longtemps. Mes cheveux ont blanchi en une nuit...

En fait de choc émotif, il avait bien failli être le dernier pour Fu-Chaw. Cela se passait à Shanghai, en 1938. Les armées de Tchang Kai-chek venaient de reprendre la ville et liquidèrent les

milices et les organisations communistes. Fu-Chaw en faisait partie. Il avait été arrêté par la police du Kuomintang et condamné à mort.

Afin d'infliger aux sympathisants communistes une terreur salubre, le Kuomintang menait ses exécutions d'une façon un peu particulière : on jetait les prisonniers par grappes dans des chaudières de locomotives... C'était une méthode très propre qui frappait beaucoup l'imagination.

Fu-Chaw avait tenu le coup jusqu'au moment où il avait vu la vapeur blanche fuser de la trappe où deux géants allaient le jeter.

Un officier de Tchang Kai-shek assistait à toutes les exécutions. Fu-Chaw, mû par le courage du désespoir, avait réussi, traînant ses bourreaux, à se rapprocher de lui. Il connaissait, avait-il juré, tout un réseau de poseurs de bombes communistes. Qu'on le laisse vivre un tout petit peu et il mènerait les honorables policiers jusqu'à eux. Il rachèterait ainsi ses erreurs. L'officier avait hésité et Fu-Chaw avait déjà la vapeur brûlante dans les yeux quand on l'avait rejeté en arrière... C'est à ce moment que ses cheveux avaient blanchi.

Après, cela avait mieux marché. Il avait guidé une des sections spéciales dans un quartier pauvre et leur avait désigné une vingtaine de jeunes gens. Tous avaient été arrêtés, en dépit de leur dénégation. L'après-midi même, ils passaient dans les chaudières. Seul, Fu-Chaw savait qu'aucun d'eux n'était communiste. C'étaient seulement ses anciens camarades de classe... Il s'était fait une raison en pensant que les inondations du Yang-tsé tuaient beaucoup plus de monde que ça.

Pour prolonger son sursis, il s'était proposé comme « mouton ». C'est-à-dire qu'on le jetait dans une cellule où se trouvaient d'autres suspects et qu'il devait les faire parler. Pour donner plus de vérité à son rôle, les agents de Tchang le torturaient un peu avant, lui écrasant les parties sexuelles entre deux planchettes de bambou. En dépit de ces menus inconvénients, Fu-Chaw était resté en vie. Il s'était fait beaucoup d'ennemis à cette époque, mais heureusement, ils mouraient très vite.

Son zèle avait plu. De torturé il était passé tortionnaire. Son don d'adaptation avait fait merveille. Il se chargeait de toutes les besognes un peu délicates – femmes enceintes, enfants, vieillards, blessés – qui ennuyaient ses collègues. Et à la fin de la campagne, il était sous-lieutenant.

Demeuré dans les Services de Renseignements, d'abord en Chine continentale, puis à Formose, il avait demandé un poste à l'étranger le jour où une liste d'hommes dont la tête était mise à prix par le gouvernement de Pékin lui était tombée sous les yeux. Il y était en très bonne place, avec un prix intéressant : 5.000 dollars.

Malko en avait assez de tourner autour du pot.

— L'amiral Mills m'a dit que vous possédiez dans vos dossiers un mystérieux document chinois qu'on avait été incapable de traduire, dit-il.

Fu-Chaw agita ses mains grassouillettes et sourit.

— Oh, il n'y a rien de mystérieux. Et le texte a été traduit par mes soins. C'est assez banal et ne méritait pas qu'on déplace un homme aussi important que vous.

— Je ne suis pas venu spécialement pour cela, dit Malko.

Il y eut une longue minute de silence. Fu-Chaw clignotait paisiblement des yeux mais ne bougeait pas de son fauteuil. Malko réattaqua.

— Cela m'amuserait quand même de jeter un coup d'œil sur ce grimoire.

Fu-Chaw s'arracha à son fauteuil et, sans répondre, trottina jusqu'à son bureau. Il prit dans un tiroir un dossier qu'il tendit à Malko.

— Voici le rapport qui vous intéresse, dit-il de sa voix fluette. Malheureusement, je ne pense pas qu'il puisse vous être très utile...

Le document était à en-tête du F.B.I. Dans la marge, il y avait en lettres rouges la marque X-100, code connu de Malko. Cela signifiait qu'il s'agissait de faits s'étant déroulés aux U.S.A. et recueillis par un agent responsable.

Il y avait d'abord la déposition d'un certain James Bozant, quatorze ans, marchand de journaux, demeurant à San Francisco, 2549 Foster Avenue :

« Je descendais l'escalier d'un immeuble de trois étages au 3403 Foster Avenue, disait-il, lorsque je trébuchai. Je venais de recevoir d'un client cinquante cents en petite monnaie et l'argent m'échappa et tomba sur les marches. Quand j'ai ramassé les pièces – un quarter et cinq nickels – j'ai vu qu'un des nickels s'était fendu en deux. J'ai ramassé les deux morceaux et j'ai vu que d'un côté, il y avait un bout de microfilm, couvert de caractères étranges. Comme je vais souvent au cinéma je savais ce que c'était. On aurait dit qu'il y avait une rangée de fiches dessus. J'ai aussitôt téléphoné au F.B.I. à qui j'ai remis la pièce. Je ne sais rien d'autre. » C'était signé du 13 juillet 1968. Malko lut le second document, rapport du F.B.I. de San Francisco. Agrandi, le microfilm avait fait apparaître des rangées de caractères chinois. Tandis qu'on transmettait le document au décryptage, le F.B.I. chercha à retrouver l'origine de la pièce.

En vain. Tous les locataires du 3403 Foster Avenue avaient été interrogés, ainsi que le dernier client, leurs vies fouillées. Après six mois et une tonne d'interrogatoires, le F.B.I. en était au même point. La pièce pouvait venir de n'importe où. C'était une pièce trop répandue pour qu'on puisse la suivre à la trace. Une fois les deux morceaux réemboîtés, on ne s'apercevait pas du trucage. Si le petit marchand de journaux n'avait pas trébuché dans l'escalier, la pièce servirait encore à acheter des journaux. Le F.B.I. pensait qu'elle était entrée accidentellement dans le circuit commercial. Impossible de savoir où et quand. L'épaisseur – deux millimètres – et le diamètre – douze millimètres – se prêtaient parfaitement au trucage, une cavité faite vraisemblablement au tour.

L'histoire du contenu de la pièce n'était pas plus encourageante. Pendant six mois les meilleurs décrypteurs de la C.I.A. et du F.B.I. s'étaient penchés sur les caractères sans résultat. Les hommes ayant échoué, on avait essayé les machines. La C.I.A. possédait un ordinateur capable de traduire *Autant en emporte le vent* en russe et en quatre minutes. Mais cette machine merveilleuse avait vomi des kilomètres de ruban magnétique sans aucun sens. Il y avait certainement un code mais personne ne l'avait découvert.

Ensuite, à tout hasard, on avait transmis le dossier à Fu-Chaw. Il avait fait effectuer un décryptage. D'après lui, c'était le signe de reconnaissance d'une des sociétés secrètes – le Lotus Blanc – qui pullulaient encore dans les milieux chinois. De plus, d'après Fu-Chaw, la pièce pouvait avoir beaucoup voyagé, venir de Singapour ou de Hong-Kong. Connaissant le désir forcené du Chinois de ne pas perdre la face, les Américains avaient poliment remercié, pensant que Fu-Chaw avait trouvé une façon élégante de masquer son incapacité de traduire le texte, qui avait continué sa ronde dans les services officiels.

Malko se plongea dans la contemplation du fac-similé du microfilm.

Les caractères étaient disposés de façon curieuse. Au nombre de 56, ils formaient un carré parfait, 14 par côté. Dans chaque coin de ce carré il y avait un idéogramme différent. Puis trois octogones d'idéogrammes remplissaient l'intérieur du carré. Enfin au milieu, un idéogramme seul dans un losange.

Le major Fu-Chaw avait gardé le plus profond silence pendant la lecture de Malko. Quand ce dernier referma le dossier, il eut un rire de crécelle surprenant chez un personnage de sa taille et remarqua :

– Vous voyez que tout cela n'est pas bien sérieux.

Malko le regarda ingénument.

– Mais major, ne trouvez-vous pas que c'est une façon bien compliquée de véhiculer un signe de reconnaissance ?

Fu-Chaw éleva ses mains grassouillettes.

– Les Chinois sont souvent compliqués et enfantins. Les membres de l'honorable société du Lotus Blanc échangent une correspondance mystique sur les astres, en prenant des précautions extraordinaires...

– Je vois, je vois, dit Malko.

Derrière ses lunettes noires, il ne quittait pas le Chinois des yeux. Fu-Chaw semblait indisposé par les questions de son vis-à-vis. De minuscules gouttes de sueur perlaient au-dessus de sa lèvre supérieure. Raison de plus pour continuer.

– Je crois que vous avez fait le tour de la question, dit-il en souriant. Vous êtes certain de votre traduction, n'est-ce pas ?

– Absolument.

Cette fois, c'était parti comme un coup de feu. Fu-Chaw en avait oublié de cligner des yeux.

Malko sentait le Chinois sur des charbons ardents. Il fit semblant de détourner la conversation, tout en restant sur le sujet qui l'intéressait.

— Y a-t-il des cellules communistes parmi la population jaune de la Côte Ouest ? demanda-t-il.

Fu-Chaw regarda Malko comme s'il avait évoqué le diable, et dit :

— Je n'en connais pas. J'ai des informateurs dans toutes les classes de la société chinoise, depuis les putains de Tijuana jusqu'aux familles les plus riches de San Francisco. Bien sûr, il y a parmi eux des sympathisants communistes. Mais ils ne sont pas dangereux parce qu'inorganisés. Et ceux qui seraient tentés par le nouveau régime ont toujours la ressource de prendre le premier bateau pour Hong-Kong. De toute façon, le F.B.I. suit de très près cette question et a fiché tous les individus suspects ou dangereux.

Malko écoutait patiemment.

— Mais il doit bien y avoir des services secrets à Pékin ?

Fu-Chaw cuisait dans son bain. Il dit à voix basse :

— Oui, bien sûr. Cela s'appelle le... Lien-lo-pou.

Il avait prononcé le nom à toute vitesse et Malko dut le lui faire répéter.

Malko avait retiré ses lunettes et plongeait son regard doré dans les petits yeux noirs du Chinois. Gêné, Fu-Chaw se tortilla sur son fauteuil. De nouveau, Malko changea de sujet.

— Cela m'amuserait de conserver ce document, vous n'y voyez pas d'inconvénient ?

Fu-Chaw acquiesça avec enthousiasme.

— Prenez tout le dossier. Il m'encombre.

Malko se leva et lui tendit la main. Encore une fois il eut l'impression de tenir une jeune méduse dans sa main droite.

Il lui restait une question à poser :

— L'amiral Mills m'avait parlé d'un certain Jack Links, qui s'était également occupé de cette traduction. Il travaillait pour vous, n'est-ce pas ?

Le major secoua la tête et prit une expression affreusement humble.

— Les Américains n'ont jamais tout à fait confiance qu'en leurs propres capacités, laissa-t-il tomber. En dépit de ma traduction, la C.I.A. avait demandé à Jack Links, que je connaissais d'ailleurs, de voir s'il n'y avait pas une autre signification possible à ce document.

— Et il n'a rien trouvé bien entendu ?

Fu-Chaw prit l'air surpris.

— Comment, Mills ne vous a pas dit ? Ce pauvre Jack est mort. Un arrêt du cœur. Il s'était beaucoup fatigué. C'est bête de mourir ainsi, encore jeune.

— C'est toujours bête de mourir, conclut Malko.

Sur ces paroles définitives, il quitta Fu-Chaw. Le major ne le raccompagna pas. Il tombait visiblement de sommeil. Malko se retrouva sous le soleil de Californie, seul avec ses pensées et reprit la voiture qu'il avait louée dans son parking, puis s'engagea sur le Sunset Boulevard, pour rejoindre le Harbor Freeway et l'aéroport. Il n'avait plus rien à faire à Los Angeles. Mais il était songeur. Des années dans les services spéciaux lui avaient appris à se méfier des coïncidences. Ainsi, quand tous les décrypteurs de la C.I.A. avaient échoué la C.I.A. s'était souvenue qu'il existait à San Francisco un nommé Jack Links qui avait passé quarante ans de sa vie en Chine, parlait plusieurs dialectes et écrivait comme un mandarin. Or, la mort de cet expert tombait un peu trop à pic. Bien sûr, tout cela n'avait aucun rapport avec l'épidémie de « communisme », et l'amiral serait furieux s'il voyait Malko perdre son temps de cette façon.

Malko sentait quelque chose. C'était flou et fragmentaire, mais suffisant pour le préoccuper. L'épidémie sévissait à San Francisco, Jack Links habitait dans cette ville, la pièce truquée y avait été retrouvée... Cela faisait beaucoup de coïncidences...

Et, au fond, pourquoi Fu-Chaw n'avait-il pas fait appel à son ami Jack Links pour le document chiffré ?

Tout en roulant sagement sur le freeway à 65 milles, Malko éprouva une furieuse envie de se pencher sur la mort de Jack Links.

Dans le Boeing 727 qui le ramenait à San Francisco, Malko s'orienta vers des pensées plus agréables. Il arriverait juste à temps pour retrouver Lili à l'aéroport. Comme il ne pouvait commencer son enquête que le lendemain, il avait la conscience tranquille.

La Tahitienne n'avait même pas grogné quand il l'avait sortie du lit, à huit heures. Il l'avait déposée chez elle, en haut du Télégraph Hill, avant d'aller prendre l'avion.

Il était 8 h 27 quand le Boeing se posa à San Francisco. Malko se dépêcha le long des interminables couloirs. Lili n'était plus au bureau Hertz. Il la trouva sagement assise dans la Mustang rouge. Elle l'embrassa avec tendresse et lui dit :

— Tu es fatigué ? Je vais te masser partout, comme on fait aux pêcheurs, chez nous.

Elle avait remis sa robe chinoise et expliqua à Malko qu'elle avait emporté de quoi se changer pour ne pas être obligée de repasser chez elle.

— Mais ton grand-père, dit Malko, il ne te dit rien ?

— Oh non ! Je lui ai dit que j'avais rencontré un homme gentil et riche, il est très content. Il m'a seulement dit de ne pas me faire faire un enfant tout de suite...

Évidemment.

Ils allèrent dîner dans un petit restaurant chinois de Mason Street. Malko commençait à trouver Lili adorable.

Pendant tout le repas, elle le regarda d'un œil soucieux.

— Tu es fatigué, répéta-t-elle. N'allons pas danser. Je vais te masser.

Il se laissa faire. Quand ils furent à l'hôtel, elle fit déshabiller Malko et il s'étendit sur le ventre, nu. Lili avait retiré sa robe mais gardé son slip et son soutien-gorge. Pendant que ses doigts couraient sur son dos, Malko pensait à la mort étrange de Jack Links. Il y avait peu d'espoir de découvrir un indice mais c'était sa seule piste à ce jour.

Ses pensées dévièrent soudain. Le massage de Lili avait évolué. Elle s'amusait maintenant à lui chatouiller le dos avec la pointe de ses seins... A partir de cette minute, Malko fut perdu pour la C.I.A.

Il s'endormit, longtemps après, repu et vanné, le corps ferme et chaud de Lili contre lui.

Quand il ouvrit les yeux, il la chercha. Elle avait disparu. Sa montre disait 9 heures. Sur le bureau, il y avait un petit mot en français :

« Dors bien. Je ne veux pas t'envahir. Si tu veux, téléphone-moi à Hertz. LILI. »

Malko n'en revenait pas de tant de gentillesse. Ou alors, c'était d'une rouerie abominable. Car il commençait à s'habituer au corps doré de Lili et à sa douceur.

S'il n'y avait pas eu toutes ces histoires...

CHAPITRE V

Malko laissa errer son regard sur une mouette. Son interlocutrice lui adressait des œillades de biche énamourée à la cadence d'une mitrailleuse. Venant d'une quasi naine, vêtue d'un pull-over descendant jusqu'aux genoux et d'un blue-jeans sans couleur, c'était assez terrifiant. Précautionneusement assis sur le bord d'un fauteuil poussiéreux, Malko essayait de ne pas salir son impeccable costume d'alpaga et écoutait.

La naine s'appelait Alicia Doner et avait été la propriétaire et l'amie de Jack Links. Son magasin d'antiquités se trouvait juste au-dessous du petit deux pièces qu'il avait occupé.

C'était la troisième visite de Malko. La mort de Jack Links paraissait limpide. Il y avait eu 30 témoins, dont un médecin et plusieurs policiers.

Par acquit de conscience, Malko avait interrogé lui-même les policiers et le coroner qui avait délivré le permis d'inhumer, en leur laissant entendre que Jack Links aurait pu être assassiné, sans en tirer rien de plus. Le rapport d'autopsie avait conclu à une mort par arrêt du cœur, sans préciser la cause. L'âge ou la fatigue.

— Vous étiez un bon ami de Jack, minauda la naine. Pourquoi ne vous ai-je jamais vu ?

Malko soupira.

— J'habite loin, près de New York, expliqua-t-il. Mais j'aurais tant voulu revoir Jack...

La naine essuya une larme :

— Vous seriez venu mercredi encore...

Elle ne remarqua pas l'éclair des yeux dorés :

— Mercredi ? Mais Jack est mort mardi.

— Oh non, ça ne peut être que mercredi : mardi soir, je l'ai entendu remuer dans son appartement. Il a même fait tomber quelque chose...

— Quelle heure était-il à peu près ?

— Minuit environ, je venais de rentrer et de mettre le Late Show sur K.G.H.V.

Deux heures plus tôt, trente personnes avaient constaté la mort de Jack Links. C'était la première piste que trouvait Malko.

— Écoutez, Alicia, dit-il presque tendrement, cela me ferait plaisir de voir où vivait Jack. Voulez-vous m'accompagner dans l'appartement ?

La naine grandit de joie.

— Bien sûr.

À ce moment, la sonnerie de la porte tinta et un jeune couple entra dans la boutique.

— Nous voudrions ce secrétaire « early American », expliqua l'homme.

Malko sauta sur l'occasion.

— Donnez-moi la clef de l'appartement de Jack, dit-il. Vous me rejoindrez. — Avec un petit rire — : ce sera moins compromettant que de monter ensemble...

L'appartement se composait de deux pièces, d'une kitchenette et d'une salle de bains. Malko visita rapidement la chambre qui n'était meublée que d'une penderie, d'un lit et d'une commode. Tout était en ordre. Rien non plus dans la cuisine et la salle de bains. Un pommeau de douche fuyait et Malko le ferma. L'autre pièce possédait une bibliothèque et un bureau.

Malko inspecta rapidement les meubles. Tout était en ordre. Les tiroirs n'étaient même pas fermés à clef. Rien que des papiers sans importance. Ou l'appartement avait déjà été fouillé ou Jack Links cachait des papiers importants ailleurs.

Déçu, Malko s'apprêtait à descendre quand la naine fit son apparition.

— Je crois que j'en ai assez vu, dit-il. Je vais me sauver.

Devant son air déçu, il se hâta d'ajouter :

— Je serais ravi que vous m'offriez une tasse de thé pour avoir la joie de bavarder un peu avec vous...

Soudain, elle s'approcha du bureau que Malko avait fouillé, un meuble qui devait avoir une centaine d'années, avec plusieurs petits tiroirs.

— Puisque Jack est mort, dit-elle, il vaut mieux que je vérifie s'il n'a pas laissé d'argent ici.

— De l'argent ? demanda Malko surpris. Il n'avait pas de banque ?

— Oh si ! Mais il n'aimait pas y aller.

Elle passa le bras derrière le meuble. Il y eut un claquement sec. Un tiroir très plat s'ouvrit brusquement, pressé par un ressort.

Malko s'approcha, intéressé. Alicia Doner souriait.

— C'était notre petit secret. Je lui avais vendu ce meuble. Vous savez, il y a cent ans, il y avait des cachettes dans tous les secrétaires.

Au fond du tiroir, il y avait une petite liasse de billets de dix dollars. Et une grande enveloppe jaune, fermée.

Alicia la prit. Malko regarda par-dessus son épaule. Cela venait de Washington.

La naine tournait l'enveloppe entre ses doigts, indécise. Malko la prit avec la délicatesse d'un prestidigitateur.

— Je la donnerai à la police, expliqua-t-il. C'est sur mon chemin. Ils l'ouvriront. C'est peut-être important. Vous pourriez avoir des ennuis en la gardant.

Effrayée et subjuguée par les yeux dorés, Alicia Doner laissa Malko empocher l'enveloppe.

Ils redescendirent ensemble dans la boutique.

— Qu'est-ce que Jack a bien pu faire de ses dernières heures de vie, demanda pensivement Malko, une tasse de thé sur les genoux...

La naine réfléchit un instant.

— Voyons. Il m'avait dit qu'il irait mardi chez le teinturier changer de costume, comme chaque semaine.

Elle lui raconta la manie du vieux garçon.

Après avoir trempé les lèvres dans son thé pisseux, Malko s'esquiva poliment, prétextant un emploi du temps chargé. La naine l'accompagna sur le pas de la porte.

— Revenez me dire bonjour, demanda-t-elle.

Malko promit et partit à pied. Il avait laissé sa voiture au parking du « Trident ». Il faisait si beau qu'avant de la

reprandre, il décida de boire un verre sur la terrasse de bois surplombant la baie.

Un court instant, il regretta que Lili ne soit pas avec lui. Elle travaillait à l'aéroport et le rejoindrait vers dix heures, comme tous les jours maintenant. Lui, si jaloux de son indépendance, n'en revenait pas. La petite Tahitienne s'était installée en moins d'une semaine dans sa vie. Ils passaient toutes leurs soirées ensemble, et une partie de leurs nuits. Elle se levait très tôt et partait avant qu'on apporte le petit déjeuner de Malko. Comme son enquête piétinait, celui-ci trouvait un certain réconfort à la présence de la minuscule Tahitienne. Malko avait découvert que sous sa liberté sexuelle, elle était très sentimentale : elle conservait pieusement une boîte d'allumettes de tous les restaurants où ils allaient dîner.

« Pour me souvenir de toi quand tu seras parti », lui avait-elle dit.

Elle ne se faisait aucune illusion sur leur aventure mais semblait aussi amoureuse que s'ils avaient dû passer le restant de leurs jours ensemble. Son corps lisse était toujours prêt à l'amour. Une fois même, elle avait traversé toute la ville pour venir passer une demi-heure avec lui. « Au téléphone, lui avait-elle expliqué, j'ai senti que tu avais envie de moi. »

Ce soir, Lili aurait une surprise. Malko avait acheté une des paires d'escarpins en crocodile qui lui faisaient tellement envie. Ils l'attendaient dans sa chambre. Il imaginait déjà sa joie car elle ne lui avait jamais rien demandé.

Il commanda une vodka-tonic. La terrasse était presque vide. Son verre était terminé lorsqu'une femme entra dans le bar. C'était une Chinoise. Mais pas du tout comme celles que l'on s'imagine, petites, menues et le visage plat. L'inconnue qui poussa la porte du bar avait plus d'un mètre soixante-dix et un corps sculptural mis en valeur par un tailleur de shantung ultraléger.

Ses hautes pommettes saillantes encadraient deux yeux verts immenses, durs comme du jade, et une longue chevelure noire et lisse coulait sur ses épaules.

— Quelle créature de rêve, pensa Malko.

Il était fasciné par cette apparition. Lorsqu'elle s'assit il ne put détacher ses yeux des longues cuisses fuselées découvertes par la jupe courte du tailleur. Il en avait des picotements au creux de l'estomac. Cela avait toujours été son rêve : tomber sur une femme qui réunisse la stature d'une Blanche et le charme d'une Orientale. Évidemment, il devait y avoir, parmi les 150 millions de Chinois du Nord, des individus beaucoup plus grands que le Chinois « classique ». Mais ils restaient en Chine.

Sans se soucier du regard insistant de Malko, la Chinoise s'assit et demeura impassible, le regard dans le vide, après avoir commandé un jus de tomate.

D'après le calcul des probabilités, il y avait environ 99 chances sur 100 pour qu'elle ait rendez-vous là. Malko commanda quand même une seconde vodka.

À quoi tient le commerce...

Bien sûr, il y avait Lili. Au fond Malko se sentait un peu coupable. Mais l'autre était si belle. D'ailleurs, il n'existait pas une chance sur un million pour qu'elle réponde aux avances de Malko.

Vingt minutes et deux vodkas passèrent sans que personne n'apparaisse. La Chinoise regardait la porte de temps à autre. Brusquement elle se leva et fila vers les cabines téléphoniques. Sans réfléchir, Malko la suivit. Dans ces moments-là, il agissait d'instinct. Au moment où elle décrochait l'appareil, il surgit près d'elle.

D'un geste léger, il lui saisit le bout des doigts et les baisa.

— Mademoiselle, dit-il, je bénis le contretemps qui a retardé la personne que vous attendiez. Cela me vaut la joie de vous connaître.

Il s'arrêta sous le regard glacial de la Chinoise. Ses yeux verts avaient autant d'expression que des billes de jade.

— Voulez-vous me laisser téléphoner, articula-t-elle d'un ton à geler le Sahara, ou dois-je appeler ?

Il y a des retraites qui évitent des désastres. Malko sourit, s'inclina et revint à sa table, plutôt dépité. La Chinoise le rejoignit quelques secondes plus tard, posa un billet et sortit. Malko attendit quelques minutes, paya et sortit à son tour.

Ce qu'il vit alors fit passer une grande onde de joie dans sa colonne vertébrale : accroupie devant une voiture de sport blanche, la Chinoise essayait maladroitement de changer un pneu.

— Me permettez-vous de vous aider ?

Cette fois le ton de Malko était un rien sarcastique, pas trop pourtant, pour ne pas lui faire perdre la face. La Chinoise hésita un instant puis se redressa.

— Si vous voulez.

Ça n'avait rien d'une déclaration.

Sans pitié pour son costume aux plis impeccables, Malko plongea sur le ciment. Le cric n'était pas commode à placer et il exagéra encore la difficulté. La Chinoise finit par remarquer.

— C'est très gentil de votre part...

Cinq minutes plus tard, la roue remontée, ils bavardaient comme de vieux amis. Elle s'appelait Lauren.

— J'aimerais dîner avec vous, proposa Malko. Je suis étranger à la ville et je suis sûr que vous êtes un excellent guide.

Elle eut un sourire désolé :

— Ma famille est très sévère. Je ne peux pas sortir tard le soir. Je suis élevée à l'orientale, vous savez.

— Buvons un verre au Mark Hopkins, alors.

Elle secoua la tête.

— Je ne peux pas me montrer en public seule avec un homme. Tout se sait.

Elle n'avait pourtant pas l'air d'une petite fille. Ses hanches et sa poitrine se dessinaient très bien sous son tailleur de shantung, trop bien même. Il insista encore, alors qu'elle s'asseyait déjà derrière son volant. Elle hésita, puis dit :

— Si vous voulez vraiment me rencontrer, il y a un endroit où je peux vous voir.

Elle rit.

— C'est là que vont tous les amoureux de San Francisco. Vous connaissez le Park Presidio, avant la Golden Gate ?

— Oui.

— Vous prenez à gauche Lincoln Boulevard, avant d'arriver au pont. Un peu plus haut, sur la droite, il y a une halte panoramique. C'est très beau, on a tout le Pacifique devant soi.

Je vous attendrai vers huit heures et demie. Mais je n'aurai pas beaucoup de temps. Au revoir.

Elle démarra brutalement, vira sur les chapeaux de roues et disparut.

Malko remonta dans sa voiture, du baume au cœur. Il avait un fantôme de piste et un rendez-vous avec une créature de rêve. Plus la fidèle Lili. En outre, après le froid de New York, la chaleur douce de San Francisco était délicieuse. Il gara sa voiture au parking de l'hôtel et monta directement dans sa chambre.

Toujours très gai, il mit sa clef dans sa serrure, et ouvrit sa porte. Une fraction de seconde, il demeura rigoureusement immobile.

Deux hommes étaient assis, de dos, dans les larges fauteuils, en face du bureau.

Il allait refermer la porte quand son regard tomba sur l'oreille d'un des inconnus. Sa mémoire étonnante fonctionna aussitôt. L'organe ne pouvait appartenir qu'à Milton Brabeck, gorille à la C.I.A., et vieux camarade de mission.

À cause de la fenêtre ouverte, ils n'avaient pas entendu la porte s'ouvrir.

Malko s'avança tout doucement et fit :

— Bonjour.

Les deux hommes jaillirent de leurs sièges comme une fusée Atlas, avec, déjà, chacun, un énorme pistolet à la main. Reconnaisant Malko, ils remisèrent leurs armes.

— Et si on avait tiré ? demandèrent-ils en chœur.

— On vous aurait passé un sacré savon.

Il leur serra la main.

Ainsi la fine équipe qu'on lui avait expédiée à Istanbul était reformée. Au fond, Malko en était assez satisfait. Ces deux gorilles c'était le cerveau d'un colibri dans un régiment de Marines.

— Content d'être là ? demanda Malko à Chris.

— Oh oui, fit le gorille.

Le pauvre Chris était affligé d'une épouse dotée d'une capacité de sommeil absolument fabuleuse. Elle dormait jusqu'à

quinze heures par jour. Et à quelque heure que ce fût, elle se réveillait d'humeur égale, toujours mauvaise.

— J'ai du travail pour vous, dit Malko. À faire discrètement. Vous allez descendre séparément à Chinatown – c'est à quatre blocs d'ici – et me faire la liste de tous les teinturiers chinois.

— Qu'est-ce qu'on va leur faire ? fit Milton, gourmand ; on les met en l'air ?

— Rien. Vous repérez les boutiques et c'est tout.

— Ah bon, firent-ils déçus ; en tout cas on a les chambres de chaque côté de la vôtre. Alors si vous amenez une pépée ne faites pas trop de bruit parce qu'on pourrait être inquiets et venir aux nouvelles.

Malko les assura qu'une telle éventualité était hors de question et ils sortirent.

Dès qu'il fut seul, il tira le verrou, sortit du double fond de sa Samsonite son pistolet, l'arma et le posa sur le lit, caché par des papiers. Les gorilles avaient raison.

Il sortit l'enveloppe jaune prise chez Jack Links et l'ouvrit.

Elle contenait un mot qu'il parcourut, signé d'un responsable de la C.I.A.

Celui-ci demandait à Jack Links de décrypter le document joint, comme convenu. Avec la lettre, il y avait deux photocopies du mystérieux document que Malko possédait déjà.

Ainsi, Links n'avait pas eu le temps de s'attaquer à l'énigme avant de mourir, si tant est qu'il ait pu la résoudre. Il ne restait plus à Malko qu'à trouver un spécialiste sinologue-décrypteur, meilleur que les cerveaux électroniques de la C.I.A...

En attendant, il appela Richard Hood, le chef de la police. Pour savoir si l'épidémie continuait.

La standardiste lui passa un homme effondré. Hood devait mâchonner un cigare éteint en parlant, car sa voix était presque inintelligible.

— Ça va de plus en plus mal, annonça-t-il. Maintenant nous recevons des pétitions de citoyens honorables qui nous demandent de libérer les assassins de l'autre jour !

Malko raccrocha. Il avait beau se creuser le cerveau, il ne comprenait pas comment de paisibles citoyens américains se transformaient en communistes convaincus...

Il fallait donner des nouvelles à l'amiral Mills. Il prit l'annuaire du téléphone et chercha l'adresse de la « Californian Trust Investment ». C'était dans Market Street, au 2026. Cette honorable société aurait bien été en peine de communiquer la liste de ses investissements. Ce n'était qu'un relais « semi-clandestin » de la C.I.A. opérant sur les fonds secrets de Washington. Là, les agents « noirs » comme Malko pouvaient trouver éventuellement de l'argent, des armes, et surtout un moyen de communication sûr : les téléphones codeurs et décodeurs.

Le 2026 Market Street était un bâtiment d'une dizaine d'étages, en brique rouge. La « Californian Trust Investirent » était au sixième.

Une secrétaire introduisit Malko dans le bureau du directeur. Celui-ci avait été prévenu par Washington de l'arrivée de Malko à San Francisco. Après que l'Autrichien se fut identifié grâce à sa carte de la C.I.A., le « résident » mit à sa disposition un bureau équipé d'un téléphone « spécial ».

Il obtint Washington immédiatement, à l'automatique. On lui passa le bureau de Mills.

— Alors, fit celui-ci, vous avez du nouveau ? Je vous ai envoyé du renfort.

Malko eut envie de lui dire que dans une histoire pareille... les deux gorilles étaient aussi utiles qu'un chasse-mouches pour la chasse au tigre... Mais le sens de la hiérarchie aidant, il se tut. Et dut avouer qu'il n'avait rien.

— J'aimerais quand même avoir communication du dossier du major Fu-Chaw, demanda-t-il.

— Fu-Chaw ? Pourquoi faire ?

— Simple vérification, dit prudemment Malko. Mais je ne peux négliger aucune piste.

Il savait que l'amiral avait horreur qu'on soupçonnât qui que ce fût de la C.I.A. Question de principe.

Mais Mills n'était pas idiot. Il explosa dans le téléphone.

— Je vous ai dit que je ne voulais pas que vous perdiez votre temps avec cette histoire. Foutez la paix à Fu-Chaw et occupez-vous de cette « épidémie ».

Malko laissa passer l'orage.

— Écoutez, amiral, fit-il. J'ai une intuition et je tiens à la suivre jusqu'au bout. De toute façon, je n'ai aucune autre piste. Je ne vais pas apprendre au F.B.I. à faire son métier. Et Fu-Chaw m'a fait une drôle d'impression. Je pense que Jack Links a été assassiné.

Il raconta à l'amiral son enquête et la déclaration d'Alicia Doner : après la mort de Links quelqu'un était venu fouiller son appartement.

— Vous êtes fou, dit Mills, comme cette fille. Fu-Chaw est un homme sûr.

— Si je me trompe, dit Malko, vous pourrez toujours m'amputer de mes 50.000 dollars...

— Là n'est pas la question. Il me faut un résultat, fit l'amiral. Le président est très inquiet. Ces gens...

— Mettez-les dans un camp de concentration, coupa Malko pince-sans-rire. Ça s'est déjà beaucoup fait...

— Dites donc, vous n'êtes pas, vous aussi...

— Non, non, se hâta de dire Malko. Je plaisantais...

Après cette conversation, il regagna l'hôtel et entreprit de se changer. Il avait hésité à décommander son rendez-vous avec Lili, puis avait renoncé. Par superstition. Il suffirait qu'il lui raconte une histoire pour que l'autre lui pose un lapin... De toute façon, Lili téléphonait du hall avant de monter dans sa chambre. Il se débrouillerait toujours.

Il changea de chemise, se peigna, se lava les dents et mit une pochette délicatement parfumée au cas où il aurait à essuyer des traces de rouge à lèvres. Il avait juste le temps d'aller à son rendez-vous.

Sans se presser, il remonta California Street. Dans cette ville prétendue petite, les rues avaient une dizaine de milles. Le spectacle de San Francisco illuminé était féérique. bercé par le ronronnement sans fin des câbles souterrains des tramways, il arriva jusqu'à Park Presidio Boulevard et prit à droite, comme pour franchir la Golden Gate.

Juste avant d'arriver au péage, il y avait un embranchement à gauche s'enfonçant dans un parc clos de grilles : le « home » de la V^e armée. Les bâtiments étaient disséminés au milieu d'un parc ouvert au public.

Pendant un mille environ, il roula sur une route déserte bordant la falaise. Tous les dix mètres il y avait un écriteau « Terrain militaire ». Défense de pique-niquer. Enfin il arriva à une sorte de rond-point s'avancant sur la falaise. Aucune voiture ne s'y trouvait. Malko arrêta la Mustang face à la mer. La vue était magnifique, à droite le pont de la Golden Gate brillait de tous ses feux. En face on apercevait les lumières de Santa Rosa. Un long serpent lumineux se déroulait sur le pont.

Et à droite, il y avait l'immensité noire du Pacifique, avec, à dix mille kilomètres plus loin, le Japon...

Le silence était total. C'était vraiment l'endroit idéal pour un rendez-vous d'amoureux. Romantique à souhait. Le rond-point était bordé d'une barrière en bois peinte en blanc, style clôture de ferme. De l'autre côté la falaise descendait, très abrupte, jusqu'à une sorte de corniche, une cinquantaine de mètres plus bas.

Après la corniche, il y avait un à-pic de deux cents mètres qui se terminait sur un bout de plage battue par les vagues du Pacifique.

Malko entendit un bruit de moteur et jeta un coup d'œil à sa montre : 8 h 30 pile. La jolie Chinoise était exacte.

Le bruit augmenta ; pendant une fraction de seconde.

Malko entrevit une masse noire dans le rétroviseur. Puis il y eut un choc effroyable à l'arrière. La Ford s'envola.

Collé à la banquette, Malko vit la barrière blanche se désintégrer sous l'impact des 1.800 kilos de la Mustang. La voiture plongea dans le vide, la mer bascula devant le pare-brise.

La Ford, maintenant roulait le long de la falaise. Malko, instinctivement accroché à son volant, avait l'impression d'être une boule de neige dégringolant le long d'une pente.

Il y eut un bruit de tôles écrasées et toutes les vitres volèrent en éclats. La Mustang venait de retomber sur le toit le long de la petite corniche, l'avant dans le vide. Une fraction de seconde, elle resta immobile. À demi assommé Malko pensa à l'à-pic au-dessus duquel il se trouvait. De toutes ses forces, il pesa sur la portière.

Elle s'ouvrit en grinçant.

Malko sauta dehors au moment où la Mustang basculait lentement dans le vide. C'était un miracle qu'il n'ait pas perdu conscience. Il resta à plat ventre, les doigts enfoncés dans la terre, tandis que la voiture dégringolait en rebondissant sur les rochers, dans un fracas épouvantable, terminé par une explosion sourde.

Une lueur jaunâtre s'éleva du bas de la falaise. La carcasse de la Mustang brûlait sur la plage. Une portière et le capot étaient restés en route.

Lentement, Malko reprit ses esprits. Il se garda bien de bouger. Si on le surveillait du haut de la falaise, il était inutile d'attirer sur lui une grenade ou quelque autre gracieuseté de ce genre. Il avait la nuque tellement raide qu'il avait l'impression d'être Éric von Stroheim dans *la Grande Illusion*. Il se demandait comment il était encore vivant. Si la voiture ne s'était pas accrochée un instant à la corniche, il serait en bas en train de griller comme un poulet dans les débris. Il avait dû être poussé par une camionnette équipée pour le dépannage, avec ces énormes pare-chocs faits de corniches d'acier. Beau travail. Et joli rendez-vous d'amour !

Rendu furieux par cette idée, Malko entreprit de remonter le long de la falaise. La lueur de l'incendie allait certainement attirer des gens et ceux qui l'avaient poussé dans le vide ne resteraient pas là à attendre la police.

Il mit près d'un quart d'heure pour remonter jusqu'au rond-point où il avait arrêté la Mustang. Son costume d'alpaga était en loques et son visage couvert d'égratignures. Il pouvait à peine bouger son bras gauche. Brusquement, il eut un éblouissement et s'affaissa, contre les débris de la barrière blanche.

À ce moment, une voiture de police et un camion de pompiers arrivaient dans un hurlement de sirènes. Malko fut étendu sur une civière. Dans un brouillard il entendit le dialogue des pompiers et des policiers qui avaient aperçu la Mustang en train de brûler, trois cents mètres plus bas.

— Il y a peut-être quelqu'un dedans, dit un pompier.

— Allons-y, dit le capitaine. À 100 mètres, il y a un sentier qui descend jusqu'en bas. C'est à pic, mais autrement il faut

faire le grand tour par Presidio Park. Il y en a pour une demi-heure.

Trois pompiers partirent en courant avec des extincteurs portatifs.

Malko reprenait conscience, furieux. Il ne s'était pas méfié du rendez-vous de Laureen parce que la jeune fille l'avait d'abord envoyé promener. Après, il était tombé dans le panneau, poussé par sa galanterie naturelle, et la silhouette affolante de la Chinoise.

De rage, il se dressa à moitié sur sa civière.

— Qu'est-ce qui vous est arrivé ? lui demanda un lieutenant de police, l'air soupçonneux.

— Mon pied a glissé sur l'accélérateur et la voiture est partie en avant, expliqua Malko.

L'autre, visiblement, ne le croyait pas.

— Vous êtes sûr que vous ne l'avez pas fait exprès ? demanda-t-il. D'abord, c'est interdit de stationner ici après 20 heures.

Détail omis par la Chinoise. Ainsi, elle était sûre que Malko serait seul.

— Oui. Je l'ai fait exprès ! fit Malko, sarcastique ; j'ai voulu voir si cette bagnole pouvait voler...

La conversation s'arrêta là. Malko demanda qu'on le ramène à son hôtel.

Il dut jurer au flic soupçonneux qu'il ne tenterait plus de se suicider à San Francisco ! Un comble.

Dans la voiture de police qui le conduisait au Mark Hopkins, il arriva à une conclusion presque certaine : ou la Chinoise avait un sens de l'humour très particulier, ou la mort de Jack Links n'était pas aussi naturelle qu'on s'accordait à le croire. Il n'y avait plus qu'à tirer les fils en évitant qu'ils soient trop barbelés.

Mais il avait hâte de remettre la main sur sa belle Chinoise. Juste pour lui demander un autre rendez-vous. Cette fois il enverrait Chris Jones et Milton Brabeck. Ils seraient tellement flattés d'avoir rendez-vous avec une aussi jolie fille. Décidément, il avait eu tort de faire des infidélités à la douce Lili. Il allait finir par croire à la justice immanente.

Il n'était pas dix heures. Heureusement qu'il n'avait pas décommandé Lili...

Son épaule et sa nuque lui faisaient tellement mal qu'il eut du mal à se déshabiller. Même après une douche brûlante il avait encore l'impression d'être passé dans un laminoir. Les gorilles dormaient dans les chambres voisines. Il les mettrait au courant le lendemain. À dix heures et demie pile le téléphone sonna : c'était Lili.

Elle poussa un petit cri en le voyant : un gros hématome bleuissait sur sa tempe et les mains étaient tout écorchées.

— J'ai eu un accident, expliqua Malko. La Mustang n'existe plus. Un peu plus, tu ne me revoyais pas.

Il lui raconta que son pied avait glissé du frein et qu'il était sorti de la route, percutant un arbre.

Tendrement, elle défit la serviette dans laquelle il s'était enroulé et inspecta son corps centimètre par centimètre. Ses mains agiles couraient sur sa peau, l'effleurant à peine, d'une façon si voluptueuse que sa fatigue s'envola d'un coup.

— Attends, dit-il.

Il lui tendit le carton contenant les chaussures et suivit du regard ses longs ongles rouges s'escrimant sur la ficelle.

Extasiée, elle sortit les escarpins et en passa un doucement contre sa joue. Puis, ôtant les siens, elle mit les autres avec des gestes solennels et se regarda devant la glace. Malko n'avait jamais vu une telle expression de joie enfantine. Elle vint vers lui, se haussa jusqu'à sa bouche et l'embrassa :

— Je t'aime, tu sais, dit-elle ; tu es si gentil avec moi.

Malko était à la fois touché et gêné.

— C'est si peu de chose, dit-il. Tu m'avais dit un jour que tu en avais envie.

Elle rougit.

— Ce n'était pas pour que tu me les donnes...

Malko la prit dans ses bras pour couper court à ses remerciements.

— Masse-moi, lui dit-il. J'ai mal un peu partout.

Il s'étendit sur le lit. La Tahitienne vint près de lui après s'être déshabillée en un clin d'œil. Elle adorait être nue. Mais cette fois, elle avait gardé ses escarpins.

Ils s'aperçurent qu'ils avaient faim à une heure du matin. Comme le service de nuit fonctionnait mal, ils se rhabillèrent et allèrent prendre des œufs au bacon à la cafétaria rose bonbon du Fairmont, de l'autre côté de la rue.

— Je vais rentrer, dit alors Lili.

Malko éprouva une brusque vague de tendresse.

— Ça ne te ferait pas plaisir de te réveiller près de moi ? demanda-t-il.

— Oh, si... mais...

— Viens.

Cette fois, ils traversèrent tranquillement le hall sous le regard réprobateur du portier de nuit. Malko se dit qu'au prix de sa chambre, il avait bien le droit d'en faire ce qu'il voulait.

CHAPITRE VI

— Y a qu'à raser le quartier chinois et en faire un parking, fit sentencieusement Milton Brabeck.

Chris Jones approuva.

— Pendant qu'on y est on pourrait même raser la Chine... Y aurait de quoi mettre toutes les bagnoles de New York.

Il était huit heures du matin et à cette heure-là, les deux gorilles n'étaient capables que de remuer des idées simples. Habillés de leur éternel complet en dacron clair, de leur chemise à col boutonné, ils écoutaient le récit de Malko.

Brabeck était très fier d'un nouveau gadget ramené de New York : un gilet pare-balles en nylon qui arrêta — disait-on — une balle de 45 à cinq mètres. Seul inconvénient : il pesait une dizaine de kilos et donnait au gorille l'air empesé d'une momie.

— Vous voulez qu'on retrouve cette Chinoise ? proposa Milton.

— Où ?

C'était une question que le gorille ne s'était pas posée. L'attentat dont Malko avait été victime l'indignait. Né à Kalamazoo dans le Michigan, il considérait tout ce qui n'était pas les U.S.A. comme les ténèbres extérieures. Le plus inoffensif des blanchisseurs chinois lui semblait plus nocif que le sinistre Dr Fu-Manchu...

— Vous avez la liste des teintureries ? demanda Malko.

— Voilà.

Brabeck sortit un papier de sa poche, avec une vingtaine de noms laborieusement orthographiés.

— Parfait, dit Malko. Vous allez en prendre chacun la moitié et aller réclamer le costume de M. Jack Links. Mais poliment.

Les deux gorilles opinèrent, sans enthousiasme.

— Et le bon, on vous l'amène, proposa Brabeck.

— Surtout pas. J'ai ma petite idée.

Ils sourirent tous les deux, l'air entendu.

— Je vous retrouve ici, dit Malko. Maintenant je vais prendre mon petit déjeuner.

Ils étaient dans la chambre de Jones. Malko était entré par la porte communicante. Lili dormait encore dans son lit et il préférait que les gorilles ne la voient pas. Ces manquements à la discipline les démoralisaient. Il rouvrit doucement la porte et rentra dans sa chambre. Lili était réveillée, et lui jeta les bras autour du cou. À ce moment, on frappa.

— C'est le breakfast, cria une voix fluette.

Lili se précipita dans la salle de bains, intimidée, et Malko se recoucha, en disant « entrez ».

Une Chinoise au visage plat, vêtue de la livrée rouge de l'hôtel déposa le plateau sur la table et sortit. Aussitôt Lili émergea de la salle de bains, enroulée dans une serviette.

— Ne bouge pas, dit-elle à Malko.

Elle s'empara du lourd plateau pour le mettre sur le lit. Mais elle n'avait pas vu le fil du téléphone tendu à une dizaine de centimètres du sol. Son pied gauche se prit dedans, elle trébucha et partit en avant avec un grand cri.

Le plateau s'écrasa par terre dans un fracas épouvantable. Un dixième de seconde plus tard, la porte de communication s'ouvrit avec violence et Milton Brabeck surgit, son colt 38 Spécial au poing. Emporté par son élan il faillit marcher sur Lili et s'arrêta, médusé. Jones surgit à son tour, son 357 Magnum braqué sur la jeune femme.

Il y eut un moment de silence gêné, de part et d'autre. Lili regardait les deux gorilles, ébahie. Finalement Jones balbutia :

— Moi qui vous croyais en danger... Vous n'allez pas recommencer comme à Istanbul.

Maussades, les deux gorilles rengainèrent leur artillerie et sortirent. Lili vint s'asseoir près de Malko et dit :

— Qui sont ces hommes ? Pourquoi ont-ils de gros revolvers ?

Malko était assez ennuyé.

— Ce sont des amis, dit-il.

— Ils ont l'air méchant, remarqua Lili.

Elle regardait Malko gravement.

— Pourquoi ne m'avais-tu pas dit que tu étais un gangster ? Je t'aimerais quand même tu sais. Et je ne te dénoncerai pas à la police...

Malko éclata de rire.

— Mais je ne suis pas un gangster !

Il fallait quand même donner une explication à Lili. Mais elle lui coupa l'herbe sous les pieds.

— Tu es un détective privé, alors ?

— C'est ça, dit Malko, une sorte de détective privé. Tu vois, je m'occupe des gens qui veulent divorcer et qui font suivre leurs femmes, des choses comme cela.

Lili battit des mains, pas étonnée. Il y a autant de détectives privés en Californie que de bistrots en France.

— Oh, c'est amusant. Je pourrai t'aider, dis ?

Malko l'embrassa.

— Non. Tu es une petite fille. C'est parfois dangereux, les gens sont méchants, c'est pour ça que mes amis sont armés.

— Toi aussi, tu es armé ?

— Cela dépend. Quelquefois. Mais, il ne faut parler de cela à personne.

Lili approuva gravement.

— Je te le jure.

Elle se serait plutôt fait couper la tête. Malko était maintenant doublement son Dieu. Elle passa dans la salle de bains et s'habilla. Avant de partir, elle annonça :

— Ce soir, c'est moi qui vais te faire une surprise.

— Quoi ? dit Malko.

— Je t'invite chez moi. Mon grand-père ne sera pas là. Je te préparerai une petite fête. Tu veux, dis ?

— D'accord, dit Malko. Mais je ne serai pas libre avant neuf heures.

— Ça ne fait rien. Viens quand tu veux. Tu connais l'adresse, c'est 5967, Telegraph Place, au premier étage.

Elle l'embrassa et sortit, en faisant onduler sa petite silhouette en forme d'amphore. Malko avait beau lui faire l'amour tous les jours, il lui suffisait de la voir marcher ainsi pour avoir envie d'elle.

Il soupira. Lili était une parenthèse bien agréable, mais on avait essayé de le tuer la veille.

Son cou lui faisait encore horriblement mal en dépit des soins de Lili comme pour lui rappeler qu'il n'était pas à San Francisco, pour s'amuser. Mais à chacune de ses missions, il n'avait jamais pu s'empêcher de mêler l'utile à l'agréable. Sans que son travail en souffre, d'ailleurs, au contraire. S'il n'avait pas abordé la belle Chinoise inconnue, on n'aurait pas tenté de le tuer et il n'aurait aucune piste.

Ce raisonnement spécieux lui fit faire la grimace et il s'assit au bureau afin de rédiger un court rapport pour l'amiral Mills. Les notes de frais passaient à condition d'être accompagnées d'un rapport. Et le costume perdu dans « l'accident » valait trois cents dollars.

En résumant les faits, il réfléchissait. En écartant l'hypothèse improbable où il aurait été suivi depuis Washington : une seule personne avait pu deviner qu'il irait chez Jack Links : le major Fu-Chaw. À moins que la maison de Links n'ait été surveillée par ceux qui l'avaient tué. Peu vraisemblable, puisque la mort avait été classée.

Une chose était certaine : il n'avait pas rencontré Laureen par hasard. Avec un peu moins de chance, il serait maintenant à la morgue de San Francisco. Un autre accident à classer.

On frappa.

Malko se leva et s'écarta prudemment de la porte. C'était si facile de vider un chargeur à travers un panneau de bois...

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— C'est nous.

Devant l'accent du Middle West de Brabeck, il ouvrit. Les deux gorilles étaient là, inquiétants et solennels.

— On l'a trouvé, firent-ils en cœur. Il s'appelle Chong et c'est dans Grant Street.

— Il a une sale gueule, ajouta Jones ; mais on n'y a pas touché. On lui a seulement dit qu'on était des copains à Jack Links et qu'on avait trouvé un ticket de blanchisserie chez lui.

— Mon Dieu, soupira Malko. Et vous ne lui avez pas dit aussi que vous étiez de la C.I.A. ? Jack Links ne prenait *jamais* de ticket de blanchisserie...

Les gorilles échangèrent un regard penaud.

— Tant pis, fit Malko. Links est parti de chez lui vers huit heures ; à dix heures, il était mort. La seule personne qui l'ait vu sûrement avant sa mort c'est ce teinturier.

Pendant dix minutes, les gorilles l'écoutèrent. Puis, Malko prit son complet le plus froissé, l'enveloppa et sortit, suivi des deux hommes.

* * *

Malko dut écarter une poignée de commères pour parvenir au comptoir de Chong. En face du Chinois, il dit :

— Je suis un ami de Jack Links. Il m'a souvent parlé de vous. Jack est venu vous voir, je crois, juste avant sa mort.

Deux petites gouttes de sueur perlèrent aux tempes du Chinois. Il dévisagea Malko avec des yeux affolés, et dit dans un anglais sifflant et cahoteux :

— C'est vrai, monsieur Jack, très gentil... Beaucoup dommage mourir... Très vieux, n'est-ce pas ?

— C'est la vie, conclut Malko, souriant.

Les commères s'étaient tues. Chong, dans un sourire figé montrait des crocs presque aussi dorés que les yeux de Malko.

— Justement, continua Malko, j'ai un costume à nettoyer. Vous pouvez me le faire comme si c'était pour ce pauvre Jack...

Le Chinois faillit avaler ses chicots, ce qui n'aurait pas manqué de déclencher chez lui une septicémie foudroyante. Il prit le costume de Malko comme si c'était un sac plein de serpents.

— Pour ce soir, demanda Malko, c'est possible ?

Chong hocha la tête affirmativement. Malko salua et sortit. A travers la vitrine d'un marchand de souvenirs, il aperçut Jones et Brabeck, un appareil photo sur le ventre, un sac de toile dans la main gauche et la main droite enfoncée dans le veston. Prêts à tout.

Quand Malko sortit de chez Chong, ils lui emboîtèrent le pas. Dans chacun de leurs sacs de toile, il y avait un mignon assortiment permettant de monter rapidement un pistolet-mitrailleur ultraléger, triomphe des alliages spéciaux...

Dans la foule de Chinatown, Chris Jones et Milton Brabeck n'étaient pas à l'aise. Ils regardèrent avec dégoût l'éventaire d'un épicier chinois débordant de légumes inconnus.

Derrière Malko, ils remontèrent jusqu'à California Street. Au coin de la rue, il y avait une magnifique pagode peinte en rouge, abritant une compagnie d'assurances. On se serait cru à Pékin.

En remontant vers le Mark Hopkins, Malko pensait au teinturier. Après l'attentat dont il avait été victime, Malko sentait que Jack Links n'était pas mort naturellement. Mais il n'avait pas la moindre idée de la façon dont le vieillard avait pu être supprimé. C'était en tout cas assez astucieux pour que personne n'ait rien soupçonné. Malko aurait donné cher pour connaître la signification du mystérieux message contenu dans la pièce truquée. Peut-être était-ce le lien entre tous ces événements bizarres.

Comme il avait du temps, il bifurqua dans Stockton Street, qui continuait Chinatown de l'autre côté de California. Les boutiques étaient beaucoup plus luxueuses. Il y avait surtout des bijoutiers et des marchands de soieries.

Malko tomba en arrêt devant une pièce de shantung exposée dans un petit magasin tout rouge. Puis son regard glissa sur la vitrine voisine.

C'était une banque. La banque du Sud-Est asiatique. Comme toujours en Amérique, les employés travaillaient à la vue du public, assis chacun à un petit bureau. Or, à trois mètres de Malko, derrière la glace, se trouvait Laureen, penchée sur ses papiers.

Il n'était pas encore revenu de sa surprise lorsqu'elle leva les yeux. Son regard croisa le sien sans aucune expression et elle se replongea dans son travail.

Malko en fut profondément vexé : cette fille avait voulu le tuer et elle ne lui prêtait pas plus d'attention qu'à une mouche sur une vitre. Il recula un peu puis rejoignit Jones et Brabeck pour leur expliquer ce qui se passait.

— Je vais y aller, dit Malko ; je ne sais pas ce que c'est que cette banque. Restez dehors. Tout est en verre, je ne risque pas grand-chose.

Jones se planta sur le trottoir en plaçant la porte dans sa ligne de tir. Une division mandchoue ne l'aurait pas intimidé.

Malko entra dans la banque.

Il y avait une dizaine d'employés au travail, dont la moitié de race blanche. Malko alla droit au bureau de la Chinoise et s'assit en face d'elle comme un client. Elle leva les yeux, eut un sourire commercial et demanda d'une voix égale :

— Que puis-je faire pour vous ?

Malko en resta baba. Un sang-froid comme ça c'était rare.

— Vous m'avez déjà oublié ? demanda-t-il, aussi calmement qu'il le put.

— Pardon ? fit-elle.

— Vous êtes arrivée en retard à notre rendez-vous, l'autre soir, continua Malko.

Le visage de la Chinoise se glaça encore davantage. Elle toisa Malko :

— Si c'est une plaisanterie, monsieur, je ne comprends pas. Et j'ai beaucoup de travail.

Il ôta ses lunettes pour la regarder de plus près. Il n'y avait aucun doute, sa fabuleuse mémoire ne pouvait le tromper. C'était elle.

— Écoutez, fit Malko, il s'agit peut-être d'une coïncidence extraordinaire. Voulez-vous répondre à une question : oui ou non, étiez-vous hier vers 3 heures à Sausalito, au restaurant Le Trident ?

Elle regarda Malko d'un air indéfinissable et scanda :

— C'est complètement ridicule. Hier j'étais ici, comme tous les jours de 9 heures à 5 heures. Maintenant voulez-vous me laisser ?

Elle se replongea dans ses papiers, ignorant Malko. Celui-ci remit ses lunettes, se leva et se dirigea vers le fond de la salle où se trouvait une cage en verre avec un bureau un peu plus important. Probablement celui du fondé de pouvoir. Malko frappa et entra. L'homme assis derrière le bureau l'accueillit avec un sourire. C'était un type d'une trentaine d'années, très « jeune cadre », les cheveux courts et à peu près autant de vice qu'un mur bien plat.

— Que puis-je pour vous ? fit-il, toutes dents dehors.

Malko n'y alla pas par quatre chemins. Il mit sous le nez de l'employé sa carte du State Department en lui disant d'un ton sec :

— Répondre à la question que je vais vous poser. Et vous engager sous serment à ne mentionner ma visite à qui que ce soit.

L'autre se décomposa. La banque n'habituait pas à de telles situations.

— Je suis à votre disposition, balbutia-t-il. Nous n'avons rien à cacher, rien du tout.

— Bien, fit Malko. Comment s'appelle la jeune femme, qui travaille là-bas ?

Son interlocuteur n'hésita pas.

— C'est Mlle Susan Wong, une très bonne employée, mais pour...

Malko le coupa.

— Était-elle là, hier après-midi ?

Le fondé de pouvoir ouvrit des yeux comme des soucoupes.

— Évidemment. Elle est partie à 6 heures, en même temps que moi.

— Elle n'a pas pu s'absenter ?

— Impossible. Tous les gens ici peuvent en témoigner. Mais enfin pourquoi ?

Malko le foudroya de ses yeux d'or.

— Ne cherchez surtout pas à le savoir ! Dans votre intérêt. Au revoir.

Il traversa la salle, laissant l'autre totalement affolé. La Chinoise ne leva pas les yeux. Malko avait mal au crâne à force de réfléchir. Visiblement, son interlocuteur disait la vérité et il y avait des témoins. Pourtant, il n'avait pas rêvé et la Mustang était bien au pied de la falaise, en petit tas...

Brabeck vint, engageant comme un mal blanc :

— Alors, on l'embarque ?

— Pas maintenant. Il y a un loup.

Ils revinrent directement à l'hôtel. Malko avait un mystère de plus à résoudre. Il était sûr que la fille qu'il avait vue à la banque était celle qui l'avait entraîné dans le guet-apens. Et, en

même temps, il n'était pas matériellement possible que ce fût elle ! Une énigme de plus.

Les gorilles se firent monter une bouteille de bourbon et commencèrent à siroter mélancoliquement. Puis Brabeck entreprit de démonter son colt. Pendant qu'il éparpillait les pièces sur le couvre-lit, Jones faisait une réussite. Pour savoir s'il aurait de l'avancement.

Allongé dans un fauteuil, Malko réfléchissait, un verre de vodka à la main. Il fallait suivre la Chinoise. Mais lui était déjà grillé. Quant aux gorilles ! Autant la faire filer par une voiture de pompiers, ce serait aussi direct...

Finalement les trois hommes s'assoupirent. Quand Malko se réveilla, on voyait déjà les lumières d'Alcatraz.

Malko décida de se rendormir encore une heure. Il espérait de tout son cœur que le teinturier avait été assez effrayé pour faire une bêtise. Au fond, c'était le principe de la chasse au tigre avec une chèvre. Seulement, la chèvre, c'était lui...

Soudain, il pensa à Lili Hua. Et si elle faisait partie du complot, elle aussi ? Il repoussa cette idée. La Tahitienne aurait eu mille fois l'occasion de le tuer, depuis leur rencontre. Et sa sincérité n'était pas feinte.

Il regarda sa montre : sept heures et demie. Juste l'heure d'aller chercher son costume. Il réveilla Chris et Milton. Les instructions de Malko furent simples. Il ignorait ce qui allait se passer, donc ils devaient s'attendre à tout, même aux choses les plus absurdes...

A tout hasard, Brabeck alla enfiler son gilet pare-balles. Jones fourra tellement de balles dans ses poches qu'il pouvait à peine marcher. Malko jeta un dernier coup d'œil à la photo de son château et ferma la porte.

Il ne pouvait s'empêcher de penser à Jack Links.

Les gorilles le laissèrent prendre un peu d'avance, l'œil aux aguets. Ils n'eurent même pas un coup d'œil pour le pittoresque tram qui montait California en grinçant, bondé de gens accrochés partout.

Grant Street était très animée. Chong était tout seul derrière son comptoir. Dès que Malko entra, il disparut dans l'arrière-

boutique et revint tenant le costume noir à bout de bras. Cassé en deux, il le tendit à Malko :

— La coutume de la maison, zézaya-t-il veut qu'on accorde un nettoyage gratuit aux nouveaux clients. Voulez-vous changer de costume et me laisser celui que vous portez ?

Malko hésita. Son costume était impeccable. Puis il passa dans la minuscule cabine de déshabillage avec un peu d'appréhension. Jack Links avait dû accomplir les mêmes gestes avant de mourir.

Il ressortit tout neuf vêtu, paya Chong et lui dit au revoir. Le Chinois l'accompagna jusqu'à la porte qu'il verrouilla. Il fermait. Malko était son dernier client.

Malko resta une seconde indécis sur le trottoir. Derrière lui les deux gorilles attendaient aussi. Que faire ? Son costume était bien repassé et dégageait une odeur pénétrante, très chinoise, assez agréable. Malko décida de marcher un peu dans Chinatown ; s'il y avait du danger, entouré de Jones et de Brabeck, il ne risquait pas grand-chose. Si un inconnu demandait du feu à Malko un peu brusquement, il tombait mort...

Mais rien ne se passa. Des Chinois et des Chinoises indifférents bousculèrent Malko. Plusieurs portiers de cabaret le racolèrent, mais aucun tueur ne surgit d'une encoignure. Malko fit demi-tour et repassa devant la boutique du teinturier : elle était éteinte.

C'est à ce moment qu'il buta presque sur un chat noir, immobile sur le trottoir. Malko adorait les chats : il le regarda, amusé. L'animal, au lieu de se sauver, resta planté en face de lui et miaula.

Ce miaulement mit la puce à l'oreille de Malko. C'était le cri rauque d'un animal en chaleur, ou malade. Un frisson désagréable lui parcourut l'échine et il repartit, contournant le minet.

Celui-ci lui emboîta le pas. Dix mètres plus loin, Malko se retourna : le chat était sur ses talons, la gueule entrouverte. Le cœur de Malko battit plus vite.

Il traversa. Le chat, évitant une voiture, qui l'écrasa presque, fila vers Malko.

Les deux gorilles n'avaient rien remarqué. Pour eux, un chat, c'était un chat, sans plus.

Malko s'était immobilisé, observant le chat. L'animal était prêt à bondir, frémissant déjà de l'arrière-train. Quand il se détendit, Malko fit un brusque saut de côté.

Le chat heurta le mur. Tentant de se retenir il sortit toutes ses griffes. Un réverbère éclairait violemment la scène. En une fraction de seconde, Malko réalisa que les griffes du chat, au lieu d'être blanches normalement, étaient noires. Il cria aux gorilles :

— Tuez-le ! Vite !

En un éclair, il venait de penser à la mort de Jack Links, au rapport d'autopsie. L'Américain avait été empoisonné ! Les poisons végétaux ne laissent aucune trace dans l'organisme...

Chris Jones et Milton Brabeck, ahuris, fixaient le chat d'un air stupide. On ne leur avait pas appris à tuer les chats.

— Tuez-le ! répéta Malko ; ses griffes sont empoisonnées !

Il ne comprenait pas pourquoi le chat s'attaquait à lui et pas aux autres. C'était de la sorcellerie. Chris Jones visa soigneusement le chat et tira.

Le chat fit un bond de côté et la balle de Chris alla fracasser un compteur de stationnement, faisant tomber une cascade de *dimes*. Une vieille Chinoise abandonna son cabas sur le trottoir et s'enfuit en hurlant.

Effrayé par le coup de feu, le chat bondit en arrière. Mais, après quelques secondes d'hésitation, il revint vers Malko, stupéfait d'un tel acharnement.

Brusquement il comprit : son costume était imprégné de valériane, un parfum qui affole les chats. Quand il était petit, il s'amusait à en répandre dans son grenier pour les y attirer. Sa mémoire avait conservé le souvenir de cette odeur. C'était diabolique et sans parade. Comment soupçonner un chat d'être un assassin ?

Deux coups de feu claquèrent. Chris Jones et Milton Brabeck tiraient à qui mieux mieux. Mais un chat c'est plus difficile à abattre qu'un bonhomme...

Malko n'hésita pas. Retirant sa veste, il la jeta vers le chat. Celui-ci sauta dessus et commença à la lécher voluptueusement, en ronronnant de plaisir.

Profitant de cette immobilité, les deux gorilles tirèrent en même temps. La tête du minet vola littéralement en éclats, projetant des morceaux d'os, de cervelle et de poils à trois mètres.

Il lui restait une étincelle de vie car le corps sans tête bondit sur le trottoir en direction des trois hommes.

Chris Jones devint verdâtre et fonça dans la première boutique ouverte, pistolet au poing, suivi de Malko et de Brabeck.

L'impassibilité orientale n'est qu'un mythe : leur arrivée déclencha une panique de fin du monde.

Le caissier ventru tomba à genoux et embrassa le pantalon de Chris Jones en précisant qu'il nourrissait cinq enfants. Une vendeuse s'affala dans une pile de soieries pendant que Brabeck vomissait en contemplant, horrifié, les derniers soubresauts du chat sur le trottoir.

Seul, Malko resta très digne.

Il fallut dix bonnes minutes pour dissiper le quiproquo.

Il était temps. Une voiture de police stoppait devant la boutique, attirée par les coups de feu. Il y eut un quart d'heure d'explications devant une foule jaune, muette et réprobatrice. Richard Hood dut intervenir personnellement au téléphone pour qu'on laisse partir les trois hommes.

Sur l'ordre de Malko, Jones enveloppa le cadavre du chat dans un kimono et l'emporta.

Une fois dans la chambre, Jones mit l'animal au frais dans le lavabo et pendant cinq minutes on n'entendit plus que le glouglou des gorilles se repassant l'unique bouteille de J and B.

Ensuite Malko appela le laboratoire de la police afin d'obtenir une analyse toxicologique des griffes du chat. Au fond il était assez content ; il avait élucidé le mystère de la mort de Jack Links et tenait un plus-que-suspect. Dans l'excitation de la chasse il en oubliait le danger. Sa désinvolture naturelle lui faisait savourer le moment présent et n'imaginer jamais que la mort des autres...

— Demain matin, dit Malko, nous irons rendre visite à M. Chong... Ce soir, sa boutique est fermée.

— Une vraie visite de politesse, souligna Jones, sinistre.

Malko était maintenant certain que le cryptogramme chinois était la cause de la mort de Jack Links. Sa signification devait être vitale pour ceux qui l'avaient abattu. Donc Fu-Chaw risquait d'en savoir long sur cette histoire. On revenait toujours à lui...

Bien sûr. Cela n'avait rien à voir avec l'épidémie. Du moins en apparence. Car Malko avait maintenant la preuve qu'il existait à San Francisco un réseau clandestin et que la pièce avait certainement un rapport avec ce réseau. Autrement on n'aurait pas tenté de le tuer.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demanda Jones.

— Allez vous coucher, dit Malko, j'ai un rendez-vous personnel.

— Encore des mamours avec un chat fou, dit Jones dégoûté.

— Pas tout à fait, dit Malko. Mais je vais quand même vous donner l'adresse où je me rends. Si je ne suis pas là demain matin, vous pourrez toujours venir chercher mon cadavre.

Il était ennuyé d'avouer aux gorilles qu'il allait retrouver Lili mais il éprouvait une furieuse envie de se laver le cerveau, d'oublier le danger qui le guettait. Il donna l'adresse de Lili Hua à Jones et sortit, après avoir glissé dans sa ceinture son pistolet extra-plat. Il valait mieux être prudent.

La Ford crème que Hertz lui avait donnée en remplacement de la Mustang détruite était au garage. Il la prit et tourna tout de suite dans Mason Avenue.

En rejoignant Van Ness Avenue, il vit plusieurs vitrines brisées et des débris jonchant le trottoir. Des émeutes avaient eu lieu dans l'après-midi. Des manifestants avaient voulu pendre en effigie le Président... Les journaux du soir étaient remplis de cette histoire. Encore la mystérieuse épidémie.

Telegraph Hill, une des collines de San Francisco, entre le port et le Presidio est dominée par la « Coit Tower », étrange tour de forme phallique, violemment éclairée de nuit, dont la présence dans une ville aussi extérieurement puritaine que San Francisco est assez étonnante.

Malko se guida sur elle pour trouver Telegraph Place, une rue pavée à l'ancienne, descendant vertigineusement en lacets à travers Telegraph Park. La rue était bordée de maisons vieillottes en brique rose, d'un ou deux étages seulement, donnant sur la Baie.

Au premier étage du 5947, il y avait une fenêtre allumée. Le reste de la maison était éteint. Malko inspecta la rue. Personne. Il gara la Ford un peu plus bas et la ferma à clef. Puis il entra dans le couloir sombre.

CHAPITRE VII

Plusieurs éléphants roses passèrent lentement au fond de la chambre, levant joyeusement leur trompe pour saluer. Au fur et à mesure, ils s'enfonçaient dans le mur. Malko se fit la réflexion que la maison était vraiment solide.

Un animal de race indéterminée, mais d'un très joli mauve, gambada un instant derrière les éléphants puis s'évanouit aussi vite qu'il était venu.

Il fut remplacé par une créature de rêve : une femme longue et sinieuse comme une liane, aux traits hiératiques de princesse d'Asie, qui avança vers Malko en ondulant et immobilisa une cuisse fuselée et brune à proximité de sa main, dévoilée par l'échancrure d'une robe chinoise.

La suite se passa dans un nirvana brumeux et multicolore. Deux longues mains terminées par des griffes rouges recourbées dansèrent un ballet érotique autour du corps de Malko, le dépouillant de ses vêtements comme par miracle. Elles tournèrent et virevoltèrent, déclenchant à chaque frôlement un délicieux fourmillement. Quand chaque muscle de Malko fut tendu comme une corde à violon, l'apparition tournoya, la robe s'envola. Puis le corps parfait se fondit au sien, dans une gerbe d'étincelles aux couleurs irréelles.

Des siècles après, Malko ouvrit les yeux. Il lui fallut plusieurs minutes pour reprendre contact avec la réalité. Le corps soyeux et tiède de Lili Hua allongé contre lui l'y aida beaucoup. A l'exception de ses escarpins noirs flambant neufs, elle était nue. La lampe accentuait les reflets cuivrés de sa peau et la rondeur de sa poitrine.

Il passa une main légère sur ses seins et elle ouvrit les yeux en frissonnant. Et Malko retrouva sous ses doigts la sensation extraordinaire des instants précédents.

L'opium continuait à faire son effet. Mais pas assez au goût de la Tahitienne.

Lili Hua roula avec souplesse hors du lit et s'accroupit près du plateau à opium. La petite lampe brûlait toujours. La jeune femme prit la longue aiguille d'argent la passa à la flamme et la trempa vivement dans le flacon contenant la pâte brune.

La boulette grésilla une seconde au-dessus de la flamme, se gonfla. Lili Hua plaça la cloque d'opium dans le fourneau de la pipe.

— Tiens, dit-elle en la tendant à Malko.

Il prit à deux mains l'ivoire travaillé, appliqua sa bouche à l'embout et aspira, gardant la fumée le plus longtemps possible. Enfin, il la rejeta très lentement les yeux fermés. Lili Hua regardait avec attendrissement :

— Tu fumes très bien, remarqua-t-elle.

Malko sourit, flatté. Il avait rarement fumé l'opium, mais toujours avec plaisir. Et il se sentait assez fort pour ne pas céder à la tentation de la drogue.

Encouragée, Lili Hua lui prépara une autre pipe. On n'entendait plus que le grésillement de l'opium et le cliquetis de l'aiguille. On se serait cru très loin, au fond de la Chine.

Les yeux clos, Malko se détendait.

Tout s'était passé merveilleusement bien. Il avait sonné à la porte du premier.

La porte s'était ouverte aussitôt. Lili Hua se tenait devant lui, un doigt sur les lèvres, vêtue d'une robe chinoise de couleur corail, fendue jusqu'en haut de la cuisse. Ses cheveux étaient soigneusement coiffés en chignon et elle portait les escarpins en crocodile. Elle avait embrassé Malko et lui avait pris la main pour le guider à travers un couloir sombre jusqu'à une petite chambre aux murs rouges, meublée en tout et pour tout d'un lit bas et d'une commode.

— C'est chez moi, ici, dit Lili.

Un peu gêné, Malko s'était assis sur le lit.

Elle avait disparu dans le couloir pour revenir aussitôt, portant un petit plateau d'argent qu'elle posa avec soin par terre.

— Mon grand-père est sorti, avait-elle dit. Il ne vient jamais dans ma chambre quand il rentre.

Malko avait ôté sa veste et s'était allongé sur le lit, pendant que Lili s'accroupissait près de lui. La suite avait été un festival d'érotisme dont Malko émergeait à peine.

Lili lui avait d'abord préparé plusieurs pipes. Le goût âcre de l'opium l'avait fait tousser puis la fumée brune l'avait délicieusement engourdi. Peu à peu, il avait eu l'impression que ses nerfs sortaient de sa peau, que sa sensibilité se multipliait par dix mille. Lili suivait les progrès de la drogue dans les yeux d'or de Malko. Elle lui avait donné une dernière pipe et avait commencé à le déshabiller avec une légèreté de fée. Ensuite, elle s'était étendue près de lui. Tous les fumeurs d'opium savent qu'il y a dans l'intoxication, une période aphrodisiaque suivie d'une sorte de nirvana. Lili connaissait cette particularité.

Un peu dégrisé, Malko écoutait le babillage de Lili.

— C'est dommage que tu ne connaisses pas mon grand-père, dit-elle, c'est un homme très savant et très intelligent. En Chine, il avait une position importante avant d'être obligé de se sauver.

Malko dressa l'oreille. Une idée folle venait de lui passer par la tête.

— Sais-tu s'il écrit le mandarin ?

Lili opina de la tête, très fière.

— Bien sûr, je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi savant. Il a une pièce pleine de livres. Il sait encore écrire sur du papier de riz avec des pinceaux.

— Je pourrais peut-être faire gagner de l'argent à ton grand-père, dit Malko.

Lili frotta sa joue contre sa poitrine.

— C'est gentil, l'opium coûte cher. Et il n'a pas beaucoup d'argent.

Elle demanda, un peu intriguée :

— Mais alors tu es très riche ?

Malko sourit :

— Pas moi. Les gens pour qui je travaille.

— La grande photo qu'il y a dans la chambre, le château, qu'est-ce que c'est ? C'est là que tu travailles ?

— Non, fit Malko avec une pointe de fierté. C'est là que j'habite.

La révélation coupa le souffle à la Chinoise pour cinq bonnes minutes.

— Je ne savais pas, dit-elle d'un ton presque pathétique, qu'un seul homme pouvait avoir tant d'argent.

Si elle avait su.

Ils restèrent un long moment étendus l'un près de l'autre. Lili Hua parlait de Tahiti, du soleil, de la vie sans problèmes qu'elle avait connue dans l'île. Malko l'écoutait avec un peu de mélancolie. Tout cela était si loin des dangers qu'il courait sans cesse, et la fraîcheur de Lili était si touchante...

Elle lui prit la main dans le noir et la serra.

— Je t'emmènerai à Moorea, murmura-t-elle ; je t'apprendrai à pêcher de gros poissons. Tu seras très beau quand ta peau sera bronzée, avec tes cheveux blonds. Il ne faudra pas trop me tromper...

La vie, la vraie vie, sans complexes, sans complications... Malko déposa un baiser sur l'épaule de Lili et se leva, la tête un peu lourde, mais le corps merveilleusement léger.

— Tu pars déjà ? soupira Lili Hua.

— J'ai du travail, dit Malko. Et je préfère rencontrer ton grand-père dans d'autres circonstances.

Elle l'aida à se rhabiller, lançant même ses lacets, boutonnant sa chemise, vêtue seulement de ses belles chaussures. Quand il fut prêt, elle se colla contre lui et l'embrassa.

— Tu m'aimes un peu ? demanda-t-elle avec inquiétude.

Malko posa ses mains sur ses hanches et lui rendit son baiser. Il éprouvait une étrange tendresse pour Lili. De nouveau, au contact de sa peau, une onde délicieuse se promena dans sa colonne vertébrale et finit en boule dans son estomac. Il faillit étreindre la jeune femme. Mais la pensée des deux gorilles qui l'attendaient, sans doute inquiets, au Mark Hopkins lui donna mauvaise conscience.

Il détacha doucement les bras de Lili. Elle le suivit en trotinant dans sa tenue sommaire jusqu'à la porte. Malko l'embrassa encore dans le cou et la quitta. Le lendemain elle ne travaillait pas. Elle attendrait chez elle qu'il lui téléphone, s'il avait le temps de la voir.

Avant de sortir dans la rue, il inspecta les alentours. Tout était désert. La Ford n'avait pas bougé. Dix minutes plus tard, il était à l'hôtel.

Le hall du Mark Hopkins était désert, à l'exception d'une fille en robe du soir abandonnée par son cavalier, et pleurant sur un canapé. La liftière chinoise avait l'air d'une belette et Malko fixa son regard dans le vague, encore tout imprégné du charme de Lili.

Un rai de lumière filtrait sous la porte de Chris Jones. Malko frappa un coup léger. Le gorille ouvrit immédiatement. Brabeck était vautré dans un fauteuil, en manches de chemise, son Magnum sur les genoux. Une bouteille de whisky à moitié vide était posée devant lui, avec deux verres.

— Il était temps ! dit Jones sombrement ; on allait aller vous chercher. Il est une heure et demie.

Malko leur dit bonsoir et referma la porte sous leur regard réprobateur. La journée allait être chargée. Il s'endormit pourtant en pensant au corps minuscule et parfait de Lili Hua.

Un Chinois qui devient blanc comme un cierge c'est un spectacle à ne pas rater. Et l'honorable M. Tchou-Laï – c'est le nom qu'il avait donné – était positivement cireux. Non sans raison, Chris Jones était appuyé négligemment à la porte de la boutique, interdisant toute sortie ; Milton Brabeck, flegmatique, était en train d'enfoncer dans le ventre replet du Chinois la pointe d'un poignard de parachutiste de vingt centimètres de long.

— Tu fais aussi le stoppage ? demanda Milton, sérieux comme un pape. Parce que tu vas avoir besoin de quelqu'un de qualifié pour te recoudre cette mignonne boutonnière...

Le Chinois gargouilla. Milton l'avait coincé dans la cabine de déshabillage et enfonçait la lame millimètre par millimètre. Fasciné comme par un reptile, le Chinois se contentait de gémir et de se tortiller.

— Attends, fit Jones, jovial ; je branche le fer. On va lui repasser la gueule. C'est souverain contre les pertes de mémoire.

— Je préfère l'épingler au mur, dit Milton. C'est plus joli. Et puis comme ça il va bouger un bon moment.

— Mais enfin, qu'est-ce que je vous ai fait ? gémit le Chinois. Je suis un honnête commerçant...

— Toi peut-être, mais pas Chong...

— Vous n'en tirerez rien, dit Malko en sortant de l'arrière-boutique.

Il avait fouillé parmi les tas de vêtements sales sans trouver le moindre indice.

Ils étaient arrivés à la boutique dès l'ouverture. Mais Chong n'était pas derrière le comptoir. C'était un petit Chinois pansu comme un Bouddha qui clignotait derrière des lunettes de soudeur.

— M. Chong, il est pas là, avait-il dit. Je suis son cousin. Je remplace, je fais même service.

— Ah, tu fais le même service, mon salaud, avait ricané Chris.

Tranquillement, il avait accroché à la vitrine l'écriteau « Fermé » et donné un tour de clef à la serrure. Puis il avait commencé l'interrogatoire.

Sans résultat, M. Tchou-Laï avait reçu un coup de téléphone lui demandant de s'occuper de la boutique, parce que Chong était malade. Son visage grasseyé ne reflétait aucune expression. Impossible de savoir s'il était de mèche ou non. C'est ce qui avait énervé Chris Jones. Comme tous les gorilles, il avait un peu assassiné au cours de ses missions. Alors un de plus, un de moins... Et au dernier moment, souvent, ils parlent quand ils sentent qu'ils vont mourir...

— Posez-lui une dernière question, dit Malko. Où habite son cousin. S'il ne répond pas, tuez-le.

C'était dit d'un ton tellement calme que le Chinois se mit à trembler de tous ses membres.

— Non, ne me tuez pas, gémit-il. Je vais vous dire. Il habite pas très loin d'ici, Jackson Street, numéro 1965.

Chris Jones enfonça imperceptiblement la pointe du poignard.

— Si tu nous racontes des histoires, je reviens et je t'épingle comme un papillon. Ou si tu téléphones pour prévenir... Vu ?

Le Chinois jura sur sept générations d'ancêtres qu'il oublierait jusqu'à l'existence de son bourreau. Quand le gorille

retira le poignard, une tache de sang s'élargit sur la chemise du teinturier.

Ils sortirent. Malko était soucieux.

— Dépêchons-nous, dit-il ; ce chat ne devait pas être tellement inoffensif.

Jackson Street était à trois blocs, à l'ouest. C'était une rue étroite descendant vers la mer, bordée d'éventaires chinois. Le numéro 1965 était un vieux building d'une dizaine d'étages.

Malko entra le premier. Dans le couloir, il y avait une plaque sur une boîte aux lettres : *Chong, second étage*.

Les trois hommes montèrent. La porte était ouverte. Une odeur d'encens filtrait sur le palier. Malko entra le premier. Une vieille Chinoise ridée, tout de blanc vêtue s'avança vers lui et s'inclina.

— Je voudrais voir M. Chong, demanda-t-il.

Elle lui fit signe de le suivre. Après un petit couloir, il y avait une chambre dont la porte était ouverte.

— M. Chong est là, dit la vieille.

Malko entra, les deux gorilles sur ses talons. C'était trop beau. Ils tombèrent en arrêt tous les trois.

M. Chong était bien là. Étendu sur un lit les yeux fermés, aussi mort qu'on peut l'être. Son visage rond avait une expression angélique.

— Il est mort hier soir, fit la vieille, derrière le dos des trois hommes. Le cœur. C'était un de vos amis ?

Chris Jones plongea ses yeux gris dans ceux de la vieille.

— Oui. C'est ça. Nous venions... lui rendre un dernier hommage.

Malko donna le signal du départ. Il n'y avait plus rien à faire.

— Encore une étrange coïncidence, dit-il ; M. Chong était pourtant bien portant hier soir. Peut-être que ceux qui l'ont télécommandé n'étaient-ils pas absolument sûr de lui...

Encore une piste qui s'effondrait. Ceux qu'il traquait n'hésitaient pas à mettre la ville à feu et à sang... Il n'avait aucune preuve matérielle mais Malko aurait juré que cette série de meurtres avait un lien avec l'épidémie de communisme qui touchait les environs de la ville. En quelques jours, on avait

tenté de le tuer deux fois. C'est donc qu'il était sans le savoir sur une piste importante : cela corroborait son intuition. Car c'étaient des Chinois qui tentaient de le tuer. Or s'il y avait à San Francisco un réseau communiste, chinois ou non, il était fatalement mêlé à l'intoxication.

À la réception du Mark Hopkins, il y avait une épaisse enveloppe cachetée au nom de Malko, avec le cachet de la police de San Francisco.

C'était le rapport toxicologique. Les gorilles lurent par-dessus l'épaule de Malko :

L'analyse de la substance recouvrant les griffes du chat a décelé deux composantes : d'une part une laque ordinaire très forte à base d'alcool, sans aucune nocivité. D'autre part une substance végétale hautement toxique, de la famille du curare dont nous n'avons encore pu déterminer exactement la composition. Un rat, inoculé avec cette substance, est mort cinq minutes après, paralysie des muscles cardiaques. Les effets sont vraisemblablement les mêmes sur l'homme bien que plus longs. L'action ne laisse aucune trace dans l'organisme.

Malko replia la feuille et croisa le regard horrifié de Milton Brabeck.

— On l'a échappé belle, fit le gorille. Moi, la prochaine fois que je vois un chat dans la rue, je le flingue à vue.

— Votre tête va être mise à prix par la Société Protectrice des Animaux, répondit Malko.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? interrogea Jones.

— Nous allons nous occuper de la Chinoise de la banque, dit Malko. Vous allez aller me louer une seconde voiture, pas trop voyante. Heureusement, cette fille ne vous a jamais vus. Et nous, nous connaissons ses heures de bureau. Le mieux est d'y aller vers cinq heures et d'attendre qu'elle sorte. Chris la suivra si elle part en voiture et Milton, si elle est à pied. Pendant ce temps, je vais essayer d'en savoir plus long sur elle, par notre ami Richard Hood.

Il était près de midi. Jones et Brabeck sortirent louer la seconde voiture. Malko resta dans la chambre. Il appela le bureau de Richard Hood mais le chef de la police était absent. Il laissa à sa secrétaire un signalement détaillé de la mystérieuse

Chinoise, le peu qu'il savait sur elle, et l'adresse de la banque, en demandant qu'on réunisse tout ce qu'on pourrait apprendre à son sujet. Après avoir raccroché, il appela Lili pour l'inviter à déjeuner.

Elle arriva presque en même temps que les gorilles qui soulevèrent poliment leur chapeau. Pour ne pas les vexer, Malko leur proposa de déjeuner tous ensemble. Ils prirent l'ascenseur pour aller au 32^e étage, au « Top of the Mark », le restaurant de l'hôtel qui dominait toute la ville. On y mangeait très bien mais les prix étaient prohibitifs. Un simple steak coûtait huit dollars. Il est vrai qu'il était servi avec une sauce béarnaise préparée par un chef français, gangster retraité.

Intimidés, les gorilles mangèrent en silence. Lili ne dit pas grand-chose non plus. Elle dévorait Malko des yeux et, sous la table, lui caressait la cuisse timidement.

Malko signa l'addition et ils redescendirent. Jusqu'à la moitié de l'après-midi, ils n'avaient rien à faire. Les gorilles allèrent au bar et Malko se retrouva dans sa chambre avec Lili. Elle prit une brosse dans sa valise et ouvrit l'armoire.

— Je vais nettoyer tes costumes, dit-elle.

Malko accepta, attendri.

— Tout à l'heure, je dois m'en aller, dit-il. J'ai à travailler.

Décue, elle demanda :

— Je ne peux pas t'aider ? C'est ton travail de détective ?

— Oui, dit Malko, et je ne veux pas que tu te mêles à cela.

C'est dangereux.

Lili fit la moue :

— Je sais me défendre, tu sais.

— J'en suis sûr. Mais quand même !

Malko s'installa au bureau et commença à écrire. Pour donner des instructions à son entrepreneur autrichien. Devant lui, la photo panoramique de son château lui rappelait qu'un jour il serait terminé et qu'il pourrait enfin vivre la vie dont il avait toujours rêvé. À moins qu'il ne soit mort avant dans l'une de ses missions insensées.

Le téléphone sonna. Richard Hood apprit à Malko que ses services ne possédaient rien sur la Chinoise de la banque. Il

allait demander au F.B.I. d'enquêter, mais cela prendrait quelques jours. Malko remercia et raccrocha.

Lili avait fini son brossage. Elle vint derrière Malko et passa les bras autour de son cou. Il tourna la tête et l'embrassa. Il sentait les pointes de ses seins s'écraser dans son dos et son baiser se fit plus insistant.

Un coup discrètement frappé à la porte de communication les ramena sur terre.

— On y va ? cria la voix de Jones à travers la porte.

— D'accord, dit Malko, je ne bouge pas d'ici. Dès que vous avez quelque chose, appelez-moi.

— Où vont-ils ? demanda Lili.

— Ils doivent suivre quelqu'un, répondit Malko.

Il la reprit dans ses bras et entreprit de continuer ce que Jones avait interrompu. Mais, les deux gorilles partis, il fut pris de scrupules. Ses adversaires lui avaient déjà montré à quel point ils étaient retors. S'ils s'apercevaient de la filature, ils risquaient, soit de semer leurs poursuivants, soit de leur tendre un piège.

Il fallait mettre au point un plan de secours. Pour ne pas affoler Lili, étendue sur le lit, il passa dans la chambre de Jones et appela Hood.

— Pouvez-vous prendre discrètement en filature un véhicule dès que je vous donnerai son numéro et sa description ? demanda-t-il.

— Bien sûr, fit Hood. S'il sort de la ville je lui mettrai un hélicoptère au cul. C'est ce qu'il y a de plus sûr. Avec les jumelles on peut pas le perdre.

— Merci, dit Malko. Je vous préviens dès que j'ai quelque chose.

Il repassa dans sa chambre, soucieux. C'était trop risqué d'aller lui-même expliquer à Chris et à Milton le nouveau plan. Il suffisait d'un hasard malencontreux pour que la Chinoise l'aperçoive et soit encore plus sur ses gardes. Et impossible de téléphoner aux gorilles.

Lili s'aperçut de son air tendu.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle.

— Rien, dit Malko.

Elle insista :

— Je crois bien que tu as quelque chose. Je peux t'aider ?

Elle le regardait, suppliante :

— Oh, laisse-moi faire quelque chose pour toi.

Son visage resplendissait de joie. Il lui aurait demandé de vider la baie avec une petite cuillère, elle s'y serait mise immédiatement.

Malko hésitait. Il ne voulait pas la mêler à son dangereux métier. D'abord, pour ne pas lui faire prendre de risques, ensuite par discrétion. Mais, là, il y avait un problème urgent à résoudre, sans danger pour elle. Il suffisait qu'elle aille prévenir Chris et qu'elle revienne.

— Écoute, dit Malko. J'ai oublié de dire quelque chose aux hommes qui travaillent avec moi. Veux-tu leur porter un mot, de ma part ? C'est tout. Ensuite tu reviens tout de suite et nous allons voir ton grand-père pour l'affaire dont je t'ai parlé.

— C'est tout ? fit Lili déçue.

Elle s'attendait au moins à ce qu'il lui demande d'assassiner quelqu'un.

— Oui, mais c'est très important, précisa Malko. Je ne peux pas y aller moi-même.

Malko lui expliqua où se trouvait la voiture et griffonna un mot pour Chris. Lili trépignait d'impatience. Il la prit dans ses bras et plongea ses yeux dorés dans les siens. Elle baissa la tête et se blottit contre lui.

— Je ferais n'importe quoi pour toi, murmura-t-elle. Tu es si gentil.

Elle lui posa un baiser rapide sur la bouche et dit :

— Je reviens tout de suite.

CHAPITRE VIII

Le cœur de Lili Hua battait à toute vitesse dans sa ravissante poitrine. Elle venait de repérer la voiture avec Chris Jones à l'intérieur. Elle s'approcha et frappa timidement à la glace. Le gorille eut un geste si brusque qu'elle sauta en arrière. Puis, un large sourire éclaira son visage et il ouvrit la portière.

Lili se glissa dans la voiture.

— C'est gentil de venir me voir, dit Jones.

Il était tout vert. Depuis un quart d'heure, il était la proie d'une épouvantable envie de faire pipi. Brabeck sirotait une bière dans une cafétéria, cinquante mètres plus loin, un œil sur la porte de la banque.

Lili lui donna le mot de Malko et il le lut, en se tortillant sur son siège. La présence de Lili lui donna une idée. Il ne pouvait plus y tenir.

— Vous voulez être gentille ? dit-il. Restez dans la bagnole une minute. Vous voyez la porte de la banque ? Si vous voyez sortir une grande Chinoise, vachement belle, avec des yeux verts et qui monte dans une voiture de sport blanche étrangère, vous donnez un grand coup de klaxon. Mais je ne fais qu'aller et venir.

Lili Hua écoutait, gonflée de fierté. Enfin, elle aidait Malko. Bien sûr, il lui avait dit de revenir tout de suite, mais il serait sûrement content quand il saurait ce qu'elle avait fait.

— Allez vite, dit-elle à Jones. Vous pouvez compter sur moi.

Le gorille descendit. Lili prit sa place, et avança le siège. Jones fonça à la cafétéria où se trouvait Brabeck. En passant il fit signe à son compagnon de garder un œil sur la voiture. Il aurait le temps de foncer. Puis il disparut dans le sous-sol.

Il n'avait pas disparu depuis trente secondes qu'un fourgon de la poste stoppa devant la cafétéria, pour vider la boîte aux lettres qui se trouvait juste en face, cachant la banque à

Brabeck. Celui-ci ne bougea pas. Il avait vu Lili dans la voiture. Elle préviendrait en klaxonnant.

Mais ce jour-là les gorilles n'avaient pas de chance.

Une minute plus tard, une voiture blanche décapotable s'arrêtait devant la banque. Le cœur de Lili cessa de battre. La voiture était conduite par un homme, un Chinois, lui sembla-t-il, en le voyant de dos.

Elle hésitait à appuyer sur le klaxon et priait pour que Jones réapparaisse lorsqu'elle vit sortir de la banque une Chinoise magnifique, moulée dans une robe blanche. L'inconnue fit le tour de la décapotable blanche, monta dedans et la voiture démarra immédiatement.

Lili ne réfléchit pas. Fébrilement, elle mit le contact, passa en prise et démarra. Quand Jones reviendrait, ce serait trop tard pour suivre la Chinoise.

Jones sortait en courant de la cafétéria, quand les deux voitures passèrent à dix mètres de lui. Il poussa un juron effroyable et fit un signe désespéré à Brabeck.

Celui-ci jaillit hors de la cafétéria, sans même payer.

— Nom de Dieu, elle a pas prévenu !

La Ford crème venait de tourner à droite, dans Bush Street.

Pas un taxi en vue et la rue était à sens unique. Les deux gorilles se regardèrent, consternés.

— Qu'est-ce qu'on va prendre ! Et la petite qui est en train de filer le train à l'autre tordue...

— Prenons son adresse, proposa Jones.

Ils se précipitèrent dans la banque. Devant leurs cartes officielles, le fondé de pouvoir leur donna l'adresse de la Chinoise : elle s'appelait Susan Wong et habitait 1024 Président Street.

* * *

Lili Hua était à la fois terriblement excitée et morte de peur. La joie de rendre service à Malko effaçait tout le reste, pourtant. Mais elle ne savait pas du tout ce qu'il fallait faire, sauf suivre la décapotable. Après Bush Street, ce fut Market Street, la grande rue de San Francisco. La voiture sport tourna à gauche et se

faufila habilement à travers le trafic. Lili Hua fit de son mieux pour la suivre. Elle grilla un feu orange et se fit siffler par un flic. Ses mains tremblaient.

De loin, elle vit la voiture de sport prendre la file de gauche menant au Central Freeway. Elle doubla résolument plusieurs voitures et ne se trouva plus séparée de la Chinoise que par une vieille Buick.

Le Central Freeway ressemblait à la grande rue de Bénarès le jour où on a brûlé Ghandi. Les voitures avançaient à trois milles à l'heure, pare-chocs contre pare-chocs. Lili n'eut aucun mal à suivre la Chinoise.

La circulation s'améliora un peu en passant Bayshore. La voiture sport bondit en avant et Lili dut s'accrocher pour ne pas la perdre. Brusquement, elle se mit à droite et tourna dans San Bruno Avenue, la première sortie pour South San Francisco.

Il faisait presque nuit et Lili devait suivre la voiture blanche de très près. Elle faillit presque la perdre quand elle tourna à gauche dans une petite rue. Il n'y avait presque pas de maisons. La voiture blanche fila encore cinq cents mètres et stoppa si brusquement que Lili lancée à toute allure, la doubla et s'engouffra dans une station d'essence Chevron.

Elle vit la grande Chinoise entrer dans le bar. Aussitôt elle sauta de la Falcon et trottina jusqu'à la cabine téléphonique. Sans quitter la voiture blanche des yeux, elle composa le numéro du Mark Hopkins. Ce n'était pas libre.

* * *

En voyant entrer Chris Jones hors d'haleine, Malko eut le pressentiment d'une catastrophe.

— Où est Lili ? demanda-t-il tout de suite.

Jones lui raconta ce qui s'était passé. Malko l'écoutait sombrement. Il imaginait la naïve Lili aux prises avec les adversaires impitoyables dont il avait eu déjà quelques échantillons. Le mieux qui puisse arriver serait qu'elle se fasse semer.

Il décrocha son téléphone et appela Richard Hood. Presque tout de suite, il eut au bout du fil la voix rogue du chef de la police.

— J'ai besoin de vous, dit Malko. C'est en rapport avec notre affaire. Il faut que vous retrouviez une Austin-Healey blanche immatriculée 763 OKD et une Ford Falcon crème 958 KCB. Vues pour la dernière fois Bush street, probablement sortant de la ville, il y a dix minutes. Toutes les deux conduites par des Chinoises.

Hood barrit de rage.

— Vous en avez de bonnes, vous ! J'ai une émeute sur le dos à Daly City. Ces putains de communistes tiennent une réunion publique où ils brûlent le drapeau étoilé... Je vais faire ce que je peux, mais je ne promets rien.

Il raccrocha.

Consternés les gorilles baissaient la tête. Les trois hommes s'assirent, impuissants. Malko broyait du noir. Il lui semblait entendre la voix de Lili : « Je reviens de suite. »

— L'adresse de la fille ? demanda-t-il.

— Je l'ai, fit Jones, heureux de se racheter.

— Filons, ordonna Malko.

Les trois hommes se ruèrent au 1024, Président Street. C'était une petite maison de trois étages, sans concierge. Le studio de Susan Wong était au second. Lorsque Malko appuya sur la sonnette personne ne répondit.

Chris Jones sortit de sa poche un important trousseau de rossignols, farfouilla quelques secondes. Il y eut un déclic et la porte s'ouvrit.

— Attention, dit Malko, il y a peut-être un piège.

Lui et Brabeck s'effacèrent contre le mur. Jones, pistolet au poing, donna un grand coup de pied dans la porte et plongea.

Il y eut un bruit mat puis plus rien. Brabeck risqua un œil derrière son colt 357 Magnum.

À quatre pattes sur une moquette crasseuse, Jones essayait de recracher la tonne de poussière qu'il venait d'avalier.

— Y a personne, fit-il entre deux hoquets...

C'était un petit studio, avec au fond à gauche, un couloir desservant une kitchenette et une salle de bains. Le lit était fait

mais il n'y avait aucun signe de vie. Ils fouillèrent les meubles, la salle de bains. C'était aussi vide que si la pièce n'avait jamais été habitée.

— Tant pis, fit Malko. Elle est trop prudente pour laisser des indices.

Ils repartirent pour l'hôtel.

— Si on arrêtait toutes les Chinoises, proposa Jones, on finirait bien par trouver la bonne.

— Ils se plaindraient à l'O.N.U., fit Brabeck dégoûté.

Le téléphone sonnait lorsqu'ils rentrèrent à l'hôtel.

C'était Hood.

— Une de mes voitures a vu la Ford grise sur le Bayshore Freeway, annonça-t-il. Mais il n'a pas pu la suivre, il allait en sens inverse et il y avait trop de trafic. La Ford se dirigeait vers le Sud. À plus tard.

Malko répéta aux gorilles le message de Hood.

— Foncez sur le freeway, leur dit-il. Appelez-moi tous les quarts d'heure si vous ne trouvez rien.

Jones et Brabeck traversèrent le hall du Mark Hopkins comme le cyclone Daisy. Si le portier ne s'était pas accroché du poids de ses 120 kilos à la porte tournante, elle tournerait encore.

Cinq minutes plus tard, ils roulaient sur le Bayshore Freeway aussi vite que le permettait la circulation intense.

Lili Hua sortit précipitamment de sa cabine. La Chinoise remontait dans la voiture sport sans se presser. Elle passa devant la station Chevron à petite allure et Lili sortit derrière elle comme si elle venait de prendre de l'essence.

C'était presque trop facile de la suivre. Il n'y avait presque plus de circulation et la voiture blanche roulait très doucement. Elle tourna à droite, longea un terrain vague et s'arrêta devant un grand portail.

Surprise, Lili stoppa derrière elle. Elle vit celle qu'elle suivait descendre de voiture et venir tranquillement vers elle.

Elle se recroquevilla, affolée, sur son siège, le cerveau brusquement vidé, fascinée par la haute silhouette qui grandissait devant elle. Elle eut le temps de distinguer les traits impassibles de la Chinoise et se décida à tourner la clef de

contact. Le bruit du moteur couvrit celui de la portière de droite qui s'ouvrait. Lili se sentit prise à la gorge par des mains de fer. Ses carotides écrasées, elle poussa un cri de souris et bascula sur la banquette. La grande Chinoise ouvrit la portière et, attrapant la jeune femme par les cheveux, la repoussa hors de la place du conducteur. Le Chinois qui avait neutralisé Lili attira le corps à lui et le fit rouler sur le plancher de la voiture. Puis il sortit.

Il n'y avait pas eu un mot d'échangé.

Le Chinois portait un costume bois de rose, une chemise jaune à fines raies, avec une cravate presque blanche et un feutre noir. Il avait le masque aplati, les yeux méchants et le sang-froid des tueurs professionnels.

Il alla jusqu'à la voiture blanche, monta et démarra. La grande Chinoise démarra derrière lui. Enfin, fermant le cortège, une voiture noire, un corbillard Cadillac conduit par un Chinois en casquette.

Les trois véhicules tournèrent un moment dans le quartier pour arriver à une grande grille en fer forgé doré, surmontée d'une énorme banderole qui portait en lettres d'or, l'inscription : « Jardin des Multiples Félicités. »

De chaque côté de la porte des caractères chinois écrits en rouge répétaient la même inscription.

Les trois voitures s'engagèrent dans une large allée bordée de gazon. Les phares éclairaient de temps en temps une statue sur son socle.

Puis elles franchirent un petit pont sur une rivière miniature où se déversait une cascade, avant d'arriver devant un monumental bâtiment tenant du temple romain et de la pagode.

Il fallait beaucoup d'imagination pour deviner que le Jardin des Multiples Félicités était un des cimetières les plus chics de Californie.

A peine les trois voitures avaient-elles stoppé que deux Chinois vêtus de blouses blanches surgirent avec une civière. En dix secondes, ils eurent chargé le corps inerte de Lili. Aussitôt, la voiture blanche et celle de la Tahitienne firent demi-tour et redescendirent à travers le parc.

La grande Chinoise suivit les deux Chinois en blanc jusqu'à un ascenseur qui se mit en marche silencieusement. L'intérieur

du bâtiment ressemblait à une clinique. Le couloir où s'engagea le groupe était éclairé par des lampes grillagées comme dans un abri atomique.

Ils entrèrent dans une petite pièce carrée aux murs en carreaux blancs. Au milieu, il y avait une table d'opération encadrée par deux appareillages ressemblant à des ensembles de réanimation.

Les deux Chinois déposèrent le corps de Lili sur la table d'opération, et l'attachèrent avec des courroies de cuir scellées à des anneaux.

— Déshabillez-la maintenant, ordonna la Chinoise.

Soigneusement, comme s'il s'agissait d'un mannequin, ils dépouillèrent la Tahitienne de sa robe, de son soutien-gorge, de sa gaine et de ses bas. Le tout alla dans un sac de toile blanche qu'emporta l'un des Chinois.

— Réveillez-la, ordonna la Chinoise à l'autre Chinois.

Elle parlait le dialecte pékinois sans accent, avec des inflexions dures.

Le Chinois décrocha un tuyau terminé par un masque de caoutchouc qu'il appliqua contre le visage de Lili.

Au bout de vingt secondes environ, elle grogna et s'agita. L'oxygène sifflait doucement par les interstices du masque.

La voiture conduite par Chris Jones entra à toute allure dans une station d'essence du Bayshore Freeway, à hauteur de South San Francisco. Au train où ils allaient, ils seraient au Mexique à minuit. C'était idiot de continuer ainsi. Jones appela Malko et dut attendre cinq minutes avant d'avoir le numéro, toujours occupé.

Malko n'avait rien appris de neuf.

— Restez où vous êtes, dit-il. Je vous rappellerai.

Il raccrocha après avoir noté le numéro de leur cabine, puis téléphona à Hood.

— Débrouillez-vous, dit-il, mais je veux que vous me retrouviez ces voitures. C'est une question de vie ou de mort pour une de mes collaboratrices.

Hood grogna :

— On y va. Ça s'est calmé à Daly City. Je mets tout le personnel disponible sur votre histoire. Si ces bagnoles ne se sont pas transformées en cerfs-volants, on va vous les trouver.

Ayant raccroché, Hood brancha son réseau ondes courtes le mettant en communication avec toutes les voitures de patrouille.

— Ici, le chef Hood. Attention toutes les voitures de patrouille. Code Zéro. Arrêtez par tous les moyens les deux véhicules dont je vais vous donner les caractéristiques. Tirez si nécessaire.

Le code Zéro c'était le signal qui donnait la priorité absolue à l'opération. Si une voiture était en train d'arrêter des cambrioleurs, elle devait les laisser filer et foncer...

— Et si un enfant de salaud loupe ces bagnoles par sa faute, tonna Hood, il ira balayer les couloirs vides d'Alcatraz jusqu'à la fin de ses jours.

Trois minutes plus tard, Jones et Brabeck virent passer à tombeau ouvert une voiture de police. Le pompiste les regarda en dessous.

— T'en fais pas, bonhomme, ils nous trouveront pas, fit Jones, goguenard.

* * *

Dans sa chambre, Malko tournait en rond. Il n'avait pas confiance dans les grands dispositifs policiers contre le genre d'ennemis auxquels ils avaient affaire. Ils devaient avoir prévu ce genre de réaction.

Malgré tous ses pressentiments, il espérait encore un coup de fil de Lili. Il y avait près d'une heure qu'elle n'avait pas donné de ses nouvelles.

Le téléphone sonna une demi-heure plus tard. Malko se força à laisser trois fois la sonnerie avant de décrocher. C'était Hood, la voix morne.

— On a retrouvé les bagnoles, annonça-t-il. Au fond d'un ravin des San Bruno Mountains, le long de Guadaloupe Road. Personne dedans. Pas de trace de sang non plus.

— J'arrive. Envoyez-moi une voiture pour me prendre.

Malko ne pouvait plus attendre les bras croisés. On était en train de le manipuler comme un enfant. Maintenant, Lili avait disparu, avec le seul fil conducteur de cette affaire. Il prit son pistolet, le glissa dans sa ceinture et sortit, après avoir appelé Jones pour le mettre au courant.

* * *

Lili ouvrit les yeux et les referma, terrifiée. La grande Chinoise à la robe blanche était penchée sur elle, ses yeux verts totalement inexpressifs.

— Tu vas parler, putain ? demanda-t-elle d'une voix égale.

Lili rassembla tout son courage.

— Lâchez-moi tout de suite. Sinon il viendra et il vous tuera.

— Qui ça, « il » ?

La Tahitienne se mordit les lèvres. Mais déjà l'autre ne s'intéressait plus à elle.

— Faites-lui dire tout ce qu'elle sait, l'entendit-elle dire à un Chinois qui se trouvait dans la pièce ; je reviens tout à l'heure.

Lili tenta de bouger. En vain. Elle pouvait tout juste remuer la tête. Elle vit le Chinois s'approcher d'elle, un petit instrument nickelé à la main. Il avait une bonne tête, avec des joues un peu lourdes d'homme bien nourri. Il regarda Lili avec bienveillance.

— Veux-tu dire pourquoi tu suivais Mlle Yang-si ? demanda-t-il gentiment.

Lili secoua la tête.

Le Chinois fit « tss, tss », saisit la pointe du sein gauche de Lili entre ses pinces et serra de toutes ses forces. Un cri inhumain jaillit de la gorge de Lili. Son corps se dressa en arc de cercle et retomba. Le Chinois ne dit rien mais sa pince descendit plus bas. Il fouilla un peu, serra...

Cette fois Lili vomit et faillit s'étrangler dans son cri. Méthodiquement le Chinois continuait son horrible exploration.

Quand la Chinoise revint vingt minutes plus tard, Lili était inanimée. Un filet de bave coulait de sa bouche. Sa poitrine ainsi que l'intérieur de ses cuisses étaient tachés de sang. Un léger tremblement agitait tout son corps.

— Je pense qu'elle a dit tout ce qu'elle savait, dit le Chinois d'un ton servile.

Il résuma l'histoire de Lili. La Chinoise hocha la tête.

— Cela correspond à ce que je sais. Cet homme est très dangereux. Nous devons nous en débarrasser le plus vite possible. Cette fille va encore nous aider pour cela.

Elle s'approcha de Lili et la gifla. La Tahitienne ouvrit les yeux.

— Tu vas mourir, dit tranquillement la Chinoise. Tu as le choix entre une mort facile et un traitement tel qu'après une heure tu supplieras qu'on te tue. Si tu fais ce que je te dis, tu ne souffriras pas.

Lili hocha la tête. Elle était brisée au physique comme au moral. Jamais elle n'aurait pensé qu'on puisse avoir aussi mal. Elle avait été torturée affreusement. Personne, même parmi les professionnels, ne supporte cela sans parler. Mais Lili l'ignorait et elle avait honte. Elle se rendait compte qu'elle avait trahi Malko. Elle n'oserait plus jamais se retrouver devant lui. Alors elle préférait mourir. C'était plus simple. Comme ça, il lui pardonnerait sûrement.

Elle sentait qu'elle allait encore le trahir, mais son corps la trahissait lui aussi. Elle ne pouvait pas supporter l'idée de subir encore le Chinois. En silence elle demanda pardon à Malko.

La Chinoise qui était sortie, revint avec un magnétophone à piles, ultramoderne, un Uher. Elle le posa près de Lili et lui dit :

— Tu vas enregistrer le message que je vais te dicter et après je te laisserai tranquille.

Paralysée par une terreur animale, Lili fit « oui ».

Docilement, elle répéta trois fois de suite le message dicté par la Chinoise. Dans son subconscient, elle se demandait comment personne n'avait entendu ses cris. Elle ignorait qu'elle se trouvait au deuxième sous-sol d'un bâtiment de béton au milieu d'un parc.

La Chinoise repassa le message pour être sûre qu'il avait bien été enregistré. Satisfaite, elle ferma l'appareil et dit :

— C'est bien. Maintenant, tu vas t'endormir. Ne pense plus à rien. Tu ne souffriras pas.

Le Chinois demanda :

— On ne l'interroge plus ?

La Chinoise haussa les épaules.

— À quoi bon ? Je suis sûre qu'elle a tout dit. Inutile de perdre du temps. Il ne reste plus qu'à la faire mourir.

Le Chinois hocha la tête en regardant le ravissant corps nu sans aucun désir. Les seins étaient raidis par la peur et une fine chair de poule durcissait la peau de Lili. De ses yeux dilatés par la peur elle fixait ses bourreaux.

— Allez-y, dit la Chinoise.

L'autre s'inclina et saisit un des tuyaux qui pendait près de la table d'opération. Il se terminait par un embout d'acier taillé en biseau. L'opérateur prit le bras gauche de Lili, chercha la saignée du coude et enfonça le tube d'un coup sec. La Tahitienne poussa un sourd gémissement.

Le Chinois fit le tour de la table et saisit un second tuyau qu'il enfonça dans l'autre bras de la victime.

La jeune femme gémit.

— Vous me faites encore mal...

— Ce n'est rien, dit la Chinoise avec-douceur ; dans un moment vous ne sentirez plus rien.

Le bocal de gauche se teinta de rouge. Le sang de la Tahitienne commença à se déverser goutte à goutte par le tuyau de caoutchouc.

Le bocal de droite était rempli d'un liquide légèrement jaunâtre. Il y avait une étiquette rouge : « Flextone – Liquide à embaumer – Spécial pour femmes et enfants. » La « transfusion » s'effectuait dans les veines de Lili avec un léger picotement, mais sans réelle douleur.

— Il y en a pour un moment, remarqua le Chinois, ce n'est pas la peine de rester là...

Sans mot dire, ils sortirent de la pièce, laissant la lumière allumée. Lili demeura seule, attachée sur la table, les yeux fermés.

Elle se sentait plutôt bien maintenant, comme sur le point de s'endormir après une journée fatigante. Le liquide incolore coulait lentement dans ses veines. Elle essaya de bouger mais les courroies de cuir la retenaient solidement. Puis, elle perdit connaissance. Quand elle revint à elle, le Chinois était là de

nouveau. Il était en train de changer le bocal de gauche, plein d'un beau liquide rouge sombre. Avec les gestes délicats d'un chirurgien, il mit en place un bocal vide qui commença aussitôt à se remplir. Lili regardait sans comprendre qu'il s'agissait de son sang.

Elle éprouvait une sensation de plus en plus bizarre. Des picotements dans tout le corps, et surtout un froid angoissant qui gagnait sa poitrine. Elle ferma les yeux.

En les rouvrant elle croisa le regard froid et indifférent de la Chinoise. Elle voulut parler, mais ne put y parvenir. Elle tourna la tête, et rencontra un visage identique penché sur elle. Mais elle ne sut jamais si elle rêvait ou si c'était la réalité. Une crampe horrible lui serra le cœur comme si on l'avait pris à pleine main et tordu. Elle ouvrit la bouche pour chercher de l'air, tout s'obscurcit et elle sombra dans l'inconscience.

— Elle est morte ? demanda la Chinoise.

— Pas encore.

Le Chinois prit le pouls de la victime.

— Dans une dizaine de minutes seulement. Le liquide n'a pas encore atteint toutes les zones vitales.

Le Chinois hocha la tête.

— Combien faut-il de temps pour terminer le traitement ? Je voudrais que ce soit fini pour demain matin.

— Ça ira.

Il s'approcha d'une table surchargée de scalpels, de ciseaux, de bols, de tubes, d'agrafes, d'instruments divers de chirurgie. Il choisit un long scalpel et une cuvette assez large. Puis il revint vers Lili, d'un geste sûr, lui fit une incision de dix centimètres sur le ventre. Elle eut à peine un tressaillement. Quelques gouttes de sang perlèrent. La Chinoise fronça les sourcils. L'opérateur s'excusa :

— Je dois la vider maintenant, si vous voulez qu'elle soit prête demain matin.

Il ajouta avec un rire embarrassé :

— Une fois qu'elle sera embaumée, personne ne pourra dire si elle l'a été *avant* ou *après* sa mort...

La Chinoise ne répondit pas. Elle sortit de la pièce, suivie d'une autre Chinoise, celle que Lili avait aperçue avant de

perdre conscience. C'était son double exact. Habillées et coiffées de la même façon, elles pouvaient passer aisément l'une pour l'autre. Elles étaient jumelles : Yang-si et Yang-nam.

— C'est ennuyeux d'avoir été obligées de se débarrasser si vite de cette fille, remarqua Yang-si, l'employée de la banque.

— Bien sûr, dit l'autre. Mais cette petite idiote était sur mes talons.

— Celui qui l'employait va la rechercher...

— Rien à craindre de ce côté, dit Yang-nam. Dès demain matin, le corps embaumé sera placé dans un des cercueils en partance pour Hong-Kong que nous laisserons dans le laboratoire. On le montera au dernier moment. D'ici là, nous allons nous occuper de notre adversaire. Il nous a déjà poussés à des imprudences qui pourraient compromettre notre organisation.

Les deux femmes étaient arrivées à une porte blindée qui fermait le couloir. Assis sur un pliant un Chinois montait la garde. Il se leva vivement et salua. De sa blouse blanche dépassait la crosse d'un pistolet de gros calibre. De l'autre côté de la porte il y avait une sentinelle identique.

Les Chinoises montèrent un escalier métallique dont l'entrée donnait sur le rez-de-chaussée du bâtiment. Près de cet escalier il y avait encore un Chinois qui veillait à ce que les visiteurs du cimetière ne s'égarèrent pas dans la zone interdite. À côté, dans un petit bureau, un autre garde était en faction devant un écran de télévision en circuit fermé dont la caméra était placée à la grille.

Dans la salle d'embaumement, le Chinois terminait son travail. Le visage recouvert d'un masque, il recousait avec une grande aiguille courbe l'entaille que Lili portait au ventre. Puis, avec des gestes délicats de chirurgien, il ferma les lèvres de la même façon, et, avec du ciment à paupières, il lui colla les yeux. Dans quelques heures, Lili serait un cadavre très convenablement embaumé. C'était un traitement de luxe qui coûtait près de cinq cents dollars...

Guadaloupe Road était bloquée à toute circulation depuis une demi-heure quand Malko arriva dans sa voiture de police. Hood était déjà là.

— Il n’y a personne dans les bagnoles, annonça-t-il. Ni vivants, ni morts.

Un hélicoptère de la police tournait lentement le long du ravin, éclairant la scène de l’accident de trois phares éblouissants. Les deux carcasses n’étaient qu’à quelques mètres l’une de l’autre.

— On les a balancées volontairement, remarqua Hood. Ça ne fait pas de doute.

Malko était du même avis.

— Chef, dit-il, il faut mettre tout en œuvre pour retrouver une Chinoise qui s’appelle Lili. Si elle est encore vivante, je pense qu’elle en sait long sur ceux qui sont derrière votre épidémie.

Là, Malko s’avançait un peu. Mais il était certain que son raisonnement était bon. Il avait mis le doigt sur un réseau communiste, qui, opérant dans la ville, ne pouvait pas ne pas être mêlé au lavage de cerveau.

Hood cracha son cigare.

— Si c’est vrai, j’irais bien la chercher en enfer. Je vais tenter l’impossible. Je ne peux pas fouiller toutes les maisons de San Francisco mais nous allons interroger tous les gens susceptibles d’avoir vu ces bagnoles ou celles qui les conduisaient.

Malko remercia, sans trop d’illusions. Il craignait qu’avec les moyens légaux classiques on n’arrive pas à grand-chose. Après avoir serré la main de Hood, il rejoignit Chris Jones et Milton Brabeck qui attendaient sur le talus.

— Rentrons à San Francisco, dit-il.

Il s’installa sur le siège arrière de la voiture et n’ouvrit pas la bouche jusqu’à la ville. Une pensée lancinante le tenaillait. Lili Hua devait être morte et c’était à cause de lui. Il n’aurait jamais dû la mêler à son travail, même pour une besogne anodine. Il s’apercevait soudainement de la place qu’avait prise la Tahitienne dans sa vie. Ce n’était pas de l’amour mais une espèce de tendresse amoureuse.

Une rage froide lui serrait l’estomac. Ses adversaires effaçaient méthodiquement toutes les pistes au fur et à mesure qu’il les découvrait. Plongé dans ses pensées moroses, il ne remarqua même pas, le long du freeway, les traces d’un

incendie, et une voiture retournée. Il y avait encore eu une bagarre avec les « communistes ».

En arrivant au Mark Hopkins, Malko savait ce qu'il allait faire. Il eut un sourire froid.

— Je vous propose une petite promenade à Los Angeles demain matin pour rendre visite à un de mes vieux amis, le major Fu-Chaw. J'ai l'impression qu'il en sait beaucoup plus sur cette histoire que sa modestie naturelle ne le lui fait reconnaître...

— Et on pourra s'en occuper un peu, de ce Fu-Truc... demanda Jones...

— Ça n'est pas impossible. Mais avec une grande délicatesse. Je le soupçonne de savoir beaucoup de choses...

— Ça, pour la délicatesse ! se récrièrent les gorilles, sinistres.

Eux aussi avaient un sacré poids sur l'estomac. Ils s'étaient fait avoir comme des enfants, par une femme encore. Ils avaient hâte de pouvoir se servir de leurs pistolets qui rouillaient dans leurs étuis depuis le début de l'affaire.

Les trois hommes allèrent se coucher. Le premier avion pour Los Angeles partait à 7h35, par Western Airlines.

Malko se retourna près d'une heure avant de pouvoir s'endormir. Il pensait à Lili Hua. Même si on lui avait retiré sa mission, il aurait continué tout seul.

CHAPITRE IX

Malko marchait de long en large dans sa chambre, ivre de rage. Ses yeux d'or avaient viré au vert. Muets, Chris et Milton l'observaient ne sachant comment le calmer.

Leur visite à Los Angeles n'avait rien donné. Ils avaient été reçus par une grosse Chinoise qui leur avait expliqué en mauvais anglais que Fu-Chaw était en voyage d'affaires. Elle ne savait ni où il était, ni quand il reviendrait. Malko avait été ensuite à la villa de Fu-Chaw, à Hollywood. Tout était fermé. Des voisins avaient dit qu'ils avaient vu le Chinois partir la veille en voiture.

Pour plus de sûreté, Malko avait fait téléphoner par le correspondant local du State Department au Chinois. Même réponse.

Dépités, les trois hommes avaient repris le premier avion pour San Francisco. Aucun message de Hood à l'hôtel.

À tout hasard, Malko prit le *San Francisco Chronicle* offert par le Mark Hopkins et le parcourut. Mais tout ce qu'il trouva se rapportant à son affaire était un court entrefilet en page 17 : la veille il y avait encore eu des émeutes communistes dans plusieurs petites localités près d'Oakland, de l'autre côté de la baie. Cela devenait tellement courant que les journaux n'en faisaient même plus leurs manchettes.

Malko referma le journal et s'accouda à la fenêtre. L'île d'Alcatraz se détachait dans le soleil. Le long serpent de Bay Bridge se déroulait jusqu'à Oakland. Quelque part dans ce paysage merveilleux se trouvait la clef du mystère.

Mais il était trop homme d'action pour rester longtemps inactif.

— Allons-y, dit-il aux gorilles.

Ils allaient rendre visite au grand-père de Lili Hua. Ce n'était pas une partie de plaisir. Il allait lui annoncer que sa petite fille avait disparu et qu'elle était probablement morte.

Malko en était malade à l'avance. Il avait l'intention également de lui demander de traduire le mystérieux document codé sur lequel tout le monde s'était cassé les dents et qui semblait avoir tant d'importance pour ses mystérieux adversaires. Il y avait une chance sur un million, mais au point où ils en étaient...

Les gorilles louchaient sur le discret monogramme brodé sur la chemise de Malko. C'était une des petites choses qui lui donnait un infini prestige. Malko enfila sa veste et se donna un coup de peigne. A quarante ans, ses cheveux blonds ne s'éclaircissaient pas.

Les gorilles le précédèrent dans le couloir. L'ascenseur arriva immédiatement. Chris et Milton s'effacèrent pour laisser passer Malko. Ils avaient les épaules larges et les idées étroites mais de l'éducation.

— Lobby, annonça Malko.

La préposée, en jupe rouge et socquettes blanches, approuva de la tête. Elle tournait le dos, le nez dans ses boutons. Malko remarqua qu'elle était plus grande que les Chinois de type habituel et qu'elle avait de jolies jambes.

L'ascenseur ne s'arrêta nulle part. Puis il ralentit et la porte s'ouvrit. Ils étaient dans le garage, au sous-sol. Malko n'eut pas le temps de faire remarquer son erreur à la liftière.

Les gorilles ouvrirent des yeux comme des soucoupes en voyant la créature de rêve qui se tenait dans l'embrasure de la porte : une grande Chinoise, moulée dans une combinaison blanche de coureur automobile, les cheveux roulés en chignon sur le haut du crâne.

Un léger sourire aux lèvres, elle s'avança vers Chris Jones paralysé d'admiration et lui balança ses doigts réunis en pointe dans le foie.

Chris émit un bruit bizarre et un jet de salive jaillit de sa bouche. Il tenta de saisir son pistolet, et ne put parer une seconde manchette à la gorge qui le cueillit juste sur la carotide. Il glissa, assommé.

Malko reconnut la Chinoise au moment où elle frappa Jones : c'était celle de la banque.

Mais il n'eut pas le temps de dire un mot. La liftière s'était retournée. Elle avait exactement le même visage que l'autre

Chinoise. Malko hésita une seconde, se demandant s'il rêvait. Mais déjà, la nouvelle venue le saisissait par le poignet droit et tirait violemment. Il fut littéralement catapulté hors de la cabine et se retrouva tenu par une solide clef au bras. Au lieu de lutter, il se laissa tomber sur le sol en ciment, entraînant la Chinoise, et roula sur le côté.

D'un bond, il fut debout, pistolet au poing.

Il n'eut même pas le temps d'appuyer sur la détente. Trois Chinois, de taille normale ceux-là, surgirent de derrière une voiture. Le visage aplati et sans expression, ils se ruèrent sur Malko.

À la volée, il cueillit le premier d'un terrible revers de la main armée du pistolet. Atteint à la tempe, le Chinois s'effondra. Mais les deux autres plongèrent sur Malko. L'un lui fit une clef au cou et commença à l'étrangler. L'autre lui saisit le poignet et tenta de le désarmer. Secouant furieusement ses deux adversaires, Malko oscillait entre les voitures.

Brabeck avait réagi avec une seconde de retard, paralysé par la ravissante apparition.

Celle-ci le cueillit d'une terrible manchette à la tempe qui l'envoya contre la paroi métallique. Le malheureux gorille crut qu'il recevait l'Empire State Building sur la tête. A moitié groggy, il repartit à l'assaut, les mains en avant. Il n'avait pas les délicatesses de Malko. Saisissant le cou de la Chinoise, il enfonça ses doigts dans la chair délicate, avec un « han » de bûcheron.

La Chinoise eut un cri étranglé et tenta de défaire la prise. Profitant de son désarroi, Milton vola au secours de Malko. Il arriva juste à temps pour arracher de son cou le Chinois en train de l'étrangler.

Mais le second lui porta une violente manchette à la nuque. Il tituba.

— Jones, hurla-t-il.

Chris Jones n'entendait rien ; groggy, il était encore assis par terre, au fond de la cabine. Il tira quand même son pistolet et le brandit, sans force.

Malko, débarrassé de ses adversaires mâles, se trouva nez à nez avec la Chinoise en blanc. Il leva son arme. Dans la seconde

suivante, son pistolet volait à l'autre bout du garage, propulsé par le pied de la Chinoise. Immédiatement, elle fut sur lui, mais déséquilibrée elle offrit son cou et sa nuque à son adversaire. D'une manchette, Malko pouvait l'assommer. Il hésita une fraction de seconde. C'était idiot et hors de raison. Mais on ne se refait pas. Il frappa trop tard. La Chinoise pivota et Malko reçut un coup de pied de cheval dans l'estomac. Ce n'était que la douce main qu'il avait baisée huit jours plus tôt... Plié en deux, il ne vit pas venir la manchette à la nuque qui l'étourdit. La Chinoise le chargea sur son épaule, d'une torsion de reins, et partit vers la sortie du garage.

Empêtré avec les deux Chinois, Milton vit la scène. D'un effort désespéré, il cogna l'un d'eux contre la portière d'une Buick et donna un terrible coup de tête à celui qui s'accrochait à son bras droit.

Rapidement il sortit son 357 Magnum et visa la Chinoise qui s'enfuyait avec Malko. Mais c'était trop risqué. Il pouvait toucher Malko.

Le Chinois assommé par Malko se relevait et fonçait sur Milton. Le gorille tira deux fois. Les détonations se répercutèrent de façon effroyable dans le garage. Le Chinois fit un bon de clown en arrière, cloué au mur de ciment par les balles de 45.

Mais les deux autres attaquaient... dans un moulinet de manchettes et de coups de pied. Brabeck plia sous une rafale de manchettes au foie. Le gros colt vola. Sonné, le gorille résista à peine quand l'un des Chinois lui tint les deux poignets et se laissa aller en arrière, puis posant un pied sur l'estomac du gorille, il tira de toutes ses forces.

Milton traversa une partie du garage à basse altitude et termina sa course sur le capot d'une Lincoln Continental blanche où il imprima le poids de ses 90 kilos.

Les deux Chinois couraient déjà à travers le garage précédés par la Chinoise en costume de liftière.

Le portier, ahuri, les laissa passer. Pourtant, les liftières sortaient rarement de l'hôtel, en uniforme et en courant. Tous les trois disparurent dans California Street. Une Oldsmobile noire bloquait l'entrée du garage du Mark Hopkins. La Chinoise,

venue avec cette voiture, fonça jusqu'à une seconde Oldsmobile garée en double file, juste devant. La seconde Chinoise, en combinaison blanche était déjà au volant. Malko était à l'avant, sur le plancher, assommé.

Au même instant, Milton Brabeck se laissait glisser du capot de la Lincoln.

Quand il passa devant le portier, son énorme colt nickelé au poing, du sang plein le visage, l'employé se dit que, décidément, des choses étranges arrivaient dans son garage.

L'Oldsmobile déboîtait déjà. Le gorille reconnut la silhouette blanche au volant. Brabeck leva son arme, s'appuyant contre son bras gauche replié. Mais une camionnette vint se mettre derrière l'Oldsmobile. Il baissa son colt. Le temps qu'il déplace la voiture bloquant l'entrée du garage, ce serait trop tard.

Il hésitait lorsqu'un coupé Cadillac crème s'arrêta devant le garage et klaxonna impérieusement. Au volant se trouvait un gros homme en smoking, accompagné d'une femme encore jolie avec un énorme chignon et une robe du soir décolletée jusqu'au nombril.

Une lueur jaillit dans l'œil du gorille.

D'une secousse il ouvrit la porte de la Cadillac, côté conducteur. Croyant qu'il s'agissait d'un employé du garage, le gros homme esquissa un sourire.

— Tirez-vous, fit sobrement Milton Brabeck.

Joignant le geste à la parole, il empoigna l'homme par le bras et tira d'un coup sec. Le malheureux bascula sur la chaussée, pendant que Milton se glissait au volant.

— Bonjour madame, dit-il poliment.

— Assassin ! voleur ! cria la femme. Sortez de cette voiture.

Le gros homme se relevait. Violet de rage il empoigna la portière à deux mains au moment où Milton démarrait. Celui-ci lui donna une tape légère avec le bout du canon de son pistolet.

— Pas le temps de discuter.

La Cadillac bondit, sous la puissance de ses 385 chevaux. Tout s'était passé en dix secondes. L'Oldsmobile était encore en bas de California, bloquée au feu rouge de Market Street.

Milton passa le dos d'âne du croisement avec Kearny Street à 70 milles, évitant de justesse un tramway. La Cadillac décolla de vingt centimètres et le chignon de la voisine de Milton s'écrasa contre le toit. Elle hurla :

— Arrêtez immédiatement. Je vous ferai passer à la chambre à gaz.

— Hum-hum, fit Milton, occupé à doubler un tramway.

L'Oldsmobile noire venait de tourner à droite dans Market Street. La dame baissa la glace électrique et hurla aux passants :

— C'est un enlèvement, la police, appelez la police.

Milton fronça les sourcils, et dit :

— Ne faites pas de complications, madame. Je ne veux pas vous enlever. D'ailleurs qu'est-ce qui voudra d'une bonne femme décorée comme un arbre de Noël ? Vous descendez à la prochaine.

Il essuya le sang qui coulait sur son visage et stoppa brutalement. Sa voisine donna du nez dans le pare-brise, Milton se pencha, ouvrit la portière droite, poussa la femme et redémarra.

Dans son rétroviseur, il la vit entourée de passants compatissants. Elle allait pouvoir en raconter à ses amies...

L'Oldsmobile noire était à 300 mètres devant lui. Il fut tenté de la rattraper puis se dit qu'elle le conduirait peut-être à quelque chose d'intéressant. S.A.S. n'était pas en danger puisqu'on ne l'avait pas tué tout de suite.

Il aurait donné cher pour que Jones soit avec lui. Mais Jones, à cette minute précise enfonçait le canon de son 38 Spécial police dans le ventre du directeur du Mark Hopkins en glapissant :

— Qu'est-ce que c'est que ce palace de merde où on vous attaque dans l'ascenseur ? Je devrais vous flinguer tout de suite...

— En vingt ans, commença dignement le directeur, je...

Le hall de l'hôtel était en effervescence depuis qu'un membre de la Convention des « Amis de l'Amérique latine » avait appelé l'ascenseur n°4. Jones, assis au fond, s'était levé lentement et avait jailli de la cabine l'œil mauvais et l'arme au poing.

On découvrit ensuite, dans un placard du troisième, la liftière manillaise qui aurait dû être de service, proprement étranglée avec une corde à linge. Elle était déjà toute bleue.

Une voiture de police, appelée par le directeur, débarqua deux flics blasés. Jones rentra son pistolet et sortit sa carte du Service Secret. C'était une excellente carte de visite. En principe, le Service Secret ne s'occupe que de la protection du président des États-Unis et des faux monnayeurs. Là encore, la C.I.A. avait obtenu que certains de ses hommes bénéficient de cette couverture sur le territoire des U.S.A. Officieusement, bien entendu. Ça évitait des incidents fâcheux. Il expliquait aux flics ce qui venait de se passer lorsque surgit le gros homme à la Cadillac blanche, de plus en plus violet. Il fonça sur les flics :

— On a volé ma voiture et enlevé ma femme, dit-il tragiquement. Je suis un ami du gouverneur et...

Chris Jones dressa l'oreille.

— Qui ça ?

Le gros raconta la scène avec des hoquets d'indignation. Il frisa l'apoplexie quand le visage de Jones se fendit d'un large sourire pour dire :

— C'est ce bon vieux Milton. J'étais sûr qu'il se laisserait pas baiser. Quel est le numéro de votre tire, monsieur ?

Trop suffoqué pour protester, le gros homme fit :

— Cadillac crème, 947 JBF.

Chris Jones remercia et fila vers la voiture de police. Il communiqua le numéro de la Cadillac et demanda qu'on la retrouve discrètement. Puis, il monta dans sa chambre. Il se sentait encore tout groggy et Milton allait sûrement donner de ses nouvelles.

CHAPITRE X

L'Oldsmobile noire filait à 65 milles sur le Bayshore Freeway. Cent mètres derrière, Milton Brabeck essayait d'avoir l'air d'un milliardaire en vacances, dans sa Cadillac toute neuve.

Il y avait beaucoup de circulation et les Chinoises devaient se croire en sécurité. Ils dépassèrent l'aéroport. Milton vit à temps clignoter les gros feux rouges de l'Oldsmobile. Elle tournait à droite.

Il freina et s'engagea à son tour dans Milbrae Avenue. C'était plus délicat car la Cadillac crème se voyait de loin.

Milbrae Avenue se terminait à la mer. La voiture noire tourna à droite dans Bayshore Highway, parallèle à la baie. Un panneau vert indiquait qu'on quittait les limites de San Francisco. Il n'y avait plus que des terrains vagues ou des hangars à bateaux.

Heureusement, l'Oldsmobile s'engagea dans un chemin de terre menant à un groupe de hangars au bord de l'eau. Milton passa devant le chemin, guignant du coin de l'œil. Le chemin était un cul-de-sac. Mais impossible de suivre. Le terrain était plat comme une nourrice sèche. Milton continua sur Bayshore Highway qui rejoignait l'autoroute un peu plus loin. Au croisement, il y avait une cabine téléphonique. Le gorille stoppa, fouilla fiévreusement ses poches et trouva une dîme. Dieu était avec lui.

Si Chris n'était pas complètement abruti par les coups reçus, il serait dans sa chambre, près du téléphone, en train d'aiguiser sa rapière.

La sonnerie n'eut pas le temps de sonner deux fois.

— Nom de Dieu, fit Chris, où es-tu ? On arrive.

— Qui ça « on » ?

Chris ricana, satisfait :

— Ben, une douzaine de voitures de patrouille, peut être bien quelques motards et un petit camion de gardes nationaux avec une poignée de mitrailleuses.

— T'as pas un porte-avions, aussi ? fit Milton, glacial. Tu sais pas que la guerre est finie. Si tu viens avec tout ça, S.A.S. sera bousillé avant qu'on ait levé le petit doigt. Non, viens, mais toi, tout seul.

Il expliqua la situation. Trois minutes plus tard, Jones roulait comme un fou sur le Bayshore Freeway. Il trouva facilement la Cadillac. Les deux gorilles tinrent un conseil de guerre, près de la voiture.

— Prenons un bateau et arrivons par la mer, suggéra Jones. Et dépêchons-nous.

L'Oldsmobile était là depuis près de vingt minutes déjà.

Des bateaux, ils en trouvèrent un mille plus loin dans le petit port de Burlingame. Jones avisa un dinghy avec un petit moteur auxiliaire et des avirons.

Personne ne les vit sauter dedans et partir discrètement à la rame. C'était le jour des emprunts. Mais le standing baissait.

Heureusement, l'eau de la baie était calme bien que nauséabonde. Dès qu'ils furent sortis du port ils mirent le moteur.

Suivant la côte, ils se rapprochaient de l'entrepôt. À deux cents mètres, ils découvrirent une sorte d'appontement en bois sur pilotis, s'avancant dans l'eau. S'ils parvenaient jusque-là, ils aborderaient discrètement en se glissant dessous.

Jones stoppa le moteur.

— Aux galères, fit-il.

Chacun avec un aviron, allongés dans le bateau, ils entreprirent de se rapprocher. De loin, on aurait dit une barque dérivant.

* * *

En ouvrant les yeux, Malko sentit le contact d'un objet froid sur sa nuque. Il mit quelques secondes à réaliser qu'il était tassé en boule sur le plancher d'une voiture, à l'avant. Une voix qu'il connaissait bien lui dit :

— Si vous cherchez à vous relever, je vous loge une balle dans la nuque.

Il n'y avait rien à répondre à ça. Couché en chien de fusil, Malko eut un regard pour les très jolies jambes qui l'encadraient.

— Si je vous promets de ne rien tenter, puis-je prendre une position plus confortable ? demanda-t-il.

— Non.

La pression du canon se fit plus forte sur sa nuque pour accompagner l'injonction. Il n'insista pas. Il se demandait pourquoi on l'avait enlevé. C'était si simple de le tuer sur place.

La voiture roulait singulièrement, ce devait être une autoroute.

Au même instant, un vrombissement couvrit le bruit du moteur. Un jet passait à basse altitude au-dessus d'eux. Ils étaient donc tout près de l'aéroport, au sud de la ville.

Malko fut cahoté dans plusieurs virages, pistolet collé à sa nuque. Puis il fut secoué quelques minutes et la voiture stoppa. Presque aussitôt le pistolet quitta sa nuque et la voix ordonna :

— Sortez.

Il se déplia à grand-peine. Son estomac lui faisait un mal affreux et il titubait. Il s'appuya à la voiture et regarda autour de lui.

L'Oldsmobile était arrêtée dans une cour fermée par une clôture de bois. Au fond il y avait un entrepôt et on sentait l'odeur de la mer. Une autre voiture était rangée un peu plus loin.

A deux mètres de lui la Chinoise de Sausalito braquait sur lui le canon mince d'un pistolet de marque inconnue, au chien relevé. Elle avait toujours sa combinaison blanche qui la moulait étroitement.

La seconde Chinoise apparut, toujours vêtue de sa tenue rouge de liftière qui n'arrivait pas à l'enlaidir. Malko regarda les deux jeunes femmes.

C'était vraiment les jumelles les plus diaboliques qu'il ait jamais rencontrées.

Il n'eut pas le loisir de réfléchir longtemps. Trois petits Chinois l'entouraient. En un tour de main, il fut ligoté comme

un saucisson et ils l'entraînèrent à l'intérieur du hangar. Les Chinoises suivaient.

Deux ampoules nues éclairaient l'entrepôt. Un peu partout, il y avait des caisses et des barils. Deux ouvertures grillagées laissaient pénétrer l'air de la mer.

Un des Jaunes fit un croc-en-jambe à Malko qui tomba sur le côté et se meurtrit sur le plancher de bois. Sans façon, le Chinois s'assit sur lui.

Les deux jumelles avaient disparu. Malko en se tortillant remarqua qu'une cloison intérieure à mi-hauteur divisait la pièce. Il y eut un bruit de grattements et soudain, une des Chinoises réapparut, remorquant une sorte de cage, ayant vaguement la forme d'un corps humain, mais avec plusieurs séparations intérieures dans le sens de la largeur.

Elle déposa la cage près de Malko, au moment où sa sœur jumelle apportait une seconde cage, beaucoup plus petite, recouverte d'un voile noir.

Ce cérémonial ne disait rien qui vaille à Malko. Il tenta de bouger, mais le Chinois assis sur lui le piqua légèrement avec la pointe d'un poignard. Soudain, le poids quitta Malko. D'un bond, le petit Chinois s'était levé.

Malko, toujours allongé, vit venir vers lui une silhouette qu'il connaissait bien : le corps replet et la chevelure de neige du major Fu-Chaw. Celui-ci s'arrêta près de Malko, un léger sourire aux lèvres.

— Quel dommage que notre ami l'amiral Mills ne soit pas témoin de cette rencontre, dit-il sarcastiquement. Je dirige le plus important réseau d'espionnage sur le sol américain. Et le réseau se trouve ici, au nez et à la barbe de la X^e armée, du F.B.I. et de sa C.I.A... dont je fais partie. De plus, votre intuition ne vous a pas trompé. Nous avons mis au point une méthode de subversion sans parade. Dans quelques mois, nous contrôlerons cette région par personne interposée. En dépit de vos efforts louables.

Les deux Chinoises se tenaient, immobiles et silencieuses, derrière lui. La liftière avait changé sa tenue rouge pour une combinaison semblable à l'autre. Elles portaient de longs pistolets dans des étuis accrochés à la cuisse.

Malko en eut par-dessus la tête de cette comédie.

— Tuez-moi donc au lieu de faire votre numéro, dit-il.

Fu-Chaw secoua la tête.

— Nous avons le temps, S.A.S. Nous avons décidé de vous tuer mais j'ai pensé plus prudent de connaître ce que vous savez de nos réalisations. Il faut que je vous interroge. Comme je ne mésestime ni votre courage, ni votre capacité professionnelle, je vais être obligé de vous pousser dans vos derniers retranchements, afin de m'assurer que vous dites bien la vérité. Ce sera pénible, mais je le fais sans haine...

— Regardez...

Le major écarta le voile qui recouvrait la cage la plus petite.

Le museau pointu et gris d'un énorme rat se colla aux barreaux. Malko eut une grimace de dégoût. Depuis son aventure mexicaine⁷, il avait une horreur panique de ces rongeurs.

— Ce sont des rats de Hong-Kong, continua Fu-Chaw. Ils n'ont rien mangé depuis trois jours et ils ont vraiment très faim...

Tout en parlant, il avait retiré le voile noir. La cage contenait cinq rats de la taille d'un petit chat.

Sur un signe du major, les trois Chinois prirent Malko à bras-le-corps. L'un d'eux ouvrit la grande cage et les deux autres y jetèrent Malko.

Il se trouva dans la cage refermée, le corps divisé en six zones, chacune délimitée par une barrière grillagée transversale. Il commençait à comprendre le supplice auquel on allait le soumettre.

Fu-Chaw confirma ses craintes.

— Un de mes aides va introduire ces animaux dans le dernier compartiment, celui de vos pieds... Ensuite, on ouvrira chaque barrière, l'une après l'autre, jusqu'à celle livrant votre visage.

« À chaque barrière, je vous poserai la question qui m'intéresse, toujours la même, d'ailleurs. Lorsque vous aurez répondu six fois, je serai sûr que vous ne mentez, pas... »

⁷Voir Opération Apocalypse, Plon.

Malko ne répondit pas. Il n'arrivait pas à croire qu'il se trouvait en Amérique, dans une des plus belles villes du pays, à quelques milles de la police, de l'armée... cela semblait impossible...

— Cette épreuve, continua Fu-Chaw, est très ancienne. Nos contrôleurs d'impôts s'en servaient pour dépister les fraudeurs. En Chine on appelle cela les « Six Barrières de la Joyeuse Sagesse ». Comme je suis un peu pressé, c'est la méthode la plus sûre avec un professionnel comme vous. La première se nomme la Barrière du Joyeux Espoir. Les rats n'entameront que vos pieds... La seconde est la Barrière du Double Enjoué ; elle est à peine plus pénible. Seuls les caractères trempés comme le vôtre peuvent affronter sans peur la troisième, la Barrière de l'Extase Vraie. La quatrième Barrière, celle du Doux Souci, n'est qu'une plaisanterie ensuite. Peu de gens résistent à la cinquième Barrière, celles des Doux Désirs. Enfin, la sixième, ou Barrière Céleste, vous fait pénétrer dans la joie de la Complète Compréhension...

« Ensuite, votre corps un peu entamé partira dans un cercueil de bois de santal pour un paisible cimetière de la région de Canton... »

Malko n'écoutait plus ce mélange de folklore et d'horreur. Il se demandait comment il pourrait avaler sa langue. C'était l'ultime moyen d'échapper à la torture. Un truc qu'on apprenait à l'école très spéciale de Fort-Worth. Malheureusement, avant, il fallait sectionner le « frein », le ligament qui retient la langue au palais. Et pour cela, détacher ses mains, pour arracher le ligament avec ses doigts, faute de couteau.

Au même instant, un contact velouté frôla la plante de son pied gauche. Les rats venaient de franchir la première Barrière.

Ce fut plus fort que lui. Son hurlement fit même sursauter les jumelles. De toutes ses forces, il tenta de se recroqueviller...

L'écho de son cri n'était pas éteint que le plancher se souleva comme soufflé par une explosion aux deux extrémités de la pièce. Les planches pourries volèrent en éclats et à gauche apparut le torse de Chris Jones, couvert d'algues comme Neptune.

Les deux gorilles n'avaient qu'un mérite restreint à cette sortie spectaculaire. À certains endroits, le bois du plancher était tellement entamé par le sel et l'humidité qu'on passait le doigt au travers. A plus forte raison, une tête carrée et de solides épaules...

Milton Brabeck réussit moins bien sa sortie. Une planche vermoulue et verdâtre resta accrochée à ses cheveux. Mais ses deux mains étaient libres. Dans la gauche, il avait le 357 Magnum et dans la droite, un Smith et Wesson 45. Les deux crachèrent en même temps. Par malchance pour Fu-Chaw, il se trouvait dans la trajectoire.

Sous le choc des balles de 45, le visage éclata. Foudroyé, l'homme tomba en arrière.

Les deux colts de Chris Jones crachaient aussi vite qu'ils le pouvaient. Les trois Chinois tombèrent avec des bonds désordonnés. L'un d'eux fit trois mètres, portant son œil dans sa main droite jusqu'à ce qu'une balle de Jones lui fasse sauter la moitié du crâne.

Les deux Chinoises s'étaient jetées à terre. Elles aussi savaient tirer. Les deux ampoules volèrent en éclat en même temps que la tête du troisième Chinois. Milton Brabeck plongea au moment où une grêle de balles réduisaient en allumettes la planche accrochée à ses cheveux.

Une âcre odeur de cordite avait envahi la pièce. Malko en oubliait les rats. D'une détente désespérée, il réussit à faire basculer la cage, au moment où une volée de balles s'enfonçaient à l'endroit où il se trouvait une seconde plus tôt.

La porte claqua, accompagnée d'une nouvelle rafale ; Jones avait eu le temps de recharger. Il y eut un bruit de moteur ; puis le gorille jaillit de son trou. Mais il s'aplatit devant la porte. Une balle venait de faire sauter une esquille à un centimètre de son front.

— Vite, cria Malko. Les rats.

Brabeck éclaira la cage avec une torche et poussa un juron. De la main droite, il réussit à ouvrir la cage, tirant Malko dehors. Les rats s'échappèrent en couinant. Brabeck vida son barillet dans le tas.

— Il était temps ! fit-il. Heureusement que vous avez crié. Nous, on savait pas ce qui se passait...

Malko se massait les poignets. Jones lui raconta comment ils étaient arrivés jusque-là. Installés sous les pilotis, ils avaient découvert que les planches pourries céderaient facilement.

— Si on s'était gourrés, conclut Jones, on s'assommait et vous étiez mort. Sale truc, non ?

Rapidement, Jones fit le tour des Chinois, donnant à chacun un coup de pied. Un seul bougea légèrement et reçut aussitôt une balle de 45 dans la tête.

— Celui-là, remarqua Jones, il a tellement de plomb dans la cervelle qu'il ira loin...

Malko s'était agenouillé près du cadavre de Fu-Chaw.

Haché par la rafale de Jones, le visage n'était plus qu'une bouillie sanglante.

— Voilà l'homme de confiance de la C.I.A. soupira-t-il. Le chef du Service Secret communiste chinois...

Il se releva et toussa, pris à la gorge par l'odeur de la cordite. Il comprenait pourquoi Jack Links était mort. Il était certain d'être sur la piste des « laveurs de cerveau », Fu-Chaw le lui avait avoué lui-même. Mais il ignorait encore tout de leurs procédés.

Il inspecta les poches du major Fu-Chaw pour récupérer l'enveloppe qu'on lui avait prise en le fouillant.

— Allons voir le grand-père de Lili Hua, dit Malko. S'il est aussi savant que sa petite-fille l'a dit, il pourra peut-être nous aider.

— Encore un Chinois, fit Jones.

Laissant là les cadavres du Fu-Chaw et des trois hommes, ils repartirent dans la Ford de Chris Jones. Milton eut un regard nostalgique pour le cabriolet Cadillac, abandonné lui aussi.

Ils mirent près d'une heure pour rentrer en ville. Tous les banlieusards venaient au spectacle et le freeway n'était qu'un long serpent lumineux. Malko retrouva avec un petit serrement de cœur Telegraph Place avec ses maisons tranquilles.

— Attendez-moi, ordonna-t-il aux gorilles. Ce n'est pas la peine d'affoler ce vieillard.

Il était huit heures.

Malko monta l'escalier lentement et sonna à la porte. Il y eut un bruit de verrous et Malko se trouva en face du grand-père de Lili Hua.

C'était un charmant petit vieux tout jaune et ridé, avec une barbiche blanche et des yeux malins qui dévisageaient Malko avec curiosité.

— Je suis un ami de Lili, dit celui-ci.

Le Chinois inclina la tête et dit dans un anglais rocailleux :

— Mon nom est Shu. Je suis grandement content de vous voir. J'étais inquiet pour Lili. Savez-vous où elle se trouve ?

Malko était venu sans plan précis. Il hésita une seconde. Le vieillard lui paraissait trop malin pour qu'on puisse lui raconter n'importe quelle baliverne. D'autre part, il était difficile de lui dire la vérité.

Il choisit un moyen terme.

— Puis-je entrer ? demanda-t-il. J'ai une assez longue histoire à vous raconter.

Le Chinois s'effaça poliment et précéda Malko dans une chambre-bureau à l'odeur proprement infecte. M. Shu s'assit dans un vieux fauteuil et Malko sur le lit.

— Je suis détective privé, commença Malko. Et j'ai demandé à votre petite-fille de m'aider pour un travail assez délicat. C'est pour cela qu'elle n'est pas rentrée.

M. Shu hocha la tête.

— Elle m'a en effet parlé de vous. Vous deviez venir me voir.

— Exact, dit Malko. Je suis en possession d'un document rédigé en chinois que personne n'a pu déchiffrer. Il s'agit certainement d'un code. Or, Lili m'a dit que vous étiez extrêmement cultivé et que vous pourriez peut-être percer le secret de ce document. Le voici.

Il ouvrit l'enveloppe et tendit le papier au Chinois. Celui-ci regarda longuement le document puis le posa sur la table, le visage impassible.

— Il n'est pas impossible que je puisse trouver le sens de ce document, susurra-t-il, mais cela va demander de longues et coûteuses recherches. Certes, je parle la langue mandarine parfaitement, mais ce texte ne demande pas une simple traduction...

Malko connaissait assez bien la nature humaine.

— Monsieur Shu, articula-t-il avec netteté, lorsque vous me remettrez la traduction de ce texte, je vous donnerai cinq mille dollars, en un chèque certifié sur la Bank of America. Mais je suis très pressé. Il me faut ce travail dans quarante-huit heures.

Le Chinois se tortilla sur son fauteuil.

— Je vais essayer, dit-il. Revenez après-demain. J'espère que vous me donnerez de bonnes nouvelles de Lili. Sa mère me l'a confiée...

Il se leva, signifiant que l'entretien était terminé. Malko hésitait. S'il ne lui disait pas la vérité, l'autre était en danger de mort sans le savoir. Mais s'il lui avouait que ce maudit grimoire laissait derrière lui une traînée de cadavres, il y avait beaucoup de chance pour que M. Shu renonce aux 5.000 dollars...

Finalement, Malko se tut, prit congé du Chinois et rejoignit les gorilles.

— Il ne faut pas qu'on nous tue celui-là, dit-il, il va peut-être résoudre notre problème. Je vais demander à Richard Hood une protection discrète. En attendant, restez dans la voiture en bas.

Il partit à pied et trouva un taxi un peu plus loin.

CHAPITRE XI

Dans le bureau tranquille de la « Californian Trust Investment » Malko faisait son rapport à l'amiral Mills, grâce à son téléphone « codeur-décodeur ».

Il conclut :

— La seule chose certaine est qu'il se trouve un important réseau d'espionnage chinois communiste à San Francisco. Nous en avons détruit certains éléments mais les chefs sont toujours en liberté et j'ignore où ils se cachent et surtout quelle est leur activité. Je sais maintenant, par Fu-Chaw lui-même que le « lavage de cerveaux » collectif qui nous donne tant de soucis a un rapport direct avec cette organisation, mais lequel ?

« Fu-Chaw est mort, le teinturier est mort, les jumelles ont disparu, et nous ne savons toujours pas ce que nous cherchons... »

L'amiral Mills grogna. Depuis longtemps la C.I.A. s'était aperçue que les Asiatiques utilisaient parfois de jolies femmes pour des rôles plus importants que la simple séduction. Souvent ces beautés étaient même plus fanatiques que les hommes.

— Faites ce que vous voulez, mais réussissez, dit l'amiral. J'ai des comptes rendus de plus en plus pessimistes sur ce lavage de cerveaux.

— Il y a un million d'habitants à San Francisco, fit respectueusement remarquer Malko. Et je cherche seulement deux Chinoises qui ne doivent prendre aucun risque.

L'amiral se racla la gorge.

— Je vais faire diffuser un avis de recherche pour le F.B.I. On ne sait jamais.

— Il faudrait vider Chinatown maison par maison, remarqua Malko, et encore. Les Jaunes, ce n'est pas ce qui manque dans cette région.

Il raccrocha. Il n'avait pas parlé à l'amiral de son souci numéro un qui était de retrouver Lili Hua. En dépit de son

silence et de la férocité de leurs adversaires, il conservait un très faible espoir. Car elle ne devait pas les intéresser. En tous cas, elle savait quelque chose, sinon elle aurait reparu. Sa tendresse lui manquait, et aussi, un peu, l'admiration aveugle qu'elle lui avait vouée. Et il se sentait coupable.

Ils retournèrent à l'hôtel. Il y avait un message de Richard Hood. Malko rappela immédiatement.

— J'ai peut-être quelque chose d'intéressant, dit le chef de la police. Nous avons interrogé toutes les stations d'essence à propos des deux bagnoles. Or, le type d'une station Chevron, à South San Francisco se souvient d'avoir vu la Ford crème avec une Chinoise à l'intérieur. Elle s'est arrêtée pour téléphoner et elle est repartie aussitôt. Les heures correspondent...

Malko nota l'adresse. Son cœur battait plus vite. Ainsi, Lili avait tenté de le joindre. Pour une raison inconnue elle n'y était pas arrivée. Or, l'endroit d'où elle avait téléphoné se situait exactement entre sa rencontre sur le freeway avec la voiture de patrouille et Guadalupe Road où on avait retrouvé la voiture abandonnée...

Il raccrocha, expliqua la situation aux gorilles et les trois hommes filèrent sur South San Francisco.

La voiture entra si vite dans la station Chevron et Jones en descendit si brutalement que le pompiste mit les deux mains sur sa sacoche. Rassuré, il répéta le peu qu'il savait, avec une description précise de Lili, et la direction sur laquelle elle était partie. Il ne savait rien d'autre.

Malko le remercia. La Ford repartit tout doucement, dans la direction indiquée. Pendant une heure, ils tournèrent dans les rues tranquilles de South San Francisco, sans trouver le moindre indice. C'était un faubourg sans histoires. Et pourtant, Lili Hua s'y était volatilisée. Deux fois, ils étaient passés devant une grande grille sur laquelle était écrit en lettres d'or : « Jardin des Multiples Félicités. » De chaque côté, des inscriptions en caractères chinois devaient répéter le nom.

Découragés, ils revinrent à la station d'essence Chevron. Quelque chose tracassait Malko. Il demanda au pompiste :

— Qu'est-ce que c'est que le Jardin des Multiples Félicités ?

— Oh, c'est un cimetière de chinetoques, dit le jeune homme. Un truc pour milliardaires...

Malko remercia et remonta dans la voiture.

— Faisons demi-tour, ordonna-t-il à Jones et allons jeter un coup d'œil sur ce cimetière...

Le gorille le regarda, inquiet.

— Non, je ne suis pas fou, dit Malko. Mais vous n'avez pas remarqué que ce cimetière est le seul endroit dans ce coin, où il y ait des Chinois même s'ils sont morts. Il doit bien y avoir des vivants pour s'occuper des morts...

Cinq minutes plus tard, ils étaient devant la grille. Sur le pilier de gauche clignotait une inscription « Ouvert jusqu'à minuit ». C'était un cimetière comme on n'en trouve qu'en Californie. Cela tient du jardin public, du lotissement immobilier et surtout de l'escroquerie. S'y faire enterrer coûte entre 3,000 et 6.000 dollars. A condition de payer, on peut y demander n'importe quoi, une piscine sur sa tombe, un feu d'artifice tiré à chaque anniversaire de votre mort ou la reproduction exacte de la pyramide de Chéops. Tout est à vendre, pour l'éternité.

La Ford s'engagea lentement dans l'allée centrale. Un Bouddah de pierre grise haut comme une maison de six étages étendait deux bras protecteurs sur les premières rangées de tombes.

Jones stoppa et déchiffra l'inscription du socle : il s'agissait du très sage – il était mort milliardaire – Sun Yat-Lan qui avait eu l'idée de créer le Jardin des Multiples Félicités. En glissant une pièce de 25 cents dans une fente, une bande magnétique récitait quelques-unes de ses maximes favorites...

— Continuons, dit Malko.

Ils remontèrent l'allée de l'Amour Fraternel, puis celle de la Foi Triomphante pour s'arrêter en face du Jardin du Souvenir. C'était un enclos où on apercevait de nombreux mausolées de marbre blanc. Un écriteau expliquait que seuls les possesseurs d'une concession avaient le droit d'y entrer, avec une clef d'or.

L'enclos était en forme de cœur...

— C'est pas un cimetière, c'est une mine d'or, dit Milton. Le type qui tombe raide ici, y ruine toute sa famille jusqu'à l'an 2000...

Malko ne quittait pas des yeux le bâtiment central vers lequel ils se dirigeaient. C'est peut-être là que se trouvaient Lili et ceux qui l'avaient enlevée.

Ils stoppèrent sur la place des Pins Murmurants, en face de l'entrée. Aussitôt, une ravissante Chinoise jaillit de la porte et s'avança vers la voiture.

Pour un cimetière, c'était une apparition assez inattendue. Elle était vêtue d'une sorte de robe-blouse en nylon ajustée à la poitrine et aux hanches, assez transparente pour qu'on devine ses dessous. Et sa démarche ondulante n'avait rien d'un convoi funèbre.

— Hello ! commença-t-elle.

Soudain, elle se rendit compte qu'elle avait affaire à des Blancs et son visage se ferma.

— Je suis navrée, dit-elle d'un ton sec, mais le Jardin des Multiples Félicités est réservé aux membres de la religion bouddhiste.

Malko ne voulut pas insister.

— Nous sommes désolés, c'est une erreur, dit-il.

Jones, en tournant, lança à la Chinoise :

— On voulait seulement savoir si vous feriez un prix de gros, pour nous trois.

Elle le foudroya du regard et fit demi-tour, faisant crisser le gravier sous ses hauts talons.

— Si on m'en met une comme ça dans mon cercueil, dit Milton Brabeck, je commence mes versements tout de suite.

Au moment où ils franchissaient la grille, un Chinois qui avait l'air d'un hideux petit insecte noir, sortit de derrière le Bouddha et leur jeta un coup d'œil perçant.

Ils reprirent la route de San Francisco. En silence. Cela faisait beaucoup de coïncidences. Maintenant, Lili Hua disparaissait près d'un cimetière chinois.

Même l'atmosphère cossue et sereine du Mark Hopkins n'arriva pas à dissiper la gêne des trois hommes. Ils se sentaient affreusement coupables, surtout Malko.

Les gorilles filèrent au bar To of the Mark, en haut de l'hôtel et Malko se fit monter dans sa chambre une bouteille de vodka.

Ce cimetière l'intriguait. Les établissements de cette espèce étaient courants en Californie, mais c'était quand même étrange que Lili ait disparu dans ces parages. Et la Chinoise qui les avait reçus les avait éconduits un peu trop brutalement.

Malko resta un long moment accoudé à sa fenêtre. C'était bon d'être vivant. Le Pacifique n'avait pas une ride et les grands buildings modernes brillaient sous le soleil. Les poutrelles rouges de minium de la Golden Gate se découpaient comme un jeu de construction géant. À droite, la silhouette étrange de la « coit tower » rappelait que San Francisco avait toujours été une ville sans foi ni loi, en dépit de son nom angélique.

Cinquante ans plus tôt, dans les couloirs du Mark Hopkins, on se battait au pistolet pour les femmes et il y avait un tripot au sous-sol.

Le téléphone sonna.

Malko décrocha.

Il y eut un instant de silence dans l'appareil, puis un grésillement et, brusquement la voix de Lili Hua, haletante, effrayée mais très reconnaissable.

— Malko ?

— Oui ?

— Je ne peux pas parler longtemps. Je suis prisonnière. Il faut que tu viennes me chercher. Ce soir, un ami te retrouvera au bar de l'hôtel Fairmont, tout en haut. Sois là à huit heures. Il te conduira jusqu'ici. Je t'en prie...

— Mais...

La communication était coupée. Malko rappela tout de suite le standard, demandant l'origine du coup de fil.

— Impossible de le savoir, répondit la standardiste. C'était une communication urbaine automatique.

Malko se versa un grand verre de vodka. Brusquement, il était plein de joie de vivre. Lili était vivante. Les autres allaient s'en servir pour l'attirer dans un piège. Il suffisait de déjouer leur plan et il récupérerait Lili vivante. Il sourit tout seul. Ce serait un moment merveilleux. Décidément, il était romantique envers et contre tout.

Mais quelque chose ne collait pas dans ce rendez-vous qui ne pouvait être qu'un piège : le lieu.

L'hôtel Fairmont, concurrent du Mark Hopkins, était de l'autre côté de California Street. Au dernier étage, il y avait un bar somptueux, dominant toute la ville. Tout le centre, monté sur un plateau électrique, tournait lentement pour que les clients puissent admirer le panorama complet sans bouger de leur siège. Et comme l'éclairage était réduit au minimum, c'était le coin rêvé pour rendez-vous galant.

Mais pas pour un meurtre.

Il n'y avait qu'un seul accès, l'ascenseur. Si un tueur guettait Malko, il n'avait aucune chance de s'échapper.

Malko avait beau se creuser la tête, il ne voyait pas pourquoi on lui fixait ce rendez-vous qui ne pouvait être qu'un guet-apens. À moins qu'il n'y ait vraiment quelqu'un au rendez-vous et qu'on l'emmène autre part.

On tenterait peut-être de l'empoisonner. C'était facile avec une fausse serveuse...

Il interrompit ses réflexions pour appeler Jones et Brabeck.

— Il y a du nouveau, dit Malko.

Il résuma aux gorilles le mystérieux coup de téléphone.

— Vous devriez mettre une armure, fit Jones.

Malko commençait à se demander s'il n'allait pas se trouver nez à nez avec un tueur qui lui viderait un chargeur dans le ventre quitte à être transformé en écumoire par l'artillerie des gorilles. Les kamikazes, c'est une spécialité asiatique.

Malheureusement, il devait affronter ce risque. Il prit le pistolet offert par la C.I.A.

Son silencieux incorporé lui donnait une allure étrange avec un gros renflement au bout du canon. Il l'utilisait le moins souvent possible.

Mais on n'est jamais si bien servi que par soi-même. Et Malko n'avait pas du tout envie de terminer ses jours à San Francisco, au Jardin des Multiples Félicités.

Il expliqua la situation aux gorilles.

— Chris va monter le premier là-bas. Il inspectera la salle. Milton restera en bas pour surveiller l'ascenseur, pour qu'il ne

m'arrive pas une douzaine de tueurs sur le dos. Et puis on verra bien.

Malko se changea rapidement, glissa son pistolet dans sa ceinture et jeta un coup d'œil à la glace. On ne voyait rien.

Chris et Milton étaient déjà dans le hall. Eux étaient moins discrets. Chris avait l'air d'avoir des verrues géantes dans le dos. C'était sa paire de colts. Quant à Milton, il se tenait un peu penché en avant pour dissimuler l'énorme bosse de son colt 357 Magnum qui lui faisait un ventre de femme enceinte.

C'était l'heure de pointe et California Street n'était qu'un flot ininterrompu de voitures. Ils durent attendre près de cinq minutes pour traverser.

Pendant que Chris filait vers l'ascenseur, Milton et Malko inspectèrent le hall cossu, tapissé de moquette à fleurs. Mais c'était presque impossible de trouver un suspect dans cette foule grouillante et bigarrée de gens en tenue de soirée. Il y avait bien une Chinoise mais elle avait largement dépassé la cinquantaine.

Malko dut arracher Milton Brabeck à la contemplation d'une Buick « Toronado » rouge taureau exposée au milieu du hall, comme premier lot d'une loterie. Ils avaient convenu avec Jones qu'il les appellerait du bar, par le téléphone intérieur, à un des postes du hall dont il avait pris le numéro.

Quand la sonnerie se déclencha, Malko décrocha tout de suite. C'était bien Jones. Sa voix était toute émoussillée.

— Y a personne de suspect, mais c'est plein de pépées à moitié à poil. On se croirait dans un « topless »⁸. Je suis au centre, à gauche du bar. De là, j'allume toute la salle. Je vous attends.

— Parfait. Mais fermez les yeux en m'attendant. Je ne voudrais pas que vos réflexes soient trop ralentis.

Après avoir arraché Milton à la Toronado, ils filèrent vers l'ascenseur. Pour cela, il fallait traverser tout l'hôtel en s'enfonçant jusqu'aux chevilles dans une moelleuse moquette à fleurs.

A côté, il y avait une terrasse dominant Taylor Street, pratiquement réservée aux couples d'amoureux. Pendant que

⁸Bar où les serveuses ont la poitrine nue.

Malko se mêlait aux gens, attendant l'ascenseur, Milton alla faire un tour sur la terrasse. Près de la porte, il y avait une frêle Chinoise dans les bras d'un Chinois à lunettes. Milton tourna autour d'eux sans rien voir de suspect. Ils s'embrassaient à bouche que veux-tu, sans se soucier du monde extérieur.

— Tout a l'air tranquille, dit-il à Malko.

Milton inspecta soigneusement les voisins de Malko, mais il n'y avait que des têtes de bons Américains moyens.

Cet ascenseur était une des attractions les plus prisées de San Francisco. Au lieu d'être à l'intérieur du bâtiment, la cage était à l'extérieur. La cabine, toute en verre, montait comme une araignée accrochée à la façade, éclairée par des projecteurs. Au fur et à mesure de la montée, on découvrait la vue féérique de la ville illuminée. Le voyage jusqu'au 32^e étage durait plus d'une minute.

Un peu angoissé, le gorille vit Malko disparaître dans l'ascenseur, et resta tout seul, un court instant. Déjà d'autres personnes arrivaient. Pour se distraire, il jeta un coup d'œil aux amoureux chinois. Ils avaient disparu.

Comme une bombe, il traversa la terrasse. C'était plein de couples enlacés dans l'ombre. Il hésitait quand un bruit de glace brisée le fit sursauter. Cela venait d'en haut, du mur de l'hôtel. Il courut au bord de la terrasse et se tordit le cou pour apercevoir la cabine.

Elle était arrêtée à mi-chemin.

Il s'interrogeait sur le bruit lorsqu'il vit une lueur brève partir d'un immeuble trois ou quatre blocs plus bas, juste en face : le départ d'un coup de feu. Maintenant il comprenait la raison du rendez-vous au Fairmont.

Après avoir repéré l'immeuble d'où était parti le coup de feu, il bondit hors de la terrasse, se perdit dans le dédale des couloirs et finit par trouver la petite entrée donnant sur California. Aidé par la pente, il fila comme une flèche.

Emporté par son élan, il faillit descendre jusqu'à Market Street, négocia son virage et s'engouffra, hors d'haleine, dans Mason, en plein Chinatown. L'immeuble qu'il cherchait était le troisième après le croisement.

Milton stoppa devant un petit hall gardé par un portier chinois. Au premier étage il y avait une boîte de nuit assez minable dont les photos étaient épinglées dans le hall. Milton s'engouffra dans l'ascenseur, comme attiré irrésistiblement par les délices des danseuses cambodgiennes, sous le sourire commercial du Chinois.

Le gorille appuya sur le bouton « Terrasse ». Il sortit son colt 357, releva le chien et le remit dans sa ceinture.

L'ascenseur s'arrêta sans une secousse. La porte s'ouvrit automatiquement. Ébloui par le néon de l'ascenseur, Milton cligna des yeux. La terrasse était plongée dans le noir. Il avait la main sur son pistolet quand une silhouette se dressa devant lui. Il enregistra la lueur orange du coup, entendit la détonation et eut l'impression de recevoir un marteau-pilon dans le ventre.

En tombant sur le ciment de la terrasse, il pensa : « Merde, ce que c'est facile de se faire buter ! »

Malko avait pris la queue au pied de l'ascenseur. Les hommes étaient en smoking et les femmes en robe longue ou de cocktail. Sa voisine était ravissante : une blonde aux cheveux soyeux moulée dans un fourreau lamé argent qui aurait éclairé une nuit sans lune. Elle étalait insolemment une peau dorée par le soleil des Caraïbes, un diamant gros comme une montre moyenne, et traînait la malédiction allant avec ces bienfaits : un type massif, au triple menton et aux yeux globuleux derrière des lunettes sans monture. Il la couvait des yeux comme un chien veille sur son os. Malko profita de la bousculade pour se rapprocher d'elle. Il enleva ses lunettes et plongea ses yeux d'or dans ceux de la jeune femme. Un instant, leurs regards restèrent soudés. Puis, elle papillota et jeta un coup d'œil affolé à son compagnon absorbé dans la contemplation du dos de son voisin.

Rassurée, elle accorda un pâle sourire à Malko et ne se recula pas quand il appuya imperceptiblement sa hanche contre la sienne.

L'ascenseur arrivait, presque vide. Galamment, Malko s'effaça pour laisser passer la jolie blonde et son cavalier. Malko, furieux, se retrouva coincé entre le dos énorme du type et, à sa gauche, une masse de mousseline rose et rebondie appartenant

à une mémère endiamantée jusqu'aux orteils. Il commença sournoisement à s'infiltrer entre la mousseline et le dos hostile. Les exclamations admiratives fusaient de tous côtés.

L'ascenseur avait dépassé le building d'en face et la baie de San Francisco venait d'apparaître dans toute sa splendeur. Avec un peu de nostalgie, Malko pensa qu'un tel voyage devrait être réservé aux couples. Les cris énamourés de son énorme voisine l'agaçaient prodigieusement. Il en profita pour avancer une épaule et se glisser d'un seul coup. Maintenant, il n'était plus séparé de la vitre que par la blonde dont il avait le parfum dans les narines. C'était déjà beaucoup mieux.

Elle avait le visage collé à la paroi de verre. Le spectacle devait l'émouvoir car elle poussa un petit cri et se tourna brusquement vers Malko.

Une fraction de seconde, il vit un trou rond bordé de mousse rose sur la peau bronzée, juste à la limite du décolleté, puis elle s'effondra contre lui, les yeux déjà vitreux.

Un filet d'air frais entra par une ouverture dans la vitre.

Le géant au triple menton poussa un premier rugissement en voyant Malko tenant sa compagne à pleines mains. Malko sentit cinq doigts d'acier s'enfoncer dans son épaule. Il allait s'expliquer quand le géant poussa un second barrissement et lâcha Malko. Une affreuse déchirure en séton venait d'apparaître sur sa gorge. Le sang giclait de sa carotide sectionnée. Il tenta de comprimer la blessure de ses deux mains mais glissa en arrière, sans tomber complètement, retenu par ses voisins, serrés les uns contre les autres.

Une femme qui avait reçu du sang hurla comme une folle. La voisine, en mousseline, de Malko se mit à le secouer frénétiquement en hurlant :

— Assassin, assassin, vous l'avez tuée.

Les gens comprimés à l'arrière ne se rendaient pas compte de ce qui se passait à l'avant. Ils crurent à un malaise. Quelqu'un cria :

— Appuyez sur la sonnerie d'alarme.

Malko repoussa violemment le cadavre de la jeune femme blonde qui s'affala contre la vitre et hurla :

— Ne stoppez pas la cabine !

C'était déjà trop tard. Quelqu'un avait appuyé sur le bouton. Avec une petite secousse la nacelle vitrée s'arrêta entre le 16^e et le 17^e étage.

Malko se laissa tomber par terre. Il avait eu le temps d'apercevoir la lueur de départ d'un coup de feu, à deux cents mètres de là, à vol d'oiseau. Il était le seul à savoir que c'était lui qu'on visait. Il comprenait pourquoi on lui avait donné rendez-vous au Fairmont. À cinq ou six blocs en face commençait Chinatown. La nacelle illuminée constituait une cible idéale pour le tueur embusqué sur le toit d'un building. Si elle ne repartait pas rapidement, Malko était condamné à une mort certaine. On avait dû observer son départ, pour être sûr de sa présence dans l'ascenseur...

Deux balles frappèrent la nacelle au moment où il se retrouva par terre. La grosse dame en mousseline poussa un cri perçant et s'effondra sur Malko, gémissant et remuant convulsivement.

Un bruit de verre cassé : d'autres balles s'enfoncèrent dans le corps de la grosse femme qui ne bougea plus.

Malko fit basculer le cadavre encore chaud et s'allongea à plat ventre derrière lui. Poussant et tirant, il parvint à entasser par-dessus, le corps du compagnon de la jeune femme blonde. Celle-ci gisait, face contre terre, ses longs cheveux poissés de sang.

— Je veux sortir, je veux sortir, cria une femme en pleine crise d'hystérie.

— Couchez-vous, cria Malko.

Personne ne l'entendit. Les survivants hurlaient à qui mieux mieux, sans comprendre. Ils étaient coincés entre ciel et terre, tant que les services de sécurité de l'hôtel ne remettraient pas la cabine en marche.

Les balles continuaient à frapper inexorablement. Il n'y avait plus que trois ou quatre personnes debout. A plat ventre, Malko se faisait tout petit derrière les cadavres. De temps en temps il sentait le choc mat des balles s'enfonçant dans les corps. Il y avait au moins deux tireurs, avec des fusils équipés de silencieux.

Soudain, un des derniers survivants hurla :

— Maggy, Maggy...

Un des panneaux vitrés de l'ascenseur s'effondra, frappé par plusieurs balles. Du coin de l'œil, Malko vit une grande femme en robe du soir plonger comme une folle dans le vide, laissant un escarpin derrière elle.

Son cri donna la chair de poule à Malko, diminua rapidement et s'acheva en un choc sourd : elle venait de s'écraser sur la terrasse du jardin d'hiver. 40 mètres plus bas.

Son mari se prit le ventre à deux mains et glissa lentement le long de la paroi, touché lui aussi. Au même instant, l'ascenseur se remit en marche doucement.

La grêle de balles redoubla. Le dernier couple encore debout s'effondra avec des cris de douleur. Malko devait être le seul indemne. Il s'était jeté à terre à temps. Quel massacre inutile. C'était évidemment le guet-apens idéal. Même un tireur moyen ne pouvait pas rater la cabine. Et pas moyen de riposter.

La nacelle s'arrêta au 32^e étage. Malko se méfiait. Il resta étendu au milieu des cadavres. Les tueurs attendaient peut-être qu'il bouge.

La porte coulissante s'ouvrit. Le bavardage joyeux de ceux qui sortaient du bar s'arrêta net.

Une femme cria devant le spectacle d'horreur de la cabine.

— Mon Dieu. Ils sont tous morts ! s'exclama un homme. Il y a eu un accident.

— Un médecin, appelez un médecin, cria la femme.

Malko se dégagea lentement. Il sortit de la cabine en rampant, et ne se redressa qu'à l'abri du mur. Deux hommes l'aidèrent. L'un lui demanda :

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Vous êtes blessé ?

Malko secoua la tête sans répondre. La panique était indescriptible. Une jeune serveuse en collant noir, accourue contempler le spectacle, tourna de l'œil, et tomba dans les bras d'un étudiant boutonneux qui en devint écarlate.

Le bar s'était vidé. Près d'une centaine de personnes se pressaient devant l'horrible spectacle.

La haute silhouette de Chris Jones fendit la foule. Ses yeux gris et durs s'éclairèrent quand il vit Malko debout contre le mur. Bousculant les badauds, il fonça.

— Vous êtes blessé ? fit-il.

— Non, dit Malko. Mais il y a des blessés et des morts.

Le gorille secoua la tête, dégoûté.

Un médecin était penché sur les corps étendus dans la cabine. Un à un il les retournait et les auscultait brièvement.

— Il y en a deux qui sont encore vivants, dit-il rapidement.

On sortit les agonisants pour les mettre sur des civières, tandis qu'on étendait les cadavres sur la moquette rouge.

Au même moment un paquet de flics essoufflés, encadrés de civils sortaient de l'escalier de service. Chris Jones s'avança vers un sergent énorme et casqué qui avait déjà la main sur la crosse, et lui montra sa carte du Service Secret.

La pagaille était à son comble. Des tas de gens prenaient l'escalier de service, en profitant pour partir sans payer. En bas, la sirène d'une ambulance hurla et stoppa devant l'hôtel.

Malko s'épousseta et prit Jones par le bras.

— Où est Milton ? On tirait d'un des buildings d'en face. Normalement, il aurait dû monter avec les policiers.

Les deux hommes eurent la même pensée. Jones accrocha le gros sergent :

— Donnez-moi deux de vos hommes.

Deux armoires à glace bottées et casquées emboîtèrent le pas à Malko et à Jones. Ils dévalèrent les 32 étages comme s'ils avaient eu une escouade de serpents à sonnettes aux trousses et s'engouffrèrent dans une voiture de patrouille. Le flic qui conduisait fit un demi-tour, mit sa sirène et son clignotant et dévala California à 80 milles.

Pas trace de Milton.

En trente secondes ils furent au building repéré par Malko. Les voitures se garaient prudemment devant le bolide. S'ils avaient pu, les tramways seraient sortis de leurs rails. Les deux flics entrèrent les premiers dans le hall, l'arme au poing, et foncèrent sur le portier chinois.

— Tu as vu passer des types armés ? fit le sergent.

Le Chinois secoua la tête, terrorisé.

— Bloquez la sortie, ordonna Malko. Nous allons voir en haut.

L'un des deux flics se précipita dans la voiture pour demander du secours par radio. Jones et Malko étaient déjà dans l'ascenseur. Ce dernier appuya sur le bouton « Terrasse ». Sans mot dire, ils sortirent leur arme tous les deux.

Quand la porte s'ouvrit sur la terrasse, les deux pistolets étaient braqués vers l'ouverture. Jones plongea tout de suite dans le noir, suivi de Malko. Rien ne se passa. Dès que leurs yeux se furent accoutumés à l'obscurité, ils virent une masse sombre sur le sol.

Jones était déjà agenouillé près du corps et le tâtait sur toutes les coutures.

— Il est vivant, annonça-t-il. Hé, Milt, réveille-toi.

Dans son excitation, il lui cogna un peu la tête contre le ciment. Milton poussa un gémissement et porta la main à son ventre. Inquiet, Jones le tâta. Il trouva le pistolet passé dans la ceinture et le retira. Milton poussa un cri.

— Mon ventre !

Inquiet, Jones craqua une allumette et écarta la chemise de son copain. Il y avait un énorme hématome sur le ventre velu du gorille, mais pas de sang.

Il ne continua pas son examen. L'ascenseur déversa sur la terrasse un groupe compact de flics, armés comme des cuirassés, lampes électriques, mitraillettes, fusils, grenades à gaz. On fit cercle autour du blessé.

Soudain, Jones comprit d'où venait l'étrange blessure. Le pistolet de Milton, éclairé brutalement, montrait une drôle de protubérance sur la platine, juste au-dessus du pontet. Il le ramassa et l'examina.

Une balle s'était écrasée sur l'arme et y était encore incrustée. Le choc avait assommé Milton. Sans son pistolet il aurait un trou comme une assiette dans la colonne vertébrale. Un flic lui versa une rasade d'alcool dans le gosier et il se redressa en toussant. Soutenu par Malko et Jones il prit l'ascenseur.

En le voyant débarquer, le petit portier changea de couleur. Il serait tombé sans le geste amical du grand sergent qui lui glissa affectueusement le canon de son 45 sous le menton.

— Alors, comme ça, tu as vu personne, fit-il.

Et, crac, il lui assena une gifle de toute la force de son gant de cuir.

Le Chinois avala sa salive et quelques dents.

— Non, je n'ai rien remarqué.

Écarlate, le sergent le souleva d'une seule main.

— Bougre d'enfant de salaud, c'est peut-être bien toi !

L'autre gargouilla de plus belle. Alerté, le directeur de la boîte pérorait dans le hall dans un cercle de flics menaçants en jurant qu'à l'ouest des montagnes Rocheuses, il n'y avait pas un type plus respectueux de la loi que lui.

Milton s'approcha du portier en grimaçant de douleur.

— À défaut de types, demanda-t-il, tu n'aurais pas vu deux femmes ? Deux Chinoises, qui se ressemblent beaucoup.

Le portier s'étrangla de joie en avalant ses dernières dents.

— Oui, oui, elles sont montées il y a une demi-heure. J'ai cru que c'était une nouvelle attraction pour le Dragon d'Or. Elles avaient de grands sacs, comme les mannequins.

— Où sont-elles ? hurla Jones.

— Mais elles sont parties, fit le portier, enchanté d'être utile. Vous vouliez les voir ?

Jones hésita une seconde entre le coup de pied dans le ventre et le fou rire. Puis il haussa les épaules et dit au sergent :

— On est baisés. Celui-là, bouclez-le quand même. Tiens, pour « insultes à agent ». Ça lui ira bien. Je témoignerai qu'il vous a frappé.

Milton se sentait mieux. Il jurait sans interruption. On l'installa dans une voiture pour le ramener au Mark Hopkins. Il ne voulait pas aller à l'hôpital, il avait trop honte.

Malko était sombre. Cela tournait à l'hécatombe. Et il ne savait toujours pas les sinistres activités que couvraient tous ces assassinats.

Le seul espoir était que le grand-père de Lili Hua ait pu déchiffrer le document de la pièce truquée. Brusquement il se dit que la protection discrète de Richard Hood n'était peut-être pas suffisante. Il alla frapper à la porte de Chris Jones.

— Prenez votre artillerie et une brosse à dents et suivez-moi, fit Malko.

— Où allons-nous ? gémit le gorille. Vous trouvez qu'on n'a pas eu assez d'émotions aujourd'hui.

— Justement, répliqua Malko. Vous allez jouer les gardes-malades. C'est tranquille, non ?

CHAPITRE XII

Il n'y avait aucun signe de vie dans Telegraph Place quand Chris Jones arrêta la Ford devant la maison de Lili Hua. Milton avait tenu à être de l'expédition. Il avait le ventre tout bleu et l'impression d'avoir été bousculé par un bulldozer.

Malko descendit, accompagné des deux gorilles. Ils empruntèrent l'escalier grinçant et Malko frappa.

Rien. Il refrappa plus fort. Rien. Jones s'y mit avec son tact habituel, faillit faire sortir la porte de ses gonds, sans succès.

— Enfonçons la porte, proposa Milton.

Jones prenait déjà son élan quand il y eut un bruit léger derrière la porte et une voix demanda :

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est l'ami de Lili, cria Malko à travers la porte. Je dois vous voir immédiatement.

La porte s'ouvrit doucement et le grand-père apparut, très digne dans un kimono effiloché qui avait dû être jaune, des années plus tôt. Ses yeux n'étaient que deux minuscules taches noires, grosses comme des têtes d'épingle. Il était visiblement bourré d'opium. Sa peau était presque transparente, tant il était maigre et on pouvait compter les os de son visage. Il resta là, dodelinant doucement de la tête. Malko dut le pousser pour entrer dans l'appartement.

— Avez-vous trouvé ce que je vous avais demandé ? demanda-t-il au vieillard.

Le Chinois sembla se réveiller.

— Je crois que je suis sur la voie, crachota-t-il. Mais un vieil homme comme moi ne sait jamais s'il a raison. Il est bien tard pour parler de ces choses.

Malko fit appel à des siècles de bonne éducation pour ne pas saisir le bonhomme à la gorge.

— Cela m'arrangerait beaucoup ce soir, insista-t-il, poliment.

M. Shu secoua la tête.

— Non. Je suis fatigué. J'ai besoin de dormir. Demain.

Il trottina jusqu'à sa chambre, fit un petit salut et s'allongea sur son bat-flanc de fumeur. L'odeur lourde de l'opium montait encore du plateau posé près du lit. Le Chinois se tourna sur le côté et s'endormit.

Les gorilles en restèrent baba.

— Si on foutait le feu à sa barbichette ? proposa gentiment Jones.

L'intention était louable, mais Malko s'y opposa fermement. Cela n'aurait d'ailleurs rien changé.

— M. Shu vaut son poids en or, s'il a trouvé la clef de ce code. Rien que pour ça, la C.I.A. lui fera une rente à vie...

— Ça ne risque pas de coûter très cher, remarqua Jones. Si les autres l'apprennent...

— Justement, fit Malko. Je vous le confie. Au moins jusqu'à demain. S'il lui arrivait quelque chose cette nuit, je vous verrais très bien gardien à vie d'un phare désaffecté, du côté du cap Hattéras, là où il y a du brouillard onze mois de l'année...

— Il y a une autre chambre, expliqua-t-il. Relayez-vous et attendez-vous à tout. Que personne n'entre ici. Avant de venir je téléphonerai de l'hôtel. Comme ça, vous pourrez vérifier que je suis seul. Vu ?

— Vu, fit Jones.

Il alla prendre une chaise dans la chambre, la mit dans le couloir, s'assit dessus et déposa son 38 Spécial sur le plancher.

— Allez en paix, dit-il à Malko.

Milton dormait déjà, tout habillé, sur le divan de Lili Hua. Il était une heure du matin. Malko descendit doucement l'escalier. La rue était toujours déserte. Pour revenir à l'hôtel il fit un grand détour pour aller chercher Van Ness Avenue. Il y avait encore une petite chance pour que M. Shu soit inconnu des autres.

Il mit sa voiture au garage de l'hôtel, monta directement, et prit la précaution de sortir son pistolet avant de mettre la clef dans sa serrure.

En cinq minutes, il fut couché mais dormit mal. Il avait beau chercher il ne voyait pas comment les Chinois avaient pu

« intoxiquer » des milliers d'Américains sans laisser la moindre trace. Ça tenait de la sorcellerie. Il hésitait à faire surveiller le cimetière officiellement. Cela risquait de donner l'éveil s'il y avait quelque chose de suspect.

Le soleil entrait à flots dans la chambre quand il se réveilla. Il sonna pour avoir son petit déjeuner.

Dès qu'il eut avalé son thé et ses toasts, Malko s'habilla rapidement de son alpaga le plus léger. Il avait l'air de faire chaud. Il choisit une pochette et une cravate bleues, mit ses lunettes et téléphona à Jones.

— Enfin, fit le gorille. Dépêchez-vous.

— Qu'est-ce qui se passe, dit Malko, inquiet.

— Presque rien, fit le gorille, résigné, sauf que votre gars est en train de nous faire devenir chèvres... Vous êtes sûr que vous y tenez beaucoup ?

— Autant qu'à mon château, dit Malko. J'arrive.

Il raccrocha et descendit dans le hall. Rien de suspect en vue. Mais l'hôtel était certainement surveillé. Au lieu de prendre la voiture ou un taxi dans la cour, il sortit à pied, tourna à droite et partit en courant dans la rue qui bordait l'hôtel et descendait à peu près à 45 degrés. Même pour San Francisco, c'était raide. Elle était en sens interdit pour la descente et les voitures la montaient péniblement en première !

Arrivé en bas, Malko se retourna : personne ne courait derrière lui. Un taxi arrivait, il l'appela et sauta dedans. Le chauffeur avait une bonne trogne d'ivrogne et n'était pas chinois. Il le déposa dix minutes plus tard à Telegraph Place après lui avoir expliqué que si, à San Francisco, les taxis étaient les plus chers du monde, c'est parce que ça montait beaucoup. Il lui donna avant de le quitter l'adresse d'une revue *Bottomless* où les serveuses ne portaient qu'un soutien-gorge. Quand il y avait une descente de police, elles s'asseyaient...

Malko monta l'escalier grinçant quatre à quatre. Jones le guettait par la fenêtre car il ouvrit avant qu'il ait eu le temps de sonner.

Le couloir offrait un spectacle inattendu : M. Shu était couché par terre sur le ventre et Milton était tranquillement assis sur son dos !

— Mais vous êtes fou, dit Malko.

Milton lui jeta un regard noir.

— Il a voulu me mordre ! Avant, il voulait se jeter par la fenêtre. On dirait jamais qu'il a tant de force. Vous nous aviez bien dit de laisser personne entrer, mais on n'avait pas pensé qu'il voudrait sortir...

Le gorille se souleva précautionneusement et le Chinois se mit debout très digne. Sans un regard pour Milton, il salua Malko et dit d'une voix chevrotante :

— Ces hommes m'ont dit que je n'avais plus le droit de sortir de chez moi. Je ne comprends pas...

— Ce n'est pas exactement cela, répondit Malko. Je tenais à assurer votre protection de façon parfaite et ces garçons ont peut-être fait un peu de zèle. Ne leur en veuillez pas. Je suis venu justement recueillir votre avis sur le document que je vous ai confié.

Le Chinois sourit d'un air rusé et invita d'un geste Malko à le suivre dans sa chambre. Malko faillit se boucher le nez. Le mélange d'opium, de crasse, de suri, plus quelque chose d'indéfinissable, propre à l'Extrême-Orient, rendait l'atmosphère irrespirable. Malko s'assit du bout des fesses sur un fauteuil crevé tandis que le vieux s'installait à son bureau. Après un instant de silence, il leva les yeux sur Malko et dit paisiblement.

— Je pense que finalement, je ne vous donnerai pas les traductions de ce document.

Malko se força au calme.

— Que craignez-vous ? demanda Malko, faussement détaché.

Encore une tonne de silence.

— Oh, je n'ai plus grand-chose à craindre à mon âge, soupira le vieux. Mais c'est *vous* qui craignez pour moi puisque vous m'avez imposé la présence de ces hommes armés, pour me garder... Et je sais que ceux dont je trahis le secret ne m'épargneront pas.

— Nous vous protégerons, dit Malko.

L'autre hocha la tête.

— Plus quand vous aurez ce que vous voulez.

Affreux cynisme. Malko avait encore des arguments.

Il dit, très doucement :

— Au cas, improbable, où ces gens vous identifieraient, *de toute façon*, ils penseraient que vous avez parlé. Alors...

Vigoureux hochement de tête et soupir à fendre l'âme.

— Peut-être, admit M. Shu. Mais la vérité a un ton inimitable.

— Cinq mille dollars, c'est une très grosse somme, fit Malko, grand et généreux.

— Oui, mais combien de temps pourrais-je en profiter ? soupira le vieux.

On tournait en rond.

— Enfin, où voulez-vous en venir ? dit Malko un peu agacé. Dans les limites du possible, je vous donnerai ce que vous voulez... jusqu'à concurrence de cinq mille dollars.

M. Shu toussota.

— Je ne doute pas de votre parole. Mais je crois que l'argent que je recevrai de vous ne me servira guère qu'à acheter un très confortable cercueil. C'est, certes, grandement appréciable, mais avant de mourir, j'aimerais profiter de certaines gâteries dont ma pauvreté m'a privé.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda Malko un peu surpris.

Il y eut une longue minute de silence, puis le vieux Chinois, dit, presque timidement.

— Un canard laqué, comme on le fait chez moi dans le Setchouan.

— Pardon ?

Jones et Malko se regardèrent, stupéfaits. On proposait cinq mille dollars au Chinois et il demandait un canard à la place.

— Voilà, dit M. Shu en se frottant les mains. Avant que nous nous quittions, j'ai envie de déguster ce plat que j'aime particulièrement, sous votre protection. Aussitôt après, je me mettrai au travail.

Malko se détendit.

— Rien de plus facile, je vais vous emmener dans le meilleur restaurant chinois de San Francisco, et...

Le vieux secoua la tête.

— Non.

— Pourquoi ?

— Il n’y a qu’un seul endroit où on sait préparer le canard comme je l’aime, chez Won-Chan. Je veux le commander là et le manger ici, chez moi.

Comment résister à un caprice de vieillard...

— Tout cela n’est pas très difficile, acquiesça Malko. Jones va téléphoner à votre restaurant et on vous apportera le canard tout à l’heure...

Le vieux secoua la tête avec un petit sourire méprisant et dit d’une voix fluette :

— Il faut plus de vingt-quatre heures pour préparer un canard laqué.

— Quoi !

Il ne laissa pas à Malko le temps de finir sa phrase :

— Qu’est-ce que quelques heures... Vous-même m’avez dit que ce document est en votre possession depuis longtemps.

Malko ravala sa rage et tenta de le raisonner comme un enfant :

— Ces renseignements, nous en avons besoin d’urgence. Ceux que nous poursuivons savent que nous sommes sur le point de les obtenir. Il ne faut pas leur laisser le temps de se retourner. C’est très grave. Chaque heure compte. Je vous donne ma parole d’honneur que je veillerai sur vous de la même façon après.

Pas convaincu, le vieux Chinois garda un visage de marbre. Fermant à demi les yeux, il se renversa dans son fauteuil, se désintéressant visiblement de la conversation. C’était plus qu’en pouvait supporter Jones. Il se leva et attrapa d’une main le Chinois, et de l’autre lui enfonça presque son colt dans les narines.

— Tu vas cracher le morceau, vieux débris, fit-il calmement, sinon je te fais un trou dans la tête gros comme une citrouille.

Le Chinois entrouvrit un œil et jeta à Malko, très détendu :

— Un vieillard comme moi est sujet à des troubles de mémoire, quand on le soumet à des émotions violentes...

— Lâchez-le, ordonna Malko à Jones. Cela n’avance à rien.

Il sentait qu'il serait obligé de passer par les caprices du vieux Chinois. Si l'amiral savait ça... La C.I.A. paralysée sur sa plus grosse affaire par un vieillard têtue.

— Laissez-le-moi une heure, gronda Jones, et vous verrez qu'il ne perdra pas la mémoire.

— Bon, fit Malko ; je vais m'occuper de votre canard. Vous me jurez qu'après vous parlerez.

Le vieux inclina la tête et dit :

— Je vous demanderai seulement de me procurer un peu d'opium, pour terminer mon repas. Il y a si longtemps que je fume cet infect dross.

— Où voulez-vous que je trouve de l'opium ? fit Malko. Ça ne se vend pas dans les pharmacies...

— À la Brigade des Stups, ils doivent en avoir, remarqua Jones.

Si ça continuait, il allait réclamer des danseuses cambodgiennes.

— Chris, dit Malko, vous allez commander ce fichu canard. Moi je ne bouge pas d'ici, avec Milton.

— J'ai envie de sortir, dit soudain le vieillard.

— Ah non, explosa Jones, on va pas jouer la nounou.

— C'est trop dangereux, dit Malko intraitable, Chris, allez au canard. Et ne donnez pas d'adresse, on ira le chercher.

Chris Jones partit en claquant la porte. Ça le dépassait que ce vieillard cacochyme puisse impunément faire chanter deux gorilles et un cerveau. A vous dégoûter d'être barbouze. Malko ayant laissé la voiture au Mark Hopkins, il descendit près d'un demi-mille avant de trouver un taxi. Malko le regarda partir, soucieux. Les autres feraient tout pour supprimer le Chinois avant qu'il ne parle. Et à en juger par leurs méthodes cela promettait d'être risqué de le maintenir en vie 24 heures.

Milton prit sa faction dans le couloir. Malko resta un moment à la fenêtre, puis revint vers le Chinois.

— Écoutez, dit-il. Je veux bien souscrire à tous vos caprices. Mais aidez-moi. C'est trop dangereux de rester ici. Laissez-moi vous emmener dans un local protégé par la police.

M. Shu secoua énergiquement la tête.

— Non. Je ne veux pas passer mes dernières heures de vie dans une prison.

Malko revint plusieurs fois à la charge. Mais le Chinois fut intraitable. Il était têtue comme une mule. Par moments Malko se demandait s'il avait raison de le croire. Et s'il était incapable de traduire ce texte ? Que de temps perdu !

CHAPITRE XIII

Le soir tombait. Assoupi sur le divan, Malko se réveilla en sursaut. Son geste brusque fit tomber un livre, il y eut un remue-ménage dans le couloir et Chris Jones surgit, hagard, le 45 au poing. Le Chinois dormait paisiblement sur son bat-flanc, le plateau d'opium près de lui. Il avait fumé une partie de la journée, empestant tout l'appartement.

— Ce n'est rien, dit Malko.

Il avait la tête lourde et la bouche amère. Plus un sale pressentiment. Il jeta un coup d'œil derrière le rideau. La rue était vide, éclairée par la lueur de la Coit Tower. Plus bas on apercevait l'étrange éclairage verdâtre de la grande pendule surplombant le port.

Une grosse voiture noire montait lentement la rue. Elle s'arrêta presque en face de la maison mais personne n'en sortit. C'était une Cadillac vieille de dix ans, haut perchée comme un fiacre.

Puis une portière s'ouvrit. Un Chinois descendit, puis un autre et un autre. La portière avant s'ouvrit à son tour. Trois autres Chinois rejoignirent les autres. A la queue leu leu, sans lever la tête, ils traversèrent la rue et Malko les vit s'engouffrer dans la petite porte menant à l'appartement.

Jones avait observé la scène. Sans mot dire il releva le chien de son colt. Puis il fonça réveiller Milton qui ronflait sur le divan.

Malko empoigna le téléphone : la ligne était morte. Les adversaires ne prenaient pas de risques. Au même moment l'électricité s'éteignit.

Il y eut un grattement derrière la porte, comme un rat. À genoux dans le couloir, Chris Jones visa soigneusement le centre du panneau et appuya sur la détente. Le premier coup réveilla le vieux Chinois en sursaut ; avant qu'il soit debout le colt de Chris Jones était vide et la porte en bouillie. Le gorille

plongea dans la chambre où se tenait Malko. Il était temps : un vrai déluge de balles balaya la place où il se tenait. Mais ce fut presque silencieux, on n'entendait que le bruit mat des balles s'enfonçant dans les meubles ou les murs, et le sifflement d'un ricochet. Les Chinois avaient tous des « silencieux ».

Milton laissa passer le déluge, puis, à plat ventre, fit cracher son colt Magnum. Celui-là n'avait pas de silencieux. On se serait cru à l'attaque de Guadalcanal. Tous les voisins devaient être en train de téléphoner à la police. C'est ce que durent se dire les Chinois. Il y eut encore une volée de sifflements puis plus rien. Du coin de la fenêtre, Malko vit quatre Chinois en portant deux remonter dans la voiture qui démarra aussitôt.

Les deux gorilles rechargeaient leurs armes. Impassible, le vieux Chinois s'était mis à fumer un dross⁹ noirâtre qui dégageait une odeur épouvantable de pourriture.

Le tout n'avait pas duré trois minutes. La Cadillac noire tournait le coin de la rue quand une voiture de police surgit à toute vitesse et s'arrêta en face de la maison. Il en descendit quatre flics, dont l'un avec un fusil. L'air soupçonneux ils examinèrent la rue, puis se dirigèrent vers la maison de Shu.

Malko les reçut, avec Jones. Ils exhibèrent leurs cartes au lieutenant plongé dans la contemplation des trous de la porte et lui expliquèrent que c'était une affaire « top secret ». Après avoir envoyé le sergent téléphoner de la voiture à Richard Hood, le policier repartit de mauvaise grâce.

— Souvenez-vous, qui que vous soyez, fit-il, que San Francisco n'est plus une ville où on tire dans les rues depuis soixante ans.

— Écoutez, dit Malko à M. Shu quand ils eurent disparu, nous ne pouvons pas rester là. Les autres vont revenir et ils finiront par nous déborder. Je vais vous emmener à l'hôtel. Nous serons beaucoup plus en sûreté. Hood nous donnera quelques hommes pour renforcer la garde dans les couloirs et on ne risque rien des fenêtres d'en face...

Le vieux secoua vigoureusement la tête.

— Je veux mourir chez moi, dit-il.

⁹Opium déjà fumé plusieurs fois.

— Il ne s'agit pas de mourir, explosa Malko, mais de vivre. Ici, je ne répons pas de votre sécurité.

— Y a qu'à le ficeler et l'emporter, proposa Jones. Moi, je m'en charge.

— Non, dit Malko, très sérieusement notre ami mérite beaucoup plus de considération.

Il poussa le gorille hors de la pièce et s'assit en face du Chinois. La discussion dura une heure. Inlassablement Malko revenait à l'assaut. Il savait que M. Shu se savait condamné, et que seules comptaient encore à ses yeux quelques petites joies. Le Chinois écouta son plaidoyer et dit enfin :

— Je vais vous faire plaisir. Dès que j'aurai un peu de bon opium je vous suis.

Résigné, Malko se tourna vers Jones.

— Allez trouver Hood de ma part. Dites-lui ce que vous voudrez, mais qu'il vous branche sur la brigade des stupéfiants. Piquez-leur un peu d'opium.

Le gorille sortit en haussant les épaules. Décidément, il y avait des choses qu'il ne comprendrait jamais.

Deux heures plus tard, il était de retour, catastrophé.

— Ils n'en ont pas, annonça-t-il. Ils n'ont que de l'héroïne.

Malko regarda le Chinois qui regarda Jones.

— Je sais où trouver de l'opium, dit M. Shu. Envoyez-le dans un bar qui s'appelle Round Table. C'est derrière le Fishermanwharf, à côté du restaurant Di Maggio. Qu'il s'assoit à une table. Quand la serveuse viendra, il demandera « Danny Bras-de-Fer ». La fille lui dira : « Qui c'est ? » La réponse c'est : « Le champion de Yokohama ». Après, elle le conduira au contact. Il faut dire que c'est pour moi. Pour 50 dollars il aura du premier choix.

Malko acquiesça et sortit rejoindre Jones. Il lui expliqua la situation et répéta les étranges instructions. Docile, le gorille fila immédiatement, avec la Ford qu'il avait récupérée à l'hôtel.

Le Round Table était un infect beuglant qui avait comme principale clientèle des marins de passage, quelques obsédés sexuels et deux ou trois couples de touristes rigolards, attirés par la réputation de débauche de San Francisco.

Quand Chris Jones entra, une fille terminait une vague danse, les seins nus, vêtue seulement d'un pagne de jute. Elle était flétrie et se déhanchait sans conviction.

D'ailleurs le spectacle n'était pas là. Toutes les serveuses étaient « topless », c'est-à-dire ne portaient pas de soutien-gorge. Celle qui s'approcha de Chris était une grande belle fille rousse uniquement vêtue d'un collant à résille s'arrêtant à la taille. Sa poitrine imposante pointait fièrement et elle avait passé du rouge à lèvres sur la pointe de ses seins. Elle ne devait pas avoir plus de vingt ans.

En se penchant, elle effleura la bouche de Jones avec ses seins.

— Tu veux une bière ou un whisky, mon mignon ? La bière, c'est 80 cents et le whisky un dollar. J'espère que t'as plus de vingt et un ans¹⁰ ajouta-t-elle avec un clin d'œil canaille.

Les yeux de Jones lui sortaient de la tête. A Washington, une telle boîte aurait été fermée dans les deux heures. La fille prit sa réserve pour de la timidité. Elle se pencha encore plus pour que Jones puisse sentir le parfum bon marché dont elle était inondée – ça couvrait l'odeur de la sueur – et demanda :

— Tu t'ennuies, mon gros loup ? Tu m'offres un verre ?

En même temps, elle ondulait sur place, son nombril à la hauteur des yeux de Chris. C'en était trop. Il eut un gémissement plaintif et bredouilla :

— J'voudrais voir Danny, Danny Bras-de-Fer...

La fille, aussitôt, se raidit et fit sèchement :

— Danny ? Qui est-ce ? Je connais pas.

— Le champion de Yokohama, parvint à dire Jones, qui maudissait Malko, la C.I.A. et la Chine.

— Oh, encore un camé, soupira la fille. Je peux pas voir ces mecs-là, ils pensent jamais à baiser.

Elle s'éloigna en ondulant dédaigneusement, laissant Jones vert de rage. C'était un comble. Elle revint lui apporter un whisky qu'elle jeta presque sur la table, sans un regard pour le gorille. Un quart d'heure se passa. Le spectacle avait repris sur

¹⁰En Californie on ne sert pas d'alcool aux moins de vingt et un ans.

la scène et les serveuses continuaient à se promener dans la salle, poussant les mâles isolés à la consommation. Jones commençait à croire que la filière de M. Shu était morte quand un être répugnant se glissa jusqu'à sa table. C'était un Chinois avec une bouche toute ronde bordée de poils noirs, longs et raides. Ses yeux baignaient dans une espèce de liquide blanchâtre où le gorille crut voir évoluer des bêtes. L'inconnu était vêtu d'un maillot sans couleur qui moulait deux bras énormes accrochés à un torse fluet.

— Vous demandez après Danny Bras-de-Fer ? fit l'affreuse chose d'une voix éraillée.

— Oui, dit Jones débordant d'horreur.

L'autre eut un abominable sourire et clapota :

— C'est pour la seringue ou la reniflette ?

Jones rougit jusqu'aux oreilles et secoua la tête. L'autre continua.

— Alors quoi, tu veux de l'herbe aux chats¹¹ ? De la pipe ?

— De la pipe.

— T'as le pognon ?

Jones montra sous la table un rouleau de billets de 10 dollars.

— T'as une bagnole ?

Jones fit un signe affirmatif.

— Alors on la prend. Viens.

Le gorille laissa deux dollars, pas rancunier, et suivit le Chinois. Ce dernier lui arrivait tout juste à l'épaule, mais les siennes étaient d'une largeur impressionnante. Ils allèrent au parking silencieusement.

— Tu suis « The embarcadero » jusqu'au building du Ferry. Tu t'arrêteras quand je te le dirai, ordonna Danny Bras-de-Fer.

C'était le coin le plus sinistre de San Francisco. Côté mer, bordé par les bâtiments des différentes compagnies de navigation ; côté terre, les hangars alternaient avec les terrains vagues. Entre les deux, la rue serpentait entre les énormes piliers de ciment du freeway. Dans leur ombre grouillait un monde étrange de putains, de petits tueurs, de camés. Presque

¹¹La marijuana.

chaque matin, on retrouvait un corps dans les terrains vagues ou dans l'eau noire du port.

Le Chinois fit arrêter la voiture en face du Pier 14. Il regarda attentivement l'ombre et dit ensuite à Jones :

— Viens.

Pas rassuré, le gorille passa discrètement son 38 dans sa ceinture. Dans ce coin-là, on égorgeait pour une dîme...

Une puanteur atroce se dégageait du sol recouvert de débris. Le grondement du freeway, au-dessus de leur tête couvrait tous les bruits, et la lumière des piers ne parvenait pas à trouer l'ombre poisseuse.

Le Chinois s'arrêta près d'une silhouette appuyée à un pilier. Il y eut un conciliabule et il revint vers Jones.

— Ça va, donne le pognon. 60 dollars. C'est du bon, pas de la saloperie déjà fumée.

Jones tendit les billets. Nouveau conciliabule.

Danny Bras-de-Fer lui fit signe de venir. Ils passèrent devant l'autre dont Jones ne vit pas le visage, tant il faisait sombre. A quatre mètres il y avait une poubelle. Danny Bras-de-Fer souleva le couvercle, farfouilla et en sortit un paquet gros comme une boîte de cigares qu'il tendit à Jones.

Deux hommes étaient accroupis près de la poubelle. La garde du Veau d'Or. Jones glissa le paquet dans la poche de sa veste. Danny Bras-de-Fer le tira par la manche :

— Je ne suis pas compris dans le prix, moi, dit-il d'une voix plaintive.

Le gorille sortit un billet de dix dollars. L'autre clapota de joie et s'évanouit dans l'ombre sans dire au revoir. À grandes enjambées, Jones regagna la voiture, une main sur la crosse de son 38.

Dix minutes plus tard, il était en haut de Telegraph Hill. Milton lui ouvrit la porte. Encore tout secoué, Jones donna le paquet à Malko qui le remit à M. Shu.

Le vieux l'ouvrit avec des gestes tendres. C'était une vieille boîte de conserve rouillée dont il sortit un bloc noirâtre enveloppé d'un papier. Il défit le papier et porta le bloc à ses narines. Il le flaira longuement et une impression d'indicible satisfaction transforma son visage.

— Il est très bon, très bon, murmura-t-il.

— C'est encore une chance, fit Jones. Moi, je ne retournerai pas le changer.

Il n'y avait plus qu'à partir, mais Malko préféra prendre des précautions. Il décrocha le téléphone et appela Richard Hood.

— Je voudrais deux voitures de patrouille, demanda-t-il, c'est pour transporter quelque chose de plus précieux que tout l'or de Fort-Knox... Peut-être la fin de vos soucis et des miens.

— Dans dix minutes vous les avez, dit le chef de la police.

Un peu plus tard, les deux voitures étaient là. Malko leur demanda d'encadrer la Ford.

— Si on tente la moindre chose contre ma voiture, précisa-t-il, tirez immédiatement. Le sergent assis à côté du conducteur décrocha le fusil accroché au-dessus du tableau de bord.

M. Shu monta dignement dans la voiture, Malko à côté de lui.

Le voyage fut sans histoire. Au Mark Hopkins, ils passèrent par le garage afin de ne pas attirer l'attention. Deux policiers restèrent en faction dans le couloir, l'un d'eux armé d'un fusil. Une voiture faisait sans cesse le tour du bloc, prête à intervenir à tout moment.

Dans sa chambre de luxe, M. Shu erra d'abord comme une âme en peine, dépaysé. Finalement, il s'installa sur le tapis avec des coussins, sortit son plateau à opium et se mit à fumer sous la protection de la police de San Francisco...

Malko ne vivait plus. Il était presque certain que le Chinois détenait les réponses à toutes les énigmes. Il fallait le maintenir en vie encore quelques heures. Sa chambre était entre celles des deux gorilles, portes de communication ouvertes. En face, il y avait le ciel.

— Le voilà.

On frappait à la porte. Chris, le 38 Spécial dissimulé derrière sa serviette, alla ouvrir. À table, Milton avait son Magnum sur les genoux.

La trogne rouge du flic irlandais se pointa dans l'embrasure. Il escortait un gamin chinois hors d'haleine, les deux bras chargés d'un énorme plateau, recouvert d'un couvercle de métal.

— Hé, fit Jones, t'as regardé ce qu'il y a dessous ?

— Ah, ben non, dit le flic, tout bête.

D'une main ferme, le gorille repoussa le gosse et son chargement dans le couloir. Puis il souleva le couvercle.

Il y avait un magnifique canard, plusieurs plats, une théière et un tas de galettes.

— Ça va, dit Jones. Tu peux entrer.

Le petit Chinois franchit solennellement la porte et déposa son plateau sur la grande table, devant Malko et Shu. D'un geste théâtral, il ôta le couvercle et dit quelques mots en chinois d'une voix perçante. Shu inclina la tête, salivant de joie.

— Qu'est-ce qu'il dit ? demanda Malko.

— Que son maître l'a préparé comme si c'était le dernier que je mange sur cette terre... C'est une simple formule de politesse.

Sous l'œil soupçonneux de Jones, le gamin sortit de sa poche un petit couteau qu'il ouvrit. Avec des gestes de chirurgien, il commença à découper la peau luisante du canard en minces tranches qu'il disposait sur un des plats. Quand il n'y eut plus un pouce de peau, il apporta le plat à Shu, avec une soucoupe de sauce, un bol de petites herbes vertes et les galettes. Puis il ôta le reste du canard de la table.

L'air goulu, Shu prit une galette, y glissa plusieurs morceaux de peau, arrosa de sauce, ajouta de la verdure et croqua le tout d'une énorme bouchée. Cela fit « glop » et il eut un petit rot de satisfaction.

Les gorilles le regardaient, médusés.

— Comment, on ne mange que la peau ? dirent-ils, déçus.

— Eh, oui, dit Malko, c'est un plat de luxe. Quand on est bien élevé on donne le reste du canard à ses serviteurs...

Au même moment, Shu leur fit signe de se servir de la carcasse.

Malko déclina poliment son offre. Il s'installa avec Jones dans sa chambre, Brabeck n'osait pas mais il aurait bien été demander un morceau de peau. Pour voir le goût que ça avait. Il se leva et alla tourner autour du Chinois.

Cinq minutes plus tard, il revint près de Malko, les doigts gras et le visage épanoui. Le Chinois avait été magnanime.

M. Shu attaquait ses derniers morceaux de peau laquée qu'il arrosait de thé vert.

Enfin, il rota et repoussa son plateau. Trottinant jusqu'à Malko, il lui dit :

— Je pense avoir terminé mon travail vers quatre heures. Je l'ai déjà fait dans ma tête, en grande partie.

Dans le couloir, un policier envoyé par Hood faisait les cent pas, fusil en main. Jones et Brabeck occupaient les chambres de part et d'autre de celle de Shu. Malko, un verre de vodka à la main » se plongea dans la contemplation du panoramique de son château. Ensuite, il entreprit de dessiner la cheminée idéale pour sa salle à manger, qui avait quinze mètres de plafond.

Il en était au linteau quand M. Shu apparut à la porte de communication.

— Je pense que j'ai trouvé, dit-il.

Malko fut balayé d'une joie immense. Enfin ce morceau de papier pour lequel tant de gens étaient morts allait livrer son secret.

— Je vous écoute, dit Malko en faisant signe au Chinois de s'asseoir.

Les deux gorilles en retenaient leur respiration, regardant avec respect la liasse de feuillets dans la main jaune de Shu.

— Comme je vous l'ai dit, fit celui-ci, c'était très difficile. Avez-vous entendu parler de la Triade ?

Malko savait vaguement qu'il s'agissait d'une très vieille société secrète chinoise connue pour ses crimes. Il ignorait si elle avait survécu au communisme.

— La Triade a toujours été persécutée par le pouvoir, continua M. Shu, après une gorgée de thé brûlant. Ses membres avaient mis au point un système très compliqué de chiffres secrets pour se transmettre leurs messages.

« C'est très, très ingénieux. D'abord, il y a un certain sens pour lire les caractères. Tenez, regardez. »

Il prit le document que Malko lui avait remis et lui désigna les caractères.

— Voyez, les caractères des quatre coins doivent être lus en diagonale. Ils donnent le chiffre. Ensuite, les autres doivent être pris à partir du centre, en les déroulant dans le sens inverse de

la course du soleil. Jusqu'ici, c'est assez simple. Mais ces caractères, si vous les traduisez, ne veulent rien dire. C'est là que mes connaissances de l'honorable Société secrète m'ont servi...

Il eut un rire malin.

— C'est un code que se transmettent les initiés depuis que la Société existe. (Il désigna le premier caractère.) Voyez ce signe : c'est la contraction des trois signes suivants.

Il les dessina rapidement. Malko suivait, fasciné.

— Ces trois signes signifient « laver les oreilles ».

Surpris, Malko regarda le Chinois. Son interlocuteur montra ses chicots et exhala une haleine fétide.

* * *

— L'honorable Société était très prudente, susurra-t-il. Au cas où certains auraient connu le premier décryptage, ils seraient arrivés à un texte sans signification réelle. Car la Triade utilisait un langage secret : « laver les oreilles » signifie « tuer » ; « manger des canards » : « se procurer de l'argent ». Et ce caractère qui commence le texte, aux yeux profanes, veut dire « courant d'air », mais désigne en réalité « La 5^e loge de la Fidélité ».

C'était passionnant. Pas étonnant que les décrypteurs de la C.I.A. n'y aient rien compris. Mais comment M. Shu connaissait-il cela, pensa Malko.

La Triade devait pratiquer aussi la transmission de pensée car le Chinois dit :

— Mon très sage père faisait partie de l'honorable Société, c'est ainsi que j'ai appris ces modestes connaissances.

— Vous ne risquez rien en trahissant ces secrets ? demanda Malko.

— La Triade n'existe plus, murmura le vieux. Ceux qui se servent de son langage l'ont anéantie. Sinon, je ne me serais pas permis de vous dévoiler ce secret.

Il fallait toute la bonne éducation de Malko pour ne pas bouillir. Il avait la réponse à toutes les questions qu'on se posait

à Washington depuis des mois et il était obligé de tenir une conversation mondaine sur la Chine ancienne...

— Enfin, vous avez maintenant un texte décodé, demanda-t-il.

— Le voici.

Le Chinois tendit une feuille couverte de caractères. Malko les regarda un long moment. Il y en avait beaucoup plus que sur le document original, mais cela s'expliquait par le code qui « contractait » les expressions.

Il rendit la feuille.

— En avez-vous fait une traduction anglaise ?

— Pas encore, mais ce n'est pas difficile. Je vais le faire.

Il repartit dans sa chambre. Maintenant c'était une question de minutes. Malko ferma les yeux et laissa s'écouler sur son palais une gorgée de vodka.

Milton et Chris regardaient la Golden Gate qui semblait un gigantesque Meccano, à portée de la main.

— Tiens, remarqua Jones, ils ont même mis un hélicoptère pour nous protéger.

En effet un petit appareil biplace à turbine s'approchait de la façade en bruissant doucement. Le soleil se reflétait sur le plexiglas de son cockpit et empêchait de voir l'intérieur.

Il s'arrêta en face des fenêtres et se balançait gracieusement. Au même moment Malko bondissait de son fauteuil et courait à la fenêtre, pris d'un brusque soupçon. Il n'avait pas demandé d'hélicoptère à Richard Hood.

C'était trop tard.

Une flamme orange jaillit de l'hélicoptère. Instinctivement les trois hommes se jetèrent à terre au moment où une explosion terrible faisait trembler tout l'étage.

La cloison les séparant de la chambre de Shu vola en éclats, aspergeant de bois et de plâtre Malko et les gorilles. Une fumée noire envahit la pièce, avec une odeur de brûlé. Malko se releva le premier et fonça à travers les gravats.

Il recula devant une flamme claire qui montait de l'endroit où avait été assis M. Shu. Toute la pièce brûlait. Les cloisons avaient été soufflées. Malko, fou de rage, se mit à explorer les débris pour tenter de retrouver les précieux papiers.

Les deux flics du couloir firent irruption. L'un ressortit chercher un extincteur. L'autre se précipita à la fenêtre avec Jones.

— L'hélicoptère, hurla le gorille.

L'appareil s'éloignait à toute vitesse. Il était déjà à plus de cinq cents mètres. Bientôt il pourrait se poser n'importe où sans attirer l'attention.

Le flic arma son fusil et commença à vider son chargeur dessus. Jones tira rageusement avec son 38, sans espoir ; à cette distance il aurait fallu une mitrailleuse. La sonnerie d'incendie se mit à tinter dans les couloirs. Le second flic revint avec un extincteur à main et arrosa de mousse toute la chambre. Désespérément, Malko fouillait les débris. Toute la pièce était criblée d'éclats. L'obus avait dû exploser sur l'appui de la fenêtre. Shu n'avait rien vu, qu'un hélicoptère se balançant devant sa fenêtre et peut-être la jolie lueur orange du départ.

— C'était un bazooka, fit Jones. Ils avaient repéré la fenêtre. Heureusement qu'ils n'ont pas employé ça quand ils ont essayé de vous avoir, dans l'ascenseur du Fairmont.

— Dans un sac de dame, c'est pas très facile à transporter, remarqua Brabeck.

Au même moment Malko se redressa, une feuille de papier à demi brûlée dans les mains. Tout ce qui restait du texte décrypté par M. Shu. Le souffle de l'explosion l'avait projeté assez loin pour qu'il ne soit pas entièrement brûlé. Malko contemplait pensivement la feuille noircie. Il fit signe aux gorilles.

— Allons dans un des salons du premier. Je veux être seul. Vous resterez devant la porte.

Écartant les curieux, la police et les gens de l'hôtel affolés, ils prirent l'ascenseur. Malko s'installa dans un petit bureau, ferma la porte et les deux gorilles s'installèrent en faction, très intrigués.

En haut les pompiers et les policiers triaient les restes de M. Shu. Tout ce qu'on avait retrouvé tenait dans un tiroir promu au rang de cercueil provisoire. Il y avait du sang partout et on avait trouvé la main droite du vieux Chinois dans la penderie, très proprement coupée au ras du poignet...

Quant à l'hélicoptère, il avait disparu avant que les appareils de la police ne le rattrapent.

Les deux gorilles faisaient les cent pas dans le couloir ; d'abord intrigués, puis inquiets, enfin nerveux comme de futurs papas. Toutes les cinq minutes, Jones proposait :

— On y va ?

Milton, avec sa robuste patience du Middle-West, secouait la tête et répliquait :

— S'il a dit qu'il voulait être seul, c'est qu'il veut être seul...

La porte s'ouvrit une heure et trente-trois minutes plus tard. Malko avait l'air crevé ; ses yeux dorés étaient striés de fines lignes rouges. Il tenait à la main des feuilles de papier et eut un mince sourire devant l'air ébahi des gorilles quand ils aperçurent des caractères chinois.

— Il n'y a plus qu'à trouver un Chinois qui lise la langue et qui parle anglais, dit-il.

— Mais comment...

— J'avais eu le temps de regarder cette feuille attentivement. Vous savez que j'ai une excellente mémoire. J'ai fait de mon mieux pour reproduire les caractères détruits par le feu. Je les ai redessinés.

Les gorilles mirent dix minutes à retrouver leur respiration. On leur aurait annoncé que l'île d'Alcatraz venait de couler qu'ils auraient fait la même tête.

— C'est pas étonnant qu'on nous paie si cher, conclut Milton.

Malko se mit aussitôt à la recherche d'un traducteur. Grâce à Richard Hood, ses recherches ne furent pas longues : le Pr Maloney, titulaire de la chaire de Sinologie à l'Université de Southern California allait les recevoir. Il lisait le chinois parfaitement et n'avait pas été touché par le « lavage de cerveau ».

— Ne perdons pas une minute, dit Malko.

A tombeau ouvert, ils foncèrent à travers la ville. Le professeur habitait de l'autre côté du jardin zoologique, dans une grande villa. Quand ils arrivèrent, il y avait déjà quatre voitures de patrouille autour de la maison. Hood avait bien fait les choses.

Maloney était un homme grand et mince, sympathique, qui accueillit Malko d'une vigoureuse poignée de main. Ce dernier s'excusa du déploiement de forces.

— Plusieurs personnes ont été frappées de mort violente à cause du document que je vais vous demander de traduire. Aussi je vous conseille vivement de n'en parler à personne.

Maloney, Irlandais flegmatique, ne parut pas impressionné.

— Entrons dans mon bureau, proposa-t-il. Je vais me mettre au travail.

— Je crois que ça y est...

Malko soupira. Il attendait ce moment-là depuis si longtemps. L'universitaire posa son stylo et fit signe à Malko de le rejoindre derrière son bureau.

— En haut à gauche, dit Maloney, il y a l'indicatif « Tsao Lan-Tzé », qui signifie « Panier de Jonc ». J'ignore à quoi cela se rapporte.

Et Malko encore moins ! Maloney continua.

— Voici le texte approximatif :

« Camarade Yang-si, nous vous félicitons de votre réalisation. Nous confirmons l'accusé de réception de votre lettre à l'adresse Six. Pour votre organisation de couverture, le « Jardin des Multiples Félicités » me paraît parfait.

« Suivant votre requête, nous vous faisons parvenir de Prague le matériel de l'opération « Persuasion Invisible » et une lettre de votre mère. Il est trop tôt pour vous envoyer les gammas.

« Les essais effectués ici se sont révélés très satisfaisants. Vous devriez obtenir des résultats entre trois et six mois.

« Aucun document se rapportant à l'opération ne doit être transmis sans le chiffre numéro Un. Vous êtes personnellement responsable. Il serait intéressant de préparer le traitement d'autres villes importantes. Nous vous mettrons ultérieurement en contact avec des éléments sûrs à New York et à Chicago.

« Toute personne risquant de s'immiscer dans l'opération doit être supprimée immédiatement et discrètement. Nous vous souhaitons de réussir. Vous avez le salut des camarades. Vive le président Mao. Pékin 3 décembre. »

Malko et Maloney se regardèrent. Certes, un certain nombre de choses étaient parfaitement compréhensibles. Mais qu'était l'opération « Persuasion Invisible » ? Pour Malko cela ne faisait aucun doute : il s'agissait de l'étrange épidémie de lavage de cerveau. Ainsi il avait la preuve qu'il cherchait depuis le début de l'affaire. Les Chinois étaient derrière l'opération. Mais comment ?

Cela, le message ne le disait pas. Et qu'était le « Panier de Jonc » ?

En tout cas le professeur n'en savait pas plus que lui.

— Professeur, dit Malko, je vous demande, dans votre propre intérêt, de garder le secret le plus absolu sur cette affaire. Vous êtes en danger, tant que tout ne sera pas réglé. La police va vous donner une protection de 24 heures sur 24. Le F.B.I., c'est plus sûr. Faites ce qu'ils vous diront.

Maloney regarda Malko, un peu effaré.

— Mais enfin, que puis-je craindre ?

— Vous ne lisez pas les journaux ? répliqua Malko. Je ne voudrais pas avoir votre mort sur la conscience, professeur. Il se passe des choses étranges à San Francisco, en ce moment.

Maloney réalisa que Malko ne plaisantait pas. Ils se serrèrent la main presque solennellement, et les gorilles soulevèrent poliment leur chapeau.

— Vous avez rendu un très grand service à l'Amérique, dit Malko, avant de partir.

Il grillait d'envie de se rendre directement au « Jardin des Multiples Félicités ». Lili était là, vivante ou morte. Mais sa mission passait avant ses sentiments.

Malko alla au building de la « Californian Trust Investment » et appela Washington. La C.I.A. fonctionnait jour et nuit, même si l'amiral n'était pas dans son bureau.

On lui passa rapidement le bureau de l'amiral, puis, sur sa demande assortie de son code, chez lui. Malko expliqua les derniers développements de la situation et demanda qu'on le mette d'urgence en rapport avec un spécialiste de la Chine. L'amiral lui donna un numéro de la C.I.A.

Malko rappela immédiatement et obtint le spécialiste dont il avait besoin. Il lui lut le message décrypté au téléphone, l'autre enregistrant au magnétophone. Puis Malko lui demanda :

— Savez-vous à quoi peut se rapporter le « Panier de Jonc » ?

L'expert répondit sans hésitation :

— C'est le nom chinois de l'immeuble de Pékin où se trouvent les Services de Renseignements de la Chine communiste. Quant au nom de votre opération, c'est presque celui que les Chinois utilisent pour désigner le traitement des prisonniers, une sorte de lavage de cerveau dont nous ne connaissons pas encore tous les secrets.

— Lavage de cerveau...

Malko répéta la phrase rêveusement. Cela recoupaient bien son impression première. Mais les gens de San Francisco n'étaient pas prisonniers, eux. Cela signifiait que les Chinois avaient trouvé le moyen d'agir à l'insu des victimes.

— Il faut trouver ce qu'on a envoyé, il y a six mois, dit Malko.

C'était impossible que les douanes américaines n'aient pas été alertées par des objets venant de Prague. Il y avait donc une astuce. Malko se dit que le mieux était de procéder logiquement.

Prague, c'était un indice supplémentaire. Comme tous les agents « noirs » de la C.I.A., Malko était régulièrement tenu au courant des opérations d'espionnage de l'adversaire. Or, on savait depuis peu que les Chinois avaient installé une très importante antenne à Prague¹² comportant un centre d'expédition d'armes, un bureau de renseignements pour l'Europe et surtout une centrale d'action.

Maintenant, il restait à trouver par quel moyen était arrivé le mystérieux matériel ; à qui il était adressé et, surtout, en quoi il consistait.

Malko repartit à l'hôtel et alla au bureau de voyages.

— Je voudrais aller en Tchécoslovaquie, à Prague, dit-il à l'employée. Quelle est la ligne aérienne la plus pratique ?

¹²Exact. C'est le centre pour l'Europe du Lien-Lio-Pou, et le centre du service « Action » se trouve à Genève.

La jeune femme se plongea dans un énorme livre, l'*ABC*, recueil de toutes les liaisons aériennes du monde, et répondit au bout de cinq minutes :

— La meilleure possibilité est par la Scandinavian Airline System. C'est la seule compagnie qui va à la fois aux États-Unis et dans les pays derrière le rideau de fer. Il y a un vol direct trois fois par semaine Los Angeles-Copenhague, le lundi, le mercredi et le vendredi, par Douglas, DC 8. Vous partez à 23 heures de Los Angeles. Vous arrivez le lendemain à Copenhague à 20 h 05 après un stop à Strompjord, au Groenland. C'est un vol très agréable...

« Si vous prenez l'avion du lundi, vol SK 936, il vaut mieux coucher à Copenhague, à l'hôtel Scandinavian System qui vous réservera votre chambre en même temps que vous prendrez votre billet. C'est un hôtel moderne et confortable, comme un Hilton. Et le lendemain vous partirez pour Prague, toujours par DC 8, vol SK 955, à 15 h 40 pour arriver à 16 h 55. Ce qui vous laisse la matinée pour visiter Copenhague...

« Et pour San Francisco-Los Angeles, je peux vous... »

Grisé par cette avalanche d'explications, Malko parvint enfin à placer un mot. Il aurait bien aimé aller à Copenhague, ville qu'il connaissait d'ailleurs, cela l'aurait rapproché de chez lui, mais il avait autre chose à faire.

— Où se trouve le bureau de la Scandinavian Airline System ? demanda-t-il.

— À côté de l'hôtel, répondit la jeune fille. 412 Post Street, téléphone Exbrook 7-2900. Mais je peux vous réserver votre place, vous savez...

Malko s'enfuit. Il en savait largement assez... L'impétueuse jeune fille eut encore le temps de crier :

— Pour Prague, aller et retour, cela ne vous coûtera que 746 dollars.

Trois minutes plus tard, il poussait la porte de l'agence de la Scandinavian Airline System, dans Post Street. Deux employées s'affairaient au milieu d'un groupe de touristes. Malko demanda à parler d'urgence au chef.

On l'introduisit dans un petit bureau où un homme en civil le reçut aimablement. Malko lui montra tout de suite sa carte du State Department.

— J'ai besoin d'un renseignement qui intéresse la Sécurité des États-Unis, expliqua Malko. Si vous préférez le donner à la police de San Francisco, vous le pouvez, mais nous allons perdre du temps.

— Je suis prêt à vous aider, dit le directeur de la S.A.S. De quoi s'agit-il ?

Malko expliqua rapidement son problème. Y avait-il un moyen de vérifier si dans les derniers mois le bureau de San Francisco de la Scandinavian Airline System avait reçu des colis en provenance de Copenhague adressés au « Jardin des Multiples Félicités » à South San Francisco.

L'homme hocha la tête.

— C'est un renseignement confidentiel, dit-il, mais puisque vous représentez une Agence Fédérale... Je vais demander qu'on me recherche les manifestes de la période qui vous intéresse.

Il décrocha son téléphone intérieur et dit une phrase en suédois. Presque aussitôt une secrétaire entra avec un gros registre.

Le vis-à-vis de Malko se plongea dedans. Pendant plusieurs minutes on n'entendit que le ronronnement du climatiseur. Malko était plongé dans la contemplation de la maquette d'un DC 8 « Royal Viking » posée sur le bureau.

— Vous avez de la chance, dit enfin le directeur, en relevant la tête. Il y a trois envois en provenance de Copenhague arrivés à San Francisco, au nom de « Jardins des Multiples Félicités Incorporated » à l'adresse que vous m'avez indiquée.

Enfin, la boucle était bouclée, à un détail près.

— Que contenaient ces colis ? demanda Malko.

— D'après le manifeste, des plaquettes de bois de teck destinées à enjoliver des cercueils.

— Pouvez-vous me rendre encore un service ? demanda Malko. J'ai des raisons de croire que ces colis venaient de plus loin que Copenhague. Pouvez-vous vous renseigner à ce sujet ?

Le directeur réfléchit.

— Je vais envoyer un télex à Copenhague, au service du fret, demandant l'origine des colis. Je vous téléphonerai demain.

Malko remercia, en lui recommandant de garder le secret absolu. Il quitta le bureau de la Scandinavian Airline System presque heureux. Pour la première fois il marquait des points sérieux. Maintenant, il fallait retrouver Lili Hua et savoir en quoi consistait le mystérieux lavage de cerveau.

Deux heures plus tard, Milton Brabeck et Chris Jones, dans une camionnette jaune des « Pacific Téléphonés » étaient en planque devant la grille du cimetière. Ce déguisement leur permettait de tenir plusieurs jours sans être repérés. À l'intérieur de la camionnette, il y avait une caméra et un petit arsenal. Ils étaient reliés par radio avec deux voitures de police stationnées un demi-mille plus loin. Leur mission était de repérer les gens travaillant au cimetière et de les photographier.

CHAPITRE XIV

— Attention.

Milton Brabeck se redressa et Chris Jones mit le moteur en marche. Le Chinois qui venait de sortir du « Jardin des Multiples Félicités » portait une grosse serviette noire et se dirigeait à pied vers la station d'essence « Chevron ». Le matin il y avait laissé sa voiture pour un graissage et une vidange et allait la reprendre. Une occasion unique de le coincer à pied.

Trois jours avaient passé depuis la visite de Malko à la Scandinavian Airline. Le directeur de la compagnie lui avait téléphoné le lendemain de son passage.

— Vous aviez raison, lui dit-il. Les colis de bois ne venaient pas de Copenhague. Ils ont été embarqués à Prague sur le vol de notre Compagnie n°187, Prague-Copenhague. Là, un *broker* les a dédouanés et remis sur l'avion de Los Angeles.

Malko avait remercié. Ce n'était qu'une précision supplémentaire. Il était certain que le centre de l'organisation se tenait au cimetière. Mais il ignorait peut-être encore le principal : en quoi consistait le « lavage de cerveau » collectif ?

Il y avait eu plusieurs conférences téléphoniques avec l'amiral Mills. Le chef de la C.I.A. hésitait à ordonner une perquisition officielle dans le cimetière. On n'était pas certain que les jumelles s'y trouvent, et personne ne savait en quoi consistait le matériel de l'opération « Persuasion Invisible ». Il avait donc laissé carte blanche à Malko pour quelques jours, avec mission de s'emparer de l'un des hommes de l'organisation et de le faire parler. S'il n'y arrivait pas, ce serait le déclenchement de l'opération officielle menée par le F.B.I.

Malko était inquiet. Les jumelles avaient disparu et devaient se douter qu'il était sur la trace de leur organisation. Pourtant, les émeutes communistes continuaient. Il n'osait plus penser à Lili Hua. Il était maintenant certain qu'elle était morte. Vivante, elle était beaucoup trop dangereuse pour les terribles jumelles.

La surveillance du cimetière n'avait pas donné grand-chose. Ils n'avaient pu identifier avec certitude qu'un seul homme : un certain Dick Lim, embaumeur, qui venait tous les matins travailler au « Jardin des multiples Félicités ». C'est lui qu'il avait décidé d'enlever, car il ne pouvait pas ne pas être au courant des véritables activités des deux jumelles.

S'il se trompait, il n'y aurait plus qu'à lui faire des excuses et à donner le feu vert au F.B.I.

La camionnette des « Pacific Téléphonés » fit demi-tour et s'approcha lentement du Chinois qui ne leva même pas la tête quand elle s'arrêta près de lui.

Chris Jones descendit et se colla dans le dos de Dick Lim qui sursauta quand il sentit le canon d'un pistolet s'enfoncer dans ses côtes.

— On va t'avancer un peu, dit Jones, c'est fatigant la marche...

En même temps, il poussait vigoureusement, vers la porte de la camionnette que Malko maintenait ouverte, le Chinois qui se débattait.

Dès qu'il fut à l'intérieur, Jones le frappa du tranchant de la main et Dick Lim tomba sur le côté avec un gémissement, perdant ses lunettes.

— Qu'est-ce que c'est ? gémit le Chinois. Je vais me plaindre à la police.

— La police, c'est nous, fit Jones, sobrement.

L'autre cligna des yeux comme une chouette, sans répondre.

— Tu as ta petite trousse avec toi ? continua le gorille. On a envie de te conserver un certain temps, alors comme tu es un spécialiste...

Le Chinois vira au vert. Milton était assis devant lui, massif, son Magnum sur les genoux.

— Où l'emmène-t-on ? demanda Milton. Chez Hood ?

Jones secoua la tête.

— Pour ce qu'on veut en faire, on sera beaucoup plus tranquilles là où nos amis avaient emmené S.A.S. Comme ça notre gars ne sera pas dépaysé.

Ils roulèrent assez longtemps puis la camionnette cahota et stoppa. Malko ouvrit la porte arrière, Milton descendit et

aussitôt, Jones catapulta le Chinois au-dehors d'un énorme coup de pied.

Ils s'étaient arrêtés dans la cour du hangar où Malko avait failli être torturé. À coup de pied, Jones fit avancer le prisonnier jusqu'à l'intérieur. Grâce aux deux lucarnes, on y voyait clair. Milton sortit des menottes de sa poche et attacha les mains du Chinois derrière son dos. Puis, il commença à le gifler de ses énormes battoirs.

En cinq minutes, son visage fut méconnaissable. Jones continuait, impassible, prenant soin de frapper aux endroits les plus fragiles, comme le nez ou la bouche.

Finalement, Lim s'effondra avec un gargouillement et ne bougea plus.

Jones alla jusqu'au fond de la pièce et ramena un gros tonneau en le faisant rouler. Milton ouvrit alors un sac de ciment qu'il entreprit de verser sur un tas de sable. Les manches retroussées pelletant avec ardeur, on aurait dit un bon ouvrier consciencieux. Assis sur une chaise, dans un coin, Malko regardait ces préparatifs, impassible.

Le Chinois reprit conscience au moment où Jones commençait à verser le ciment liquide dans le tonneau. Le gorille cligna de l'œil :

— Tu vas être bien là-dedans. Au chaud l'hiver, au frais l'été... Tu me diras qu'avec cent mètres de flotte par-dessus tu t'en fous...

Terrifié, le prisonnier suivait le va-et-vient de la pelle. Quand il y eut une vingtaine de centimètres de ciment dans le tonneau, Jones s'arrêta. Il prit le Chinois par les pieds, Milton l'attrapa par les épaules et ils le mirent debout dans le tonneau.

— Tu arrives au fond ? s'inquiéta avec sollicitude Jones.

Il donna un petit coup de truelle sur la tête, gentiment :

— Allez, tasse-toi un peu, sinon on pourra jamais fermer le couvercle...

Le Chinois poussa soudain un cri perçant et se débattit furieusement. Milton le maintint par les épaules pendant que Jones ajoutait un peu de ciment glacial.

— Dans cinq minutes ce sera fini, fit Jones. On n'est pas aussi modernes que toi. C'est encore les vieilles méthodes. Mais

ça conserve aussi, tu sais. Quand on a dragué l'Hudson, l'année dernière, on a sorti des types qui y étaient depuis la prohibition. Eh bien ! tu vois, même leurs cigares étaient encore bons. C'est sain le ciment.

Tout en parlant, il remplissait le tonneau. Un froid glacial cerna le prisonnier. Les yeux hors de la tête, il cracha un jet de bile et hurla :

— Qui êtes-vous ? Pourquoi voulez-vous me tuer ?

Jones haussa les épaules :

— Tu le sais très bien.

Les nerfs tendus, Malko suivait la scène avec passion. C'était un coup de poker terrible. Ils ne pouvaient pas se permettre une seconde de revenir en arrière. Il fallait que l'autre les croie au courant de tout. Sinon, il se taisait. Malko n'osait même pas penser qu'il pourrait être innocent... Dans ce cas, sa carrière était finie...

Une pelletée de ciment glissa dans le dos du Chinois, lui glaçant l'épine dorsale. Il hurla :

— Non ! Je vais parler. Je sais des choses...

Jones fit comme s'il n'avait pas entendu et ajouta encore un peu de ciment.

Lim eut un curieux sanglot et hurla d'une voix de fausset.

— Les morts ne sont pas morts ! C'est moi qui les ai traités...

Jones et Brabeck se regardèrent, intrigués. Ce n'était pas au programme.

— Explique-toi, mon vieux, dit Jones en s'appuyant au tonneau.

Voyant le danger s'éloigner un peu, le prisonnier reprit du poil de la bête.

— Sortez-moi d'abord...

— Tss, tss, fit Jones. Tu n'es pas raisonnable. Si tu ne dis rien d'intéressant, on serait obligés de tout recommencer. C'est du ciment à prise rapide. Tu sens pas tes pieds ?

Malko s'était rapproché. Il ôta ses lunettes et se planta devant le prisonnier.

— Qui a tué une jeune Chinoise qui s'appelait Lili Hua ? demanda-t-il calmement.

Lim ne répondit pas, fuyant le regard de Malko. Ce dernier en savait assez.

— Les corps, bredouilla le Chinois. Ils ne sont pas morts.

— Quels corps ?

— J'ai reçu des ordres. L'organisation doit se replier. Il y a des éléments précieux dont la formation a demandé des années. Quatorze en tout. C'est ceux-là que j'ai traités.

— Vous les avez tués ?

— Non. Endormis. Pendant deux jours, ils seront en catalepsie. Au cas où on les examinerait superficiellement, ils ont l'apparence de la mort. Je les ai maquillés. Mais on n'ouvre jamais les cercueils de toute façon.

— Que voulez-vous dire ?

— Il y a un cargo qui part demain à trois heures pour Hong-Kong. Ils seront tous à bord. Les cercueils sont prêts. On viendra les chercher demain matin.

— Comment s'appelle le bateau ?

— *L'Atatsou*. Un cargo japonais ; il fait tous les transports de corps du « Jardin des Multiples Félicités ».

Le Chinois regardait anxieusement Malko. Celui-ci réfléchissait. Certes, c'était un beau coup de filet, mais pas ce qu'il cherchait.

Il fit comme s'il n'avait pas entendu l'histoire des cadavres et plongea ses yeux d'or dans ceux du prisonnier :

— Tu veux vraiment t'en tirer ?

— Dépêchez-vous, ça durcit, remarqua Jones.

— Oui, dit Lim en se tortillant.

— Où se trouve le matériel de l'opération « Persuasion Invisible » ?

Le Chinois changea de couleur. Ses yeux fuyaient le regard de Malko et il resta sans répondre, le visage crispé de peur, un sourd gémissement sortant de ses lèvres parcheminées.

Malko n'insista pas. Il fit un signe à Jones. Le gorille jeta une pelletée de ciment sur la poitrine du prisonnier. Cela fit une longue coulée grise. Lim frissonna et appela Malko :

— Ils vont me tuer ! dit-il.

Malko haussa les épaules et eut un geste du menton vers le tonneau :

— De toute façon...

— Alors, souligna Jones, on y va ? Ça sèche.

Le Chinois ferma les yeux et deux grosses larmes coulèrent sur ses joues.

— Dans le hall, dit-il d'une voix imperceptible, il y a un grand cercueil en exposition, sur un socle. Vous soulevez le couvercle. Vous enlevez l'oreiller. Dessous, il y a une petite planche en bois de rose, pour soulever la tête du mort. Poussez-la vers l'avant. Le cercueil pivotera. Il y a un puits avec une échelle. Le laboratoire se trouve dix mètres en dessous.

— Il y a toujours quelqu'un ? demanda Malko.

— Toujours.

Chris Jones lâcha sa pelle.

— Qui est le chef de l'organisation à San Francisco ?

Le Chinois le regarda, surpris :

— Vous ne savez pas ? C'est la camarade Yang-si, le numéro

Un.

— Où est-elle ?

— Au cimetière. Elle n'est pas sortie depuis plusieurs jours.

— Bien, dit Malko.

— C'est tout ce que vous voulez savoir ? demanda anxieusement le Chinois. Il faut me livrer à la police maintenant...

— Encore une chose, dit Malko. Pourquoi avez-vous tué Lili Hua ?

Le prisonnier baissa la tête.

— C'était un ordre. La camarade Yang-si m'aurait tué si j'avais refusé.

— Comment l'as-tu tuée ? demanda Malko en se forçant au calme.

Lim baissa la tête, puis, à voix basse, fit le récit de la mort de Lili. Malko sentit une boule monter dans sa gorge. Il demanda encore :

— Tu l'as torturée pour qu'elle parle, n'est-ce pas ?

Le Chinois baissa la tête sans répondre.

— Ordure, murmura Jones.

Malko vit trop tard son geste. À bout portant, Chris venait de lui tirer une balle de 45 derrière l'oreille. Le Chinois fut projeté en avant, dans un jet de sang et d'éclats d'os.

Il resta là les mains pendantes. La balle avait traversé le cerveau, le foudroyant.

— Il ne fallait pas, dit Malko d'une voix lasse. Cela ne ressuscitera pas Lili et il aurait pu parler, nous apprendre encore beaucoup de choses.

— Pardonnez-moi, dit Jones. Ça a été plus fort que moi. Et j'ai l'impression que des vivants, on va en piquer quelques-uns...

— Nous ne pouvons pas laisser ce cadavre là, dit Malko et il est difficile de l'apporter à la police.

Jones proposa :

— Il y a qu'à le remettre dans son tonneau. C'est plus prudent que de le laisser ici. Ça pourrait donner l'éveil. Et, au point où ça en est...

Malko approuva :

— Allez, finissons-en, dit-il.

Jones et Brabeck prirent le corps et le renforcèrent à grande-peine dans le tonneau. Le ciment était presque dur. Milton rentra les bras du Chinois en pesant sur ses épaules et sur sa tête, tandis que Jones versait les dernières pelletées. À l'écart, Malko fumait une cigarette. Il enviait l'indifférence des deux gorilles.

Avec sa truelle, Jones égalisa la couche sur le dessus du tonneau. On ne voyait plus rien.

Il plaça le couvercle et l'enfonça à petits coups avec le manche de la truelle.

— Où le met-on ? demanda Jones.

— Sous l'appontement, dit Malko. Faites-le rouler jusqu'au bout. Il y a assez d'eau et de toute façon, il s'enfoncera dans la vase.

Les deux gorilles s'arc-boutèrent pour faire basculer le tonneau, puis le poussèrent en évitant les lattes trop pourries.

Sur l'appontement, Milton, en manches de chemise, éternua.

— Tu vas prendre froid, remarqua Chris Jones.

C'est vrai, l'air était frais. Les lumières de l'aéroport brillèrent doucement à droite et la mer clapotait à leurs pieds. Un décor idyllique pour amoureux.

— *Go.*

D'un seul élan les deux gorilles poussèrent. Le tonneau fit un plouf sourd et un peu d'eau gicla sur le wharf. Jones se pencha. Des cercles concentriques disparaissaient lentement. Il n'y avait même pas de bulles. L'eau noire s'était refermée sur le sinistre colis.

Jones nettoya rapidement les traces de ciment. Cinq minutes plus tard, les trois hommes roulaient vers San Francisco.

CHAPITRE XV

Milton Brabeck en croque-mort, était parfait. Il avait endossé une tenue grise et une casquette de la même couleur et son visage avait un air de respectabilité affligée. Pourtant, au volant de son corbillard « Cadillac » noir, il ne pouvait s'empêcher de lorgner les jolies passantes. Ce qui nuisait un peu à sa composition.

Dans le fourgon jumeau, Malko, revêtu de la même tenue, conduisait, son pistolet extra-plat à portée de la main. Les deux Cadillac dont l'arrière normal avait été remplacé par un fourgon tôle, pouvaient contenir chacune près d'une dizaine de cercueils. C'était d'ailleurs les véhicules officiels pour ce genre de transport.

Chris Jones guidait le convoi dans une Ford noire, son colt 38 sur les genoux.

L'expédition s'était décidée la veille, après avoir eu l'accord de l'amiral. Le cimetière était cerné depuis l'aube par le F.B.I. et la police de San Francisco. Mais Mills avait demandé à Malko de tenter de s'emparer des faux morts avant la perquisition officielle. Pour plusieurs raisons. D'abord, dans la bagarre, ils pouvaient disparaître ou être tués. Ensuite, il préférait qu'ils tombent discrètement entre les mains de la C.I.A. De toute façon, un émetteur radio était dissimulé dans la Ford de Chris. Son micro ultrasensible lui permettait d'enregistrer tous les bruits à cent mètres à la ronde. En cas de coup dur la police interviendrait en deux minutes. Malko avait pensé qu'en croque-mort, ses cheveux blonds cachés par la casquette, il serait moins voyant.

Ils arrivèrent à la grille du « Jardin des Multiples Félicités » vers huit heures du matin et entrèrent lentement.

Le petit convoi s'engagea dans l'allée principale menant au centre d'embaumement à travers les massifs odorants de rhododendrons et les multiples plaques disséminées dans les

pelouses. Le « Jardin des Multiples Félicités » couvrait plusieurs hectares, la surface d'une grande colline.

Le bâtiment blanc apparut. Chris Jones arma discrètement son colt.

Les trois véhicules se rangèrent doucement devant le portail.

Chris sortit de la Ford. Les deux « chauffeurs » restèrent à leur volant.

Un petit Chinois habillé à l'européenne était déjà sur le pas de la porte.

— Nous sommes de la Pacific Interline Corporation, nous venons chercher les corps des honorables disparus, annonça Jones. *L'Atatsou* lève l'ancre à midi.

Le Chinois jeta un coup d'œil aux corbillards et ouvrit la porte.

— Les corps sont dans les cercueils, dit-il. Combien avez-vous d'hommes avec vous ?

— Deux, répondit Chris.

— Cela suffira. Suivez-moi.

Chris fit signe à Milton et à Malko. Ils descendirent avec componction de leurs fourgons. Jones n'avait pu se résoudre à se défaire de son colt qui faisait une bosse indécente sous la blouse grise de croque-mort. Les yeux baissés, il passa devant le Chinois.

— Voici les cercueils, annonça celui-ci.

Il paraissait sans méfiance. En effet, les gens de la Pacific Interline Corporation devaient venir chercher les cercueils. Sur la demande de Malko, Richard Hood leur avait gentiment demandé de n'en rien faire. Dans l'intérêt supérieur du pays. Ils avaient simplement prêté leurs véhicules.

Ils étaient empilés les uns sur les autres. Les trois hommes n'arrivaient pas à croire que devant eux se trouvaient les hommes d'élite du 5^e Tsou¹³ qui se croyaient encore certains de leur impunité.

— Eh bien, au travail ! dit Chris Jones.

¹³Le 5^e Tsou est le service « Action » de Lien-Lio-Pou communiste. Le 2^e Tsou est le service action de Formose.

Malko et Brabeck s'avancèrent sans enthousiasme et saisirent un cercueil par les poignées d'argent. C'était affreusement lourd et ils disparurent en titubant sous le poids de leur macabre charge. Cinq minutes plus tard, ils étaient de retour, essoufflés et furieux.

Il fallut près d'une demi-heure pour effectuer le chargement. Le Chinois n'avait pas dit un mot. Impossible de savoir s'il y avait d'autres personnes dans le bâtiment. Enfin, Brabeck et Malko emmenèrent le dernier cercueil.

— Suivez-moi dans le bureau, demanda le Chinois à Jones.

« Donnez-vous la peine d'entrer, dit-il en s'effaçant devant Chris Jones.

Le bureau était décoré de photos de monuments funéraires, en noir et en couleur. Le Chinois ouvrit un tiroir et tendit à Chris une liasse de papiers :

— Voici les documents qui doivent accompagner les corps et permettre leur identification à Hong-Kong, dit-il. Transmettez-les au capitaine.

Il s'inclina, signifiant la fin de l'entretien. Chris sortit, ses papiers sous le bras.

Milton Brabeck et Malko attendaient, près de leur véhicule, en grillant une cigarette. Chris leur fit signe qu'ils partaient. Avec componction, ils remontèrent dans leurs véhicules et démarrèrent lentement. Le Chinois regardait le spectacle, sur le pas de la porte.

L'immense cimetière respirait le calme et la joie de vivre et de mourir sous le soleil de Californie. Le Grand Bouddha de pierre de l'entrée semblait veiller sur le dernier sommeil de ses hôtes.

Ils roulèrent dix minutes puis Chris doubla les deux corbillards et s'arrêta sur le bord du freeway. Sagement les deux Cadillac aux phares allumés s'arrêtèrent derrière la Ford. Malko et Brabeck en sortirent, et ôtèrent leurs casquettes.

— Alors, fit Brabeck, on va se louer un petit cimetière de campagne. Ils nous feront un prix, avec ce qu'on leur apporte...

Malko regarda sa montre : 1 h 10, donc 6 h 10 à Washington à cause du décalage horaire. L'amiral Mills était déjà à son

bureau depuis plus d'une heure. Ou il était mort. Il fallait lui rendre compte du succès de la première partie de l'opération.

— Allons jusqu'à une station d'essence, proposa Malko. Je dois téléphoner.

Un peu plus loin, ils stoppèrent à une grande station Mobil. En quelques secondes, Malko eut sa communication en P.C.V.

Il fut peu loquace. Cet appareil-là ne codait pas.

— Tout marche bien, annonça-t-il dès qu'il entendit la voix de Mills. Nos amis sont avec nous.

— Parfait, dit l'amiral. Allez immédiatement à la base Edwards. Présentez-vous à l'entrée C. On vous attend. Bonne chance pour la suite.

Il raccrocha. La base Edwards jouxtait l'aéroport civil. Ils y furent en dix minutes. À l'entrée C, à côté de la guérite du factionnaire, il y avait un colonel de l'Air Force. Sans se présenter, il monta à côté de Malko.

— J'ai ordre de prendre votre cargaison en charge, dit-il. Mon C156 est prêt à décoller.

Ils roulèrent cinq bonnes minutes sur la base et arrivèrent à un énorme hangar métallique fermé. Tout autour, des sentinelles armées étaient placées tous les vingt mètres.

— Ordre de Washington, remarqua le colonel. Il paraît que votre cargaison est précieuse...

Malko l'espérait de tout son cœur.

Le colonel descendit de la Ford et se dirigea vers un lieutenant, responsable de la garde du hangar. Après s'être identifié, il obtint l'ouverture de la porte. Les trois véhicules s'engouffrèrent dans le hangar. À l'intérieur il n'y avait qu'un énorme quadrimoteur C156 aux couleurs de l'Army. Tout l'équipage était en combinaison blanche. Cela sentait la C.I.A. à plein nez.

Indifférents à l'étrange convoi, plusieurs hommes s'approchèrent pour aider au déchargement. Malko eut un scrupule. Et si le Chinois leur avait menti ? Il aurait bonne mine si l'amiral recevait de vrais cadavres !

— Ouvrez-en un, dit-il à Jones.

Le gorille sortit deux longs tournevis et se mit au travail avec Brabeck sous le regard indifférent des hommes en blanc.

Drôles d'aviateurs, vraiment... En cinq minutes le couvercle fut ouvert.

Malko s'approcha au moment où les deux gorilles changeaient de couleur. Il se pencha.

Lili Hua, entièrement nue, le visage calme et les yeux fermés, était allongée, maintenue par des sangles. Visiblement elle avait été embaumée, car son visage avait des couleurs presque naturelles. Sa peau avait conservé une belle teinte dorée. On aurait pu croire qu'elle allait se réveiller.

Des larmes vinrent aux yeux de Malko. Il allongea la main et caressa les cheveux noirs. Il s'attendait presque à ce qu'elle ouvre les yeux.

Jamais il n'aurait cru qu'il éprouverait ce chagrin. Il demeura immobile, contemplant le cadavre nu et ravissant, ses yeux d'or obscurcis par la douleur.

Intrigué par son silence, le colonel s'approcha et jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Il eut un haut-le-corps et s'éloigna horrifié. Il ne comprenait pas en quoi des cadavres de femme nue pouvaient être précieux pour la C.I.A.

Il n'y avait plus rien à faire pour la pauvre Lili. D'un signe Malko demanda à Jones de refermer le cercueil.

— Ouvrez-en un autre, demanda-t-il.

Les gorilles revissèrent celui de Lili Hua et le replacèrent avec les autres. Puis ils en prirent un second et le posèrent par terre. De nouveau, ils s'attaquèrent au couvercle.

Jones et Brabeck le soulevèrent et le posèrent par terre. Le Chinois qui se trouvait à l'intérieur avait les bras croisés sur sa poitrine et les yeux fermés. Pour que le corps ne ballote pas, il était attaché avec des courroies fixées au fond du cercueil et deux petits oreillers en caoutchouc mousse encadraient son visage. C'était un inconnu pour Malko.

Jones défit les courroies et hissa le corps hors de la boîte en bois.

— Vous croyez qu'il est vivant ? interrogea le gorille.

— Auscultez-le.

Le gorille écarta la robe safran et colla longuement son oreille contre la poitrine du « mort ». Il se redressa, perplexe.

— Ça bouge un peu. Il est pas mort...

La drogue du Chinois embaumeur faisait bien son effet. Tous les douaniers du monde auraient pu ouvrir les cercueils sans rien découvrir. Malko les examina et découvrit qu'une portion du couvercle avait été rabotée. Même quand toutes les vis étaient bloquées, l'intervalle laissait passer un filet d'air. En dépit de leur état cataleptique les Chinois avaient besoin de respirer.

— Bien, refermez-le, ordonna Malko.

Il aurait donné cher pour savoir si les jumelles étaient dans un des cercueils. Il allait le savoir très vite. Dès que le C156 se serait posé sur une des bases discrètes de la C.L.A. et que les spécialistes auraient réceptionné les corps, l'amiral le ferait prévenir.

Ici, il fallait faire vite. Bien sûr, l'armée voulait bien donner un coup de main à la C.I.A. mais elle n'aimait pas être mêlée de trop près à ces histoires bizarres.

Les corps étaient déjà chargés. L'équipage dans le cockpit égrenait sa check-list. Le colonel inconnu s'approcha de Malko, la main tendue.

— Au revoir. Je ne vous signe pas de décharge. Ce serait inutile : je n'existe pas, vous n'existez pas et cet avion n'existe pas...

Le reste se perdit dans le grondement assourdissant des moteurs. Les portes du hangar s'ouvrirent en grand et le gros appareil se mit lentement en branle.

Les quatorze Chinois du 5^e Tsou allaient en faire une tête en se réveillant dans un camp spécial de la C.I.A... L'amiral pouvait se frotter les mains. Il ne restait plus qu'à résoudre l'énigme de la « Persuasion Invisible ». Après, Malko pourrait aller prendre un repos bien gagné en Autriche. Et essayer d'oublier la douce Lili Hua.

— Dépêchons-nous, dit-il à Chris et à Milton. Richard Hood nous attend pour déclencher l'opération.

La Ford traversa le camp Edwards à toute vitesse et reprit la route de South San Francisco.

À côté de Malko, Richard Hood mâchonnait son cigare. Chris et Milton étaient tassés à l'avant à côté du chauffeur en uniforme dans la grosse Lincoln noire, cadeau de la

municipalité reconnaissante. Devant eux, une voiture de patrouille avec quatre policiers en uniforme, ouvrait la route. Deux motards faisaient crisser le gravier, derrière la Lincoln, précédant une voiture du F.B.I.

Autour du cimetière, il y avait encore une douzaine de voitures de patrouille, prêtes à intervenir. Richard Hood avait un mandat de perquisition signé du gouverneur de l'État.

— Espérons qu'on va trouver quelque chose, dit Hood. Sinon, qu'est-ce que je vais prendre. Je ne serai jamais réélu. Vous vous en foutez, vous n'existez même pas légalement.

Malko le rassura :

— Nous savons où se trouve leur laboratoire clandestin, grâce aux aveux d'un des leurs.

Hood eut le bon goût de ne pas demander comment ils avaient obtenu ces aveux et où était le prisonnier. De toute façon, entre la tuerie du Fairmont et les émeutes communistes, il était prêt à passer sur beaucoup de bavures...

Les trois voitures stoppèrent devant le bâtiment central. Les motards mirent pied à terre et s'écartèrent de leur machine, la main sur la crosse. Les quatre patrolmen sortirent de la première voiture et se déployèrent pour couvrir Malko et Hood.

Le « Jardin des Multiples Félicités » méritait bien son nom. L'air embaumait et des jardiniers s'affairaient sur les pelouses.

Le Chinois que Malko avait déjà vu le matin s'avança vers eux. Richard Hood lui tendit le mandat de perquisition.

— J'ai ordre de visiter votre établissement, dit-il, sur la demande du F.B.I. qui vous soupçonne d'abriter une organisation subversive...

Le Chinois lut le mandat attentivement et dit d'une voix aiguë :

— C'est absolument ridicule. Nous sommes d'honnêtes commerçants et c'est une atteinte à la liberté. Nous ne faisons rien d'illégal ici.

— Si c'est vrai, grogna Hood, nous vous ferons des excuses.

Précédé par les deux motards, il pénétra dans le bâtiment blanc. Les quatre agents du F.B.I. suivaient. Malko et les deux gorilles restaient près de Hood.

Pendant une demi-heure, le groupe d'hommes se promena du rez-de-chaussée au sous-sol. Tout paraissait normal. Il n'y avait que des bureaux somptueux, des salles d'exposition, les salles d'embaumement et une petite morgue qui contenait quelques corps dont le Chinois put expliquer la provenance. Hood mâchonnait son cigare de plus en plus nerveusement. À côté de lui, le petit Chinois qui s'était présenté comme le manager du cimetière, retenait mal un sourire de triomphe.

Finalement, Hood s'arrêta au milieu du hall, en face du bureau où se trouvaient deux hôtessees ravissantes, vêtues de l'étrange déshabillé à demi transparent que Malko connaissait déjà.

— Alors ? fit le chef de la police à Malko.

Celui-ci ne dit rien, mais, encadré de Chris et de Milton, se dirigea vers le piédestal en marbre noir soutenant le cercueil d'exposition. Les deux gorilles prirent le lourd couvercle à deux mains et le déposèrent par terre. Ce fut le signal de la bagarre.

Malko se retourna à temps. Le Chinois plongeait la main sous sa veste, Malko fut plus rapide. Son pistolet extra-plat fit « plouf » deux fois. Atteint à la poitrine, le Chinois vacilla et lâcha un gros pistolet noir.

Mais d'un bureau vitré, un second Chinois s'était levé. Armé d'une courte mitraillette, il balaya le hall d'une rafale. Tout le monde plongea, les gorilles lâchèrent leur couvercle d'acajou et ouvrirent le feu. Mais, abrité derrière son bureau le Chinois continuait à tirer. Un des motards, agenouillé derrière une colonne, tomba, une balle dans le cou, et un long jet de sang gicla sur le marbre : il avait la carotide tranchée. Personne ne s'occupait des hôtessees. Cela faillit coûter la vie à Richard Hood. L'une d'elle brandit soudain un petit pistolet et tira sur le chef de la police. La balle passa à un centimètre de son visage et alla s'enfoncer dans l'épaule d'un des quatre patrollmen.

Son voisin riposta, à la Winchester 30/30. Une énorme tache rouge apparut sur le chemisier de la Chinoise, plaquée au mur par la violence de l'impact. Elle lâcha son arme et s'affaissa, mourante, sur son bureau.

Chris Jones plongea et roula sur le sol, passant devant le bureau où se trouvait le Chinois à la mitraillette. Son 357

Magnum tira deux fois. Le Jaune, une balle en plein front, s'effondra.

Quelques minutes plus tard, toute résistante avait cessé. Appelé par radio, du renfort arrivait. Les Chinois survivants sortirent, les mains sur la tête, encadrés par les hommes du F.B.I. Le hall était plein de l'odeur âcre de la cordite. On emporta sur une civière le motocycliste agonisant. Malko se releva et bondit vers le cercueil en exposition.

— Vite au sous-sol. Il doit y avoir du monde.

Il se pencha à l'intérieur du cercueil. Il y avait une couverture mauve, un drap à festons, et un oreiller, également à festons. On avait vraiment envie de s'y coucher.

Malko arracha toute cette literie macabre et la jeta par terre.

Dessous il trouva la planche dont avait parlé Lim. Il poussa vers l'avant. Il y eut un ronronnement imperceptible et sous les yeux ébahis des policiers, le cercueil se mit à pivoter lentement vers la droite.

Il s'arrêta à 90° de sa position initiale. Le socle de marbre noir découvrait un puits circulaire doté d'une échelle métallique comme un sous-marin. Un air glacial fit frissonner Malko. Il enjamba le rebord et fit signe aux gorilles.

— Allons-y.

— Attendez, dit Chris Jones.

Prenant une grenade fumigène à la ceinture d'un des patrouillmen, il la dégoupilla et la jeta dans le puits. Elle éclata au fond avec un bruit sourd et une épaisse fumée jaune commença à monter.

Quand Malko sentit qu'il débouchait dans le plafond d'une pièce, il lâcha les barreaux et se laissa tomber. Chris suivait et atterrit dix secondes plus tard. Entre l'obscurité de la pièce et la fumée, on n'y voyait pas à dix centimètres. Brabeck atterrit derrière Jones. Il avait une grosse torche électrique. Il l'alluma et la fit vivement rouler loin de lui.

Heureusement que les trois hommes étaient à plat ventre : une volée de balles s'abattit sur la torche qui vola en éclats. Déjà, les gorilles et Malko ripostaient.

On entendit un cri, puis plus rien. Pas même un coup de feu. Derrière les trois hommes, les policiers descendaient un à un.

Malko et les gorilles s'avancèrent lentement, en rampant. C'était un long couloir. Presque au bout, Chris heurta un corps étendu, encore chaud. Au contact il vit que c'était une femme avec de longs cheveux et des vêtements d'homme. Après, il y avait une porte en fer.

Un policier alluma sa torche. Rien ne bougea. Un autre trouva un commutateur et alluma. En dépit de la fumée de la grenade, on y voyait vaguement. Le couloir ne comportait que trois portes : une en fer, au bout, fermée. Deux autres vitrées, sur le côté. Malko s'approcha du corps étendu et l'éclaira : c'était l'une des jumelles. Elle avait reçu une balle dans l'œil gauche et une dans la poitrine. Une large tache de sang salissait sa combinaison blanche. Elle serrait encore un pistolet mitrailleur très court dans sa main droite, avec un long chargeur courbe.

Laissant les policiers enfoncer la porte métallique, Malko ouvrit l'une des portes vitrées. C'était une salle d'opération, vide. Il ouvrit l'autre. C'était un grand local de vingt mètres de long, éclairé par des ampoules nues. Au fond, il y avait une grande armoire métallique, et les seuls meubles consistaient en dix tables bizarres.

Malko s'approcha et reconnut des tables de montage de cinéma, permettant de coller des films et de les visionner en même temps. Il y en avait pour une petite fortune.

Jones était entré derrière lui :

— Qu'est-ce que c'est que ça ? fit-il. Ils fabriquent des films pornos ?

Sur une table, il y avait une boîte de films. Malko l'ouvrit et déroula un morceau du film. Il était impressionné.

Il le rembobina pensivement. Dans ces boîtes se trouvait tout le secret de l'opération « Persuasion Invisible ». Il avait hâte de savoir. Dans le couloir, il se heurta aux policiers qui venaient d'explorer ce qu'il y avait derrière la porte métallique : c'était un tunnel qui, par un puits, débouchait au fond du cimetière dans un mausolée. La seconde Chinoise s'était enfuie

par là. Cela n'étonna pas Malko. Elle avait dû rester jusqu'à la dernière minute, espérant peut-être que leur laboratoire ne serait pas découvert. Il regarda froidement le cadavre de la jumelle. Lili Hua aussi était morte, d'une façon beaucoup moins rapide.

Les gorilles chargés de boîtes de films et Malko remontèrent à la surface. Richard Hood était assis dans sa Lincoln, téléphonant à son quartier général.

— Trouvez-moi une salle de projection tout de suite, dit Malko, je crois que nous touchons au bout de nos peines.

— Ça va, dit Hood, montez avec moi. J'espère que vous avez raison.

Deux hommes du F.B.I. les accompagnèrent.

Une fois de plus, ils se retrouvèrent dans un sous-sol. Cela sentait le cigare froid et la sueur. C'est là qu'on projetait aux huiles de la police les films soupçonnés de pornographie saisis dans les cinémas clandestins. Un projectionniste en uniforme vint prendre la première bobine et ils s'installèrent. La lumière s'éteignit.

Un visage apparut sur l'écran. Un homme d'une quarantaine d'années, sympathique, qui dit :

« Bonjour mesdames, bonjour mesdemoiselles, bonjour messieurs. Il fait beau aujourd'hui sur l'ensemble de la Baie et je vais vous donner les prévisions pour les jours qui viennent... Oakland, par contre, est dans le brouillard... »

Un énorme éclat de rire interrompit la projection. Richard Hood avait failli avaler son cigare :

— Mais c'est le bulletin météo que vous avez été chercher au péril de votre vie...

Malko ne comprenait plus. Après la météo, il y eut plusieurs publicités, un morceau de feuilleton... Puis la lumière se ralluma.

— Essayez une autre bobine, proposa Malko.

On éteignit encore. Cette fois, ce fut un court métrage western, *The Avengers*.

— C'est passé sur K.T.V.U., channel 2, remarqua Hood. C'est con à mourir, mais je ne vois pas ce que ça a de subversif.

Ils coupèrent le western, d'un commun accord, et on ralluma. Mais un déclic s'était fait dans le cerveau de Malko. Il se tourna vers Hood :

— K.T.V.U., c'est une station locale de télévision, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Hood. Elle émet pas loin d'ici d'ailleurs. On peut la prendre jusqu'à Oakland, mais peu dans le Nord, à cause des collines. L'émetteur n'est pas très puissant.

Malko avait encore dans la tête la carte des troubles, la zone où se produisaient les mystérieux lavages de cerveau. Il la superposa mentalement à la zone de diffusion de K.T.V.U.

— Vous n'avez pas remarqué, dit-il doucement, que la zone couverte par K.T.V.U. couvre presque exactement celle où ont lieu les troubles ?

Il y eut une minute de silence. Puis Hood fit :

— Nom de Dieu, mais vous avez raison ! Il faut examiner ces films de plus près.

Ils se ruèrent tous vers la cabine de projection. Malko prit la première bobine et commença à l'examiner image par image, à la lueur du projecteur. Il n'eut pas à aller loin. Au bout de quarante centimètres environ, il trouva une image qui ne se raccordait pas aux autres. Il y avait une simple phrase qu'il lut à l'envers à haute voix :

« Les communistes ont raison. »

Hood arracha le film des mains de Malko et lut lui-même. Les yeux lui sortirent de la tête. Malko reprit le film et continua à l'examiner. Vingt-cinq images plus loin, le même slogan revenait, et ainsi de suite jusqu'à la fin de la bobine.

— Mais bon sang, dit Hood, c'est de la magie, on n'a rien vu quand le film a été projeté.

Malko secoua la tête. Il venait de comprendre.

— Ce n'est pas de la magie, dit-il. C'est ce qu'on appelle de la « Publicité Invisible ». Un procédé qu'on a essayé et interdit. Voilà en quoi cela consiste. Vous savez que l'on projette un film à la vitesse de 24 images à la seconde. C'est ce qui reconstitue le mouvement à l'image. Or, si vous projetez, comme c'est le cas ici, une image 1/25 de seconde seulement, l'œil n'a pas le temps de l'enregistrer, donc vous ne la voyez pas, de même que l'oreille

n'entend pas les ultrasons qui pourtant pénétrant le cerveau peuvent détruire les cellules.

« Mais si votre œil ne voit pas cette image, votre cerveau l'enregistre car elle revient toutes les secondes. Que se passe-t-il alors ? C'est votre subconscient qui assimile cette image et ce qu'elle représente. Une grande marque de boisson avait fait l'expérience : elle intercalait dans des films des images comme celle que nous venons de voir recommandant de boire leur marque. Les gens qui regardaient ces films ne se rendaient pas compte qu'ils regardaient de la publicité mais leur subconscient, influencé, les dirigeait vers cette marque plutôt que vers une autre. C'est ce qui s'est passé ici. On a seulement remplacé le slogan publicitaire par des slogans politiques. À leur insu les gens qui regardaient souvent K.T.V.U. se sont trouvés intoxiqués. »

Un des types du F.B.I. interrompt Malko.

— C'est quand même pas avec des slogans qu'on leur a appris à faire des émeutes ?

— Non, dit Malko, c'est plus complexe que cela. Dans la zone de « contamination » un certain nombre de gens qui regardaient régulièrement la TV se sont découverts mutuellement des idées politiques communes. Ils ont parlé entre eux, ont approfondi leurs idées, et, poussés par leur subconscient ont exprimé et mis en pratique leurs idées. Un peu comme deux inconnus qui se rencontreraient, découvrirait qu'ils adorent la voile et décideraient de fonder un club de voile et d'y faire venir le plus grand nombre de gens possible. Mais dans notre cas, tous ignoraient que le germe de l'idée leur était imposé à leur insu.

L'homme du F.B.I. était encore sceptique.

— Vous croyez que de simples slogans suffisent à changer la mentalité d'un individu ? demanda-t-il.

— Souvenez-vous des prisonniers de la guerre de Corée, dit Malko. Combien sont revenus communistes ? On ne les a jamais brutalisés, mais on leur a lavé le cerveau. On leur a répété indéfiniment des slogans simples, parfois à l'apparence inoffensive qui à la longue ont pénétré leur subconscient. Les Russes ont souvent procédé ainsi d'ailleurs. Je suis sûr qu'on

trouvera sur les films de K.T.V.U. un certain nombre de slogans différents, tous axés dans le même sens. D'ailleurs examinons l'autre film.

Ils déroulèrent le film de la seconde boîte. Tout de suite Malko trouva la vingt-cinquième image. Cette fois la phrase était : Johnson est un fauteur de guerre.

— Au fond, dit Malko, tout ce que faisaient ces films était de donner le goût du communisme. Le reste venait tout seul.

Les autres étaient convaincus, mais Malko voulut achever sa démonstration.

— Dans le laboratoire que nous avons découvert, des spécialistes découpaient les films normaux avec une patience de fourmi et y inséraient les « messages » invisibles. Cela ne présente aucune difficulté technique. C'est une question de collage. Ils avaient évidemment des complices à K.T.V.U., pour substituer les films et les remettre rapidement. Cela, vous le découvrirez facilement avec ce que nous avons déjà.

« Je peux même vous dire une chose : ces « messages » arrivaient de Prague dissimulés dans des planchettes de bois livrées au cimetière. Cela peut paraître idiot mais ce n'est, à mon avis, qu'une preuve de la centralisation excessive du système communiste. Tout est étroitement cloisonné. Ici, ce n'étaient que des exécutants, donc ils n'avaient pas à fabriquer le matériel. »

Richard Hood fonçait déjà dans le couloir suivi des types du F.B.I. K.T.V.U. allait recevoir de la visite. Malko resta avec Jones et Brabeck.

— Y a pas à dire, vous êtes fort, dit Jones. Moi j'aurais jamais trouvé !

— Je n'ai aucun mérite, dit Malko. J'ai l'impression que si, pour une raison inconnue, cette pièce truquée n'était pas passée dans le public, ces Chinois seraient arrivés à des résultats terrifiants. Avouez que pour déclencher des émeutes avec des bouts de celluloid, il faut être fort.

— J'en ai mal à la tête, dit Brabeck. J'ai toujours dit que ces types-là étaient dangereux et qu'il fallait les liquider avant qu'ils ne nous liquident.

La conversation s'arrêta là. Suivi de Chris et Milton, Malko sortit de l'immeuble de la police. L'immeuble était vieux et sale, construit au début du siècle, noirci de fumée et de poussière. Ici, dans la basse ville, on ne voyait ni la Golden Gate, ni la Baie. Malko en eut le cafard. Il aurait donné n'importe quoi pour se trouver dans son château, au fond de l'Autriche, entouré de jolies femmes et d'hommes de bien. Il se jura d'y arriver le plus vite possible.

CHAPITRE XVI

Malko marchait lentement dans le flot animé de passants déambulant dans Market Street. Il sortait de l'immeuble de la Californian Trust Investment, et avait encore dans les oreilles la voix de l'amiral Mills :

— Dites-moi, il y avait un vrai cadavre parmi vos bonshommes. Une fille jeune. Embaumée. C'est celle dont vous m'aviez parlé ?

Malko avait acquiescé et demandé à l'amiral qu'on l'enterre à Washington, aux frais de la C.I.A. C'était la moindre des choses. Mais il ne lui avait pas dit ce qu'il éprouvait.

Pour le reste l'amiral ne tarissait pas d'éloges. Les treize Chinois avaient commencé à se mettre à table. Trois d'entre eux travaillaient à la K.T.V.U. et s'étaient enfuis sur l'ordre des jumelles. C'est eux qui opéraient la substitution des films. Travaillant à la cinémathèque, cela leur était extrêmement facile. Tous les films passant sur K.T.V.U. disparaissaient ainsi chaque nuit. Ils étaient traités dans le laboratoire souterrain du « Jardin des Multiples Félicités » et remis dans le circuit le lendemain. Malko apprit aussi que l'Opération « Persuasion Invisible » n'était qu'un test. Les Chinois avaient l'intention d'attaquer par la suite toutes les grandes villes à la fois.

Quant à Yang-si, la jumelle survivante, elle avait disparu. Cela n'inquiétait pas l'amiral. Même en fuite elle était grillée.

Plus rien ne retenait Malko à San Francisco. Mais il avait une furieuse envie de ne pas repasser par New York et de se rendre directement en Autriche, passer enfin des vacances dans son château. Pour remonter au Mark Hopkins, il prit un petit tramway à câble, pour 15 cents. C'était délicieusement suranné. Le soleil entraît à flots par la fenêtre de sa chambre, mais il avait le cafard.

Le contact de la mort, après l'excitation de l'action, le déprimait. Il se sentait un peu dans l'état d'esprit d'un homme

qui a vaincu un sommet et qui s'aperçoit qu'il faut redescendre. Il n'arrivait pas à chasser le souvenir de Lili Hua.

Le téléphone sonna.

Il faillit ne pas répondre. Excepté ses employeurs, personne ne savait qu'il se trouvait à San Francisco ; il n'avait pas envie de se replonger dans les détails de cette histoire. C'était déjà du passé.

La sonnerie insistait. À regret, il décrocha le récepteur.

— C'est le prince Malko ?

Il y avait une imperceptible moquerie dans la voix féminine. Malko la reconnut immédiatement : c'était celle de Laureen, la jumelle survivante.

— C'est moi, dit Malko.

Un léger picotement parcourut son épigastre. C'était plutôt inattendu comme appel.

— Je savais que c'était vous, reprit la voix. Vous savez qui je suis, moi ?

— Bien sûr, dit Malko gravement.

— Vous avez tué ma sœur, Yang-nam. Je suis Yang-si, ou Laureen, si vous préférez.

— Pourquoi me téléphonez-vous ? demanda Malko.

Il y eut une seconde de silence puis elle dit très calmement :

— Je désire vous rencontrer.

— Moi ? Pour quoi faire ?

— Mon plus cher désir est de vous tuer. Vous avez détruit mon organisation, tué mes collaborateurs et ma sœur. Je n'oserai jamais me présenter devant les camarades du Parti après un pareil échec. De plus, je pense que vous êtes dangereux pour notre cause.

Malko était prodigieusement intéressé.

— Vous étiez donc le chef réel du 5^e Tsou à San Francisco ? demanda-t-il.

— Je le suis toujours, dit-elle.

— Puisque vous voulez me tuer, pourquoi ne le faites-vous pas au lieu de me prévenir ?

Elle soupira :

— Parce qu'à cause de vous, je ne peux pas mettre les pieds dans la rue sans qu'on m'arrête. Toute la police de l'État et le

F.B.I. sont à mes trousses. Et je n'ai plus personne pour m'aider. Il faut donc que je vous tue moi-même, où je me trouve.

Son assurance fit froid dans le dos à Malko.

— Pourquoi accepterais-je de me rendre à un tel rendez-vous, dit-il. Je n'ai pas spécialement envie de mourir.

— Peut-être pour remplacer notre premier rendez-vous « saboté ». Je vous ai étudié. Vous n'êtes pas une machine, vous êtes un homme. Et je vous plais.

— Vous me plaissez, rectifia Malko. Et je tiens trop à la vie pour l'échanger contre d'agréables moments en votre compagnie. À propos, comment voulez-vous me tuer ?

Elle rit.

— Laissez-moi vous faire la surprise. Mais rassurez-vous, je n'ai pas l'intention de mourir avec vous. Moi aussi j'aime la vie. Et après vous avoir éliminé, je pourrai revenir devant mes chefs.

Tant de candeur était touchante.

— Mais enfin, dit Malko, agacé par son assurance. Je n'ai pas envie, moi, de vous rencontrer. Pourquoi le ferais-je ?

— Si je n'arrive pas à vous tuer, vous me capturerez. Vivante. On vous donnera beaucoup de dollars pour cela. S.A.S. Et vous-même, vous aurez mis le point final à votre brillante action. Cela ne vaut-il pas la peine de courir quelques risques ? Après tout, je ne suis qu'une faible femme...

— Mais si j'acceptais, dit Malko, qui vous dit que je ne me contenterai pas de donner l'adresse à la police pour qu'on vous arrête ?

— Parce que vous êtes un homme orgueilleux. Et que vous n'êtes pas un vrai professionnel. Cela serait si facile de me dénoncer à la police. Mais d'abord, ils ne me prendraient pas vivante. Ensuite quelle satisfaction en tireriez-vous ?

Malko écoutait presque l'oreille distraite. Une image passait devant ses yeux : le doux visage aux yeux marron de Lili Hua.

Bien sûr, ce rendez-vous avec la mort l'attirait. Son sang slave l'avait souvent poussé à ce genre de folie. A Istanbul, une fois, il avait giflé un officier au risque d'être abattu sur place, à cause de la promesse faite à un mort. Tout n'était pas rationnel et pesé, dans le monde de Malko. Parfois, il pensait avec un peu

de nostalgie aux officiers du tsar jouant une femme à la roulette russe, pour se prouver qu'ils n'avaient pas peur de la mort.

Mais dans le cas présent, il avait une raison supplémentaire d'affronter Laureen ; à cause de lui, Lili Hua était morte. Laureen en était responsable. En la capturant lui-même, au risque de sa vie, il aurait l'impression de payer sa dette.

Quant à elle, il la comprenait parfaitement. Elle n'avait plus rien à perdre. Ou le F.B.I. la retrouverait ou elle serait exécutée par ses chefs. La dialectique communiste n'admet pas les échecs. Alors, quelle importance, si Malko la trahissait ? Prévenue, elle ne risquerait pas de tomber vivante entre les mains de la police.

— À quelle heure dois-je vous attendre ?

Malko sursauta.

— Vous serez seule ?

— Bien sûr.

— Donnez-moi votre adresse, dit Malko. Je serai là vers huit heures.

— C'est assez loin. 1850 Irving Street, près de Golden Gate Park. Vous ne pouvez pas vous tromper.

— Je m'en souviendrai, dit Malko. À ce soir.

— Venez. J'ai horreur de me maquiller pour rien.

Elle raccrocha.

Malko se versa trois doigts de vodka et s'assit pour réfléchir. Laureen était de la trempe de Mme Nhu, un mélange de psychologie aiguë, de froideur calculée et de charme. Tout le monde a eu envie d'être torero ou coureur automobile un jour. De défier la mort pour se sentir vivant et vainqueur, après. C'est un peu cela qu'elle lui offrait, une aventure amoureuse peu banale. Car il était persuadé, que quelque soit la façon dont Laureen ait décidé de le tuer, elle se servirait d'abord de son charme pour endormir sa méfiance. Elle savait qu'il savait. C'était au premier des deux qui relâcherait sa méfiance. Mais Malko ne voulait pas la tuer. Seulement la capturer vivante.

On frappa. C'était Chris et Milton, sur leur trente et un, costume gris clair et feutre assorti. Prêts à aller déjeuner.

Malko les suivit sans enthousiasme. Mais il ne pouvait leur réfuter cette petite joie. Pour une fois qu'ils étaient avides de poésie...

En conduisant doucement le long de Doyle Drive, il leur raconta son coup de téléphone. Sans dire qu'il avait déjà l'adresse. Les gorilles sautèrent au plafond.

— Laissez-nous y aller, firent-ils en chœur. On vous la ramène dans une cage et vous pourrez vous amuser avec.

Malko secoua la tête.

— Non, j'ai donné ma parole. Quand elle rappellera, je lui dirai simplement que je ne vais pas au rendez-vous.

Les gorilles hochèrent la tête, dégoûtés.

— Vous n'avez pas de mentalité, fit Jones.

Malko s'habillait avec soin. Son costume d'alpaga sombre était impeccablement repassé. Il choisit une cravate-foulard et une pochette assortie, se donna un ultime coup de peigne et jeta un coup d'œil à son reflet dans la glace.

C'était bien Son Altesse Sérénissime, le prince Malko Linge et non S.A.S., barbouze d'élite. Dix ans de services spéciaux n'étaient pas venus à bout de sa distinction naturelle. On aurait juré un jeune prince se préparant à demander la main de la femme qu'il aime. Ce n'était pas tout à fait cela, hélas !

Glissé dans sa ceinture, son pistolet extra-plat ne se voyait pas. C'était la seule concession qu'il faisait à l'instinct de conservation.

Il regarda une dernière fois l'île d'Alcatraz, toute blanche sous le soleil couchant. La Golden Gate méritait bien son nom. Les lueurs rouges du coucher du soleil enveloppaient l'immense pont d'une tunique pourpre, d'une irréalité beauté.

Malko s'arracha au spectacle, ouvrit sa porte et fila à pas de loup vers l'ascenseur. Il n'avait pas dit aux deux gorilles qu'il allait au rendez-vous. Ils n'auraient pas compris.

Il passa par le hall et fit appeler un taxi par le portier chamarré comme un amiral du Nicaragua. Maintenant, il se sentait merveilleusement léger, tous ses sens en éveil. Le taxi plongea dans la rue bordant l'hôtel, avec environ 40° de pente et il ne pensa plus qu'à se maintenir sur son siège.

Irving Street était une petite rue calme qui partait de la mer, à Océan Beach et grimpait le long de Lincoln Park, où elle se terminait en cul-de-sac. Le taxi s'arrêta juste devant le 1850 et Malko descendit. L'air sentait bon la verdure. Derrière lui, il y avait toutes les lumières de San Francisco.

Le 1850 était une vieille maison en bois qui avait bien trente ans, au milieu d'un jardin en friche. Une boîte aux lettres déjetée indiquait le numéro. Le crépi rose s'en allait par plaques et l'ensemble paraissait à l'abandon.

Malko suivit une petite allée serpentant entre trois palmiers déplumés et grimpa le perron. Un peu crispé quand même, il appuya sur le bouton de la sonnette. À tout hasard, il se recula un peu, à l'écart de la porte.

La porte s'ouvrit doucement.

Laureen se tenait dans le chambranle. Elle souriait. Ses longs cheveux coulaient sur ses épaules, mais Malko ne vit que ses yeux verts, ombrés d'immenses cils. Son corps était moulé dans une robe chinoise d'un rouge profond qui accentuait la courbe de ses hanches. La main appuyée à la porte était longue, fine et soignée, avec d'interminables ongles écarlates.

Troublé, Malko s'inclina. Laureen lui tendit sa main à baiser et dit :

— Je ne vous attendais pas si tôt... Entrez.

Elle paraissait parfaitement sûre d'elle-même. En effleurant sa main, il sentit un parfum délicat et inconnu. Elle était si belle que Malko eut envie de la serrer tout de suite contre lui, rien que pour s'assurer de sa réalité. Comme si elle l'avait senti, elle l'attira légèrement par la main et dit :

— Avant que nous ne flirtions, venez faire le tour du propriétaire, pour vous rassurer.

Quelle étrange situation ! En voyant ses hanches onduler devant lui, Malko ne pensait plus du tout aux conditions de ce rendez-vous. Elle se retourna brusquement et lui jeta un regard indéfinissable.

— Vous ne me violerez pas au fond de la cave ? Je peux descendre...

— Parce qu'il faut *aussi* que je vous viole, soupira Malko.

— Non, ce ne sera pas utile.

Il commençait à se demander si ce n'était pas cela qu'elle cherchait, avant tout.

Ils firent rapidement le tour de la maison. La cave était vide. Au rez-de-chaussée, il y avait un grand salon, une salle à manger et un living. Laureen emmena Malko au premier étage, où se trouvait une demi-douzaine de chambres. Une seule était meublée et occupée : celle de la Chinoise. Elle avait une terrasse donnant sur la mer.

Ils redescendirent.

Une table était mise dans le living. Avec deux grands candélabres rouges que Laureen alluma d'un geste gracieux.

— Nous nous contenterons de choses froides, s'excusa-t-elle, car je n'ai pas de cuisinier...

Elle s'assit sur un divan bas en cuir noir en croisant ses jambes très haut, dévoilant la peau cuivrée de ses cuisses. Elle lui dit avec simplicité :

— Vous me trouvez belle, n'est-ce pas ?

Il dit : « Oui. »

— Vous aussi, continua-t-elle, vous auriez pu m'attirer beaucoup.

A une certaine lueur dans ses yeux, Malko sut qu'elle était sincère. Il était en plein rêve. Au lieu de tueurs, il trouvait une jolie femme qui flirtait avec lui et s'offrait presque sans détour. Il voulut en avoir le cœur net. Il la regarda bien en face et dit :

— À propos, vous m'avez bien fait venir ici pour me tuer ?

Elle soutint le regard des yeux d'or sans sourciller.

— Bien sûr, pourquoi ?

— Alors, qu'attendez-vous ?

Une lueur moqueuse passa dans les yeux de Laureen.

— Rien ne presse. Ce n'est pas très galant de refuser le... tête-à-tête avec moi. Très peu d'hommes ont eu cette... joie, vous savez.

— Vous êtes bien sûre de vous. Et si je vous emmenais de force, maintenant ?

Elle eut un rire léger ; toute son attitude respirait la sensualité. Elle était diaboliquement belle et désirable. Malko pensa aux condamnés à mort qui réclamaient une femme, dans les geôles de la guerre d'Espagne...

— C'est un jeu dangereux, monsieur S.A.S. Comme la chasse au tigre. Quelquefois, c'est le tigre qui gagne.

Malko était de plus en plus intrigué par son assurance. Après tout il lui suffisait de sortir son pistolet et de l'abattre, ou de la tenir en respect pendant qu'il appellerait du renfort. Il en avait eu l'occasion plusieurs fois depuis qu'il était là.

— Vous avez l'intention de me tuer vous-même, demanda-t-il.

— Évidemment, fit-elle, d'un ton très mondain. Je vous ai dit que j'étais seule, n'est-ce pas ?

Maintenant, il était sûr au moins d'une chose ! Laureen était décidée à se donner à lui avant de le tuer. Par recherche érotique ? Pour obéir à une sorte de rite ? Par goût ? Tout cela ne lui ressemblait guère... Il devait y avoir autre chose.

Elle posa une main très douce sur celle de Malko.

— Ne pensez pas trop. Profitez de l'instant présent. Buvons.

Il y avait une bouteille de Moët et Chandon dans de la glace. Elle l'ouvrit habilement et versa dans les deux coupes. Puis elle alla vers un électrophone et le mit en marche. C'était un jazz très doux, électrique et envoûtant. Elle leva sa coupe :

— À celui de nous qui verra le jour se lever.

Malko l'imita. Malgré lui, il était ému. C'était la plus étrange soirée de toute son existence aventureuse.

Elle reposa sa coupe vide :

— Savez-vous pourquoi je veux vous tuer ? demanda-t-elle.

— Je serais ravi de l'apprendre.

— Parce que vous êtes intelligent. Et que vous êtes contre nous. Vous pourriez nous faire beaucoup de mal. D'ailleurs je n'aurais pu passer un tel marché avec quelqu'un d'inintelligent. Elle prit l'air rêveur. Je dirai beaucoup de bien de vous à Pékin, plus tard.

— En somme, vous me réhabilitez à titre posthume, dit Malko. Mais pourquoi n'essayez-vous pas de me convaincre à votre cause au lieu de me tuer ?

— Je n'aurais pas confiance. Les gens comme vous ne trahissent pas.

— Je voudrais savoir une chose, demanda Malko. Pourquoi Fu-Chaw, qui jouissait d'une confortable sinécure, s'est-il rallié à vous ?

Elle eut un sourire méprisant.

— La peur. Nous l'avions retrouvé. Il n'était pas à l'abri, même à Los Angeles. Il a eu le choix entre trahir ou être abattu. De toute façon, nous nous en serions débarrassés.

Elle reversa du Champagne. Elle n'avait quand même pas l'intention de le droguer. Malko surveillait ses mains. Mais sa robe avait des manches courtes et elle ne portait aucune bague dont le chaton puisse dissimuler quelque chose. D'ailleurs elle semblait si détendue que Malko se dit que le danger viendrait plus tard. Il ignorait si elle avait repéré son pistolet. Elle ne paraissait pas avoir d'armes et sa robe collante interdisait de cacher quoi que ce soit.

La tête renversée sur le divan, elle chantonnait doucement. Malko respirait son parfum et jouissait de sa chaleur. Elle inclina la tête vers lui et l'embrassa. Une langue souple s'insinua entre ses dents et chercha la sienne. Elle avait les lèvres pleines et chaudes, comme deux fruits tropicaux.

Peu à peu, elle se lova contre lui, l'attirant sur elle. Elle bougeait imperceptiblement et, tout à coup, colla son ventre au sien. Il la sentait tendue vers lui et elle irradiait de petites ondes de choc qui lui donnaient envie de crier de plaisir. Une de ses mains quitta la nuque de Malko et glissa avec une lenteur calculée le long de son corps, écartant la veste au passage. Elle s'immobilisa sur une des cuisses, et se mit à remonter lentement.

Quand Malko posa la main sur sa hanche, elle bougea un peu, pour qu'il puisse atteindre l'échancrure de sa robe.

Elle lui passa la main dans les cheveux et lui releva la tête. Ses yeux verts étaient insondables.

— Vous avez toujours envie de toutes les femmes de cette façon ? demanda-t-elle.

— Vous vous enflamez aussi rapidement avec tous les inconnus ? répliqua-t-il.

— Vous n’êtes pas un inconnu, dit-elle. C’est ce que je connais de vous qui m’excite. Les gens bêtes font toujours mal l’amour.

Elle n’avait rien dit du pistolet qu’elle avait pourtant senti.

Malko était tellement tendu de désir que son ventre lui faisait mal. Ou c’était une comédienne extraordinaire, ou elle avait aussi envie de lui. Après tout, c’était assez le genre de femme à s’exciter en faisant l’amour à un condamné à mort, ça devait être une sensation grisante.

Elle but encore une coupe de Moët et Chandon et se remit contre lui.

— Je n’ai pas faim, soupira-t-elle. Nous dînerons après. Elle l’embrassa, pressée contre lui de tout son corps. Malko sentait ses mains qui s’activaient contre lui, le déshabillant adroitement. Elle saisit le pistolet et le jeta par terre ; Malko eut un geste de recul.

— Vous n’en avez pas besoin en ce moment, souffla-t-elle. Aimez-moi, peut-être que je n’aurai plus envie de vous tuer.

C’était un nouvel aspect de la question. Malko n’eut pas le temps de l’approfondir.

Laureen se décolla brusquement de lui. D’un bond elle se mit debout. Les mains sur les hanches, dressée sur ses hauts talons, elle regardait Malko, la poitrine soulevée par saccades.

— Déshabillez-moi, ordonna-t-elle.

Une fermeture Éclair courait le long de son dos. Malko la tira doucement. D’une secousse, Laureen fit tomber sa robe ; d’un coup de pied elle l’envoya à trois mètres. Cela fit une tache rouge comme du sang, sur la moquette sombre.

Elle était nue, à l’exception d’un slip noir et de ses chaussures qui allongeaient encore sa silhouette. On aurait dit qu’elle avait été coulée dans le bronze tant le grain de sa peau était fin. Elle n’avait pas le corps un peu ramassé des Chinoises mais la silhouette élancée d’un mannequin avec, pourtant, une poitrine haute et ronde, aux larges auréoles brunes.

Reculant d’un pas elle toisa Malko.

— Je me suis faite belle pour vous, regardez-moi.

C'est vrai, ses yeux étaient maquillés comme pour un Kabuki, la pointe de ses seins légèrement soulignée de rouge, tout son corps luisait, comme frotté d'huile d'amandes douces.

— J'ai passé tout mon corps à l'huile pour être plus lisse, continua-t-elle. Je vous aimerai avec toute la patience de mon pays.

On aurait dit Lilith devant saint Antoine. Mais ce n'était pas un phantasme. Malko n'avait qu'à étendre la main pour toucher sa peau satinée et tiède.

— Venez, dit-elle. Enlevez vos vêtements aussi. Et si vous avez peur, gardez votre revolver.

Les mains posées sur les hanches elle attendait, diaboliquement belle. Malko commença à défaire sa cravate. Le désir avait presque vaincu l'instinct de conservation. « C'est trop bête de rater ça, se dit-il. Après on reprendra le combat. »

Il défaisait le premier bouton de sa chemise quand une idée le frappa comme un coup de poing.

Les ongles longs et rouges se détachaient sur la peau comme des taches de sang. Chacun avait bien deux centimètres de long. Même de loin, ils semblaient acérés et durs. De vraies griffes de fauve.

Malko venait soudain de se rappeler de la mort de Jack Links et de l'attentat contre lui. Tout s'expliquait, y compris le déchaînement sexuel de Laureen. Il ne se serait pas étonné qu'une femelle aussi volcanique lui déchire le dos en faisant l'amour...

Une grande vague de tristesse éteignit son désir. Mais c'était le jeu. Lentement il prit son pistolet par terre et le pointa vers la Chinoise. Elle s'était figée et ses yeux verts suivaient tous les gestes de Malko.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle.

— Vous avez perdu, annonça Malko. De très peu. Si vous m'aviez moins montré vos griffes peut-être... Je ne vous ferai pas l'amour et je ne mourrai pas après comme prévu. C'était un très bon plan.

Elle fit un pas vers lui.

— Qu'est-ce que vous racontez ?

Malko leva son arme.

— N’approchez pas.

Elle s’immobilisa. Son visage s’était durci comme un masque. Elle était presque laide. Elle siffla :

— C’est de ma faute, j’aurais dû vous tuer tout à l’heure, vous ne vous doutiez de rien...

— C’est vrai, concéda Malko en remettant sa cravate d’une main. La militante l’aurait fait. Mais pour la femme c’était tellement plus extraordinaire de tuer un homme en l’aimant. Cela vaut bien quelques risques. Même si on ne le met pas dans le rapport...

Elle ne répondit pas.

— Habillez-vous, dit Malko. Le jeu est fini. Je vous emmène.

Lentement, ses bras retombèrent. Elle regardait Malko avec une haine épaisse à couper au couteau. Une seconde il eut affreusement peur. Il sentait qu’elle allait bondir, malgré le pistolet. Rapidement, il fit le tour du divan.

Une seconde, elle demeura cambrée et offerte. Puis, laissant sa robe par terre elle alla au fond de la pièce, devant une glace, ouvrit un tiroir et commença à relever ses cheveux en chignon. Pendant cinq minutes, elle ne prononça pas une parole. Puis elle se retourna et demanda sèchement :

— Voulez-vous me passer un des chandeliers, je n’y vois rien.

— Je préfère que vous le preniez vous-même, dit Malko.

Elle s’approcha de la table, une « bombe » d’Hairspray à la main et prit le chandelier.

Malko comprit une seconde trop tard. Elle venait d’appuyer sur le déclencheur du pulvérisateur. L’Hairspray, à base d’alcool, s’enflamma instantanément au contact de la flamme. Les dents serrées, Laureen dirigea son lance-flammes improvisé sur la main tenant le revolver. Malko ressentit une brûlure violente et lâcha l’arme avec un cri de douleur.

Laureen bondit à la porte, coupant la retraite de Malko, et balaya l’arme d’un coup de pied. Puis elle revint vers sa victime, les yeux brillants de haine. Cette fois, elle visait le visage.

Le jet enflammé frôla les yeux de Malko et grilla ses sourcils. Il avait pu esquiver à la dernière seconde. Mais elle

était sur lui... Il vit ses yeux verts impitoyables. Cette fois, elle ne pouvait pas le rater.

Un bruit inattendu les cloua tous les deux sur place. La porte venait de voler en éclats. Chris Jones traversa la moitié de la pièce à l'horizontale et s'arrêta pile devant Laureen, le trou du canon de son colt à trente centimètres de son joli nez.

— Lâchez tout, mamzelle, dit-il.

Le doigt posé sur la détente était déjà tout blanc à la jointure...

Milton entra dans la pièce au moment où Malko ramassait son pistolet de la main gauche. La droite était couverte de cloques. Les trois hommes firent cercle autour de Laureen, digne et haineuse. La « bombe » d'Hairspray était par terre.

— D'où sortez-vous ? dit Malko.

— On savait que vous ne seriez pas raisonnable, fit Jones. Comme on connaît les rendez-vous de cette ravissante, on a préféré vous suivre. Remarquez qu'on a bien cru que pour une fois ça allait très bien se passer... même qu'on se disputait le trou de la serrure.

— Vous êtes arrivés pile, dit Malko.

Il se tourna vers Laureen :

— Vous laissez-vous mettre les menottes ou préférez-vous qu'on appelle la fourrière ?

Elle le regarda d'une façon indéfinissable. Depuis l'entrée des deux gorilles, elle avait croisé ses mains sur sa poitrine, les yeux dans ceux de Malko, un léger sourire aux lèvres, elle passa lentement ses dix griffes rouges sur ses seins. Puis elle laissa retomber ses mains le long de son corps avec un petit soupir.

— Ce ne sera pas la peine, murmura-t-elle.

Dix traînées rouges striaient maintenant sa poitrine.

Quelques gouttes de sang y perlaient déjà. Les gorilles regardaient sans comprendre.

— Elle vient de s'empoisonner, dit Malko. Avec ses ongles. Ils sont imprégnés de curare, comme les griffes du chat.

Avec des gestes mécaniques, Laureen Yang-si passait sa robe.

— Je ne sais pas en combien de temps le poison agit, dit Malko. Il y a peut-être une chance de la sauver. Laureen,

laissez-vous faire. Mais nous devons prendre certaines précautions, vous comprenez.

Jones sortit une paire de menottes et les jeta aux pieds de la Chinoise. Après une courte hésitation, elle se baissa et les mit doucement à ses poignets.

— Vous avez des gants ? demanda Malko aux gorilles.

Milton sortit et revint avec une paire en gros cuir qu'on jeta à Laureen. Elle les mit et alors seulement, ils s'approchèrent d'elle. Avec un morceau de fil électrique arraché à une lampe, Jones serra les gants aux poignets pour qu'elle ne puisse pas les ôter.

Les yeux d'or de Malko tombèrent sur le regard vert il ne reflétait plus qu'une immense indifférence et un peu de mépris.

— Vous avez triché, remarqua-t-elle. Moi, j'étais seule.

Malko ne répondit pas. C'était vrai. Normalement, il serait mort. Mais déjà Jones entraînait Laureen vers la voiture.

Jusqu'au Golden Gate Bridge, personne n'ouvrit la bouche dans la voiture. Jones conduisait, Malko à côté de lui. Derrière, Milton surveillait Laureen. Ils roulaient assez vite, il y avait peu de circulation.

Juste avant d'arriver au péage, Jones freina brutalement. Quelqu'un avait crevé et laissé sa voiture sur le pont. Surpris, Milton plongea en avant.

Laureen se jeta sur la poignée. La porte s'ouvrit. La Chinoise plongea la tête la première, roula sur le trottoir, se releva et détala vers le parapet. Malko plongea derrière elle. Laureen ne pouvait pas aller très loin.

Elle avait dix mètres d'avance. Les mains enchaînées, elle courait comme un canard.

Elle arriva au parapet, large de près d'un mètre, fait de poutres métalliques. Malko la vit se hisser avec peine et gigoter à plat ventre. Ses jambes étaient déjà dans le vide, de l'autre côté.

Malko, à deux mètres, aperçut une dernière fois les yeux verts au moment où Laureen basculait de l'autre côté. Sa main tendue ne rencontra qu'un gant épais qui lui resta dans la main.

Il se pencha sur le vide et aperçut une forme claire qui tournoyait dans l'obscurité. Cent mètres plus bas, il y avait les

vagues du Pacifique. On n'entendit même pas le bruit de la chute. Soudain, il ne vit plus que le noir. À côté de lui les deux gorilles regardaient, horrifiés.

— On ne la reverra jamais, dit Jones.

C'était exact. Personne n'a jamais pu traverser la baie à la nage. Des courants glacés et invisibles emportent tout vers le large. Tous les évadés d'Alcatraz le savaient. Le corps disloqué de Laureen devait déjà dériver vers l'ouest. Les hélices des bateaux achèveraient de le déchiqueter et les requins feraient le reste. Ses griffes empoisonnées étaient inutiles maintenant.

Malko frissonna. Même mourante, elle n'avait pas voulu rester entre leurs mains. Mais sa mort n'effacerait pas l'agonie atroce de Lili Hua.

Lentement, il marcha vers la voiture, serrant dans sa main droite le gant de cuir. Il aurait juré qu'avant de tomber, Laureen lui avait adressé un sourire ironique.

FIN